
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 06460 995 1

G. LETAINTURIER FRADIN

LA MAUPIN

Sa Vie
Ses Duels
Ses Aventures

Préface de M. Félicien Champsaur.

E. FLAMMARION, Éditeur, *26, Rue Racine, 26.*

LA MAUPIN

(1670-1707)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Le Duel, 1 volume grand in-8° .... 5 »»
VENTRE ET Cie, éditeurs, Nice.

Le Duel à travers les Ages, 1 volume grand in-8° illustré... 12 »»
MARPON ET FLAMMARION, éditeurs, Paris.

Les Jurys d'Honneur et le Duel, 1 volume in-8°............ 3 50
Imprimerie du *Petit Niçois*, éditeur, Nice.

L'Honneur et le Duel, 1 volume in-8°..................... 3 50
FLAMMARION, éditeur, Paris.

Le Duel Moderne « Faut-il se battre », 1 volume grand in-8°. 3 50
FLAMMARION, éditeur, Paris.

La Chevalière d'Eon (étude histor.), 1 volume in-8° illustré.. 5 »»
FLAMMARION, éditeur, Paris.

Historique des Universités Françaises, 1 broch. grand in-8°... 2 »»
VENTRE ET Cie, éditeurs Nice.

Nice de France (histoire), 1 volume....................... 3 50
MARPON ET FLAMMARION, éditeurs, Paris.

L'Echelle (nouvelles), 1 volume in-8°..................... 3 50
Imprimerie des Alpes-Maritimes, éditeur, Nice.

Réalités (nouvelles), 1 volume grand in-8°................ 3 50
FLAMMARION, éditeur, Paris.

Vers l'Idéal, Comédie en 1 Acte, 1 volume in-8° illustré..... 3 »»
FLAMMARION, éditeur, Paris.

Le Cauchemar de Pierrot, Comédie en 1 Acte, 1 vol. gr. in-8° ill. 3 »»
FLAMMARION, éditeur, Paris.

EN PRÉPARATION :

Les Joueurs d'Epée en France à travers les Siècles, un fort volume

FERRAILLEURS ET TIREURS D'ARMES.

CORPORATION DES MAITRES D'ARMES.

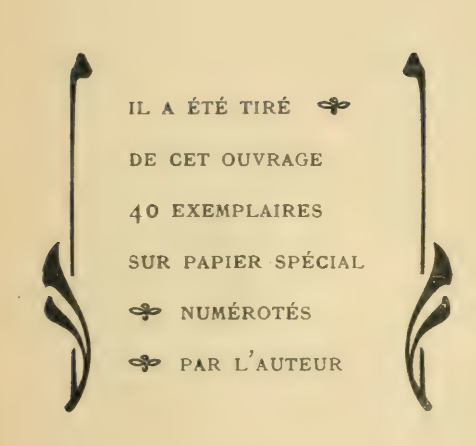
ACADÉMIES ET MANÈGES.

L'Histoire de la Censure depuis ses origines........... 2 volumes

Un Grand Homme de Province, Roman............... 1 volume







IL A ÉTÉ TIRÉ

DE CET OUVRAGE

40 EXEMPLAIRES

SUR PAPIER SPÉCIAL

NUMÉROTÉS

PAR L'AUTEUR



G. LETAINTURIER-FRADIN

LA MAUPIN

(1670-1707)

Sa Vie

Ses Duels

Ses Aventures



PARIS
ERNEST FLAMMARION, LIBRAIRE-EDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1904


LIBRARY

A

MONSIEUR FÉLICIEN CHAMPSAUR

je dédie ce livre

Hommage de respectueuse admiration



Cher Monsieur et Confrère,

J'ai lu très rapidement — et avec plaisir — ces bonnes feuilles. Comme l'histoire est plus romanesque qu'un roman! Imaginez Dumas père inventant les aventures d'un être hybride, mi-partie spadassin et ballerine, on criera à l'impossible. Je ne parle pas du reproche d'immoralité adressé à l'étrange héroïne. Relisons la préface de Théophile Gautier.

Et cependant ces coups d'épée, ces folies, ce vice, ce mysticisme (les invertis sont souvent des mystiques), tout ce que vous nous contez avec tant de verve, est la vérité même. Cela

tient du récit de cape et d'épée et de la clinique d'un Charcot.

Maître en fait d'armes et érudit en fait d'histoire théâtrale, vous avez ajouté une page tout à fait captivante à vos précédents ouvrages, un livre dont le principal personnage ne recevrait pas le prix Montyon, — ai-je besoin de le dire? — mais qui m'a charmé et qui charmera bien d'autres lecteurs après avoir fait revivre un type bien curieux et un passé bien divertissant sous les yeux de

Votre dévoué,

JULES CLARETIE

22 *Novembre* 1903.

PRÉFACE

Le lettré charmeur et renseigné qui a écrit ce beau livre d'anecdotes pittoresques, *le Duel à travers les Ages*, — ce carnet d'histoire, *Nice de France,* préfacé par Jules Simon et irradié du soleil de ce paradis qui s'apothéose à Monte-Carlo dans une féerie de couleurs, de mer bleue, d'azur, de fleurs et de beauté, — l'auteur encore de cette curieuse étude d'un personnage ambigu, le Chevalier d'Eon? déconcertant, énigmatique, batailleur en diable, coura-

geux jusqu'à la témérité, — celui que tentèrent les héros et les héroïnes d'épée, Gabriel Letainturier, devait fatalement tomber amoureux de cette passionnée d'art, de pointe et de sensualité : *la Maupin*.

On n'est pas bien fixé sur le personnage insexué que fut le Chevalier ou la Chevalière d'Eon ; mais, si la Maupin s'habillait en homme ou en femme, indifféremment, elle a laissé la réputation d'une incontestable amoureuse. Il semble, en effet, qu'elle n'ait vécu, chanté, lutté que pour l'amour. Tous ses actes le prouvent : c'est parce qu'elle aime un prévôt qu'elle quitte son mari ; c'est afin de satisfaire une violente passion pour une jeune fille, aperçue au théâtre de Marseille, qu'elle se sépare d'un amant et qu'elle s'intro-

duit dans un couvent où l'on a caché la vierge qu'elle aime ; c'est pour un mousquetaire qu'elle abandonne celle-ci ; puis, c'est le comte d'Albert dont elle s'éprend éperdûment, jusqu'à la souffrance ; et ce sont encore des baisers de mâles et des caresses d'amantes, des duels, des intrigues, d'extraordinaires aventures, et de l'amour, de l'amour encore, — et toujours.

Pour les femmes avides de son baiser, la Maupin fut un merveilleux amant ; pour les hommes qui la voulurent, elle fut une ardente maîtresse : et l'on comprend que Théophile Gautier se soit attaché à elle, en un roman prestigieux, avec la sensualité insatiable d'un grand poète plastique.

Ici — dans l'œuvre de M. Letainturier — ce n'est pas une aventure de

la Maupin, ce sont toutes ses aventures, toutes ses passions, c'est toute son intimité. La femme y apparaît ainsi qu'une créature chercheuse de sensations et de querelles, prête incontinent à sortir l'épée du fourreau ou à tendre les lèvres.

Rien ne l'arrête: elle va dans la vie, superbe de jeunesse et de beauté, brisant les obstacles, arrêtant, d'un geste, le rire des sots, faisant trembler les lâches, émerveillant les courageux, séduisant les artistes et grisant les voluptueux. Elle va, fière, hautaine ou sensible, la main sur le pommeau de son arme, l'œil provocant et la bouche prometteuse, pareille à un beau mousquetaire; elle glane des cœurs, en enferre d'autres, fait claquer ses talons rouges dans une piaffe impatiente —

ou se laisse tomber, pâmée, dans les bras de celui ou de celle qui la veut et qu'elle veut.

Voilà, à grands coups de plume rapide, une esquisse de cette héroïne éprise de témérité, d'idéal, de perversité, d'inconnu, curieuse insatiable, adversaire experte et savante en duo comme en duel, figure de rêve et de roman, de passion et d'art, mélange déconcertant de tendresse câline et de sauvagerie indomptée, admirable et dangereuse, pour son épée, pour ses lèvres, pour son talent et sa beauté. — Mais ce croquis, en guise de préface, n'est qu'un pastel effacé: il faut lire le livre. D'aucuns y goûteront, en lettrés, bien entendu, l'aphrodisiaque saveur qui se dégage du souvenir impérissable de la Maupin, mettant

au cœur une émotion de volupté un peu triste.

Oui, à parler des mortes troublantes du passé, on éprouve une mélancolie de n'avoir pas vécu au temps qu'elles emplissaient de leur attraction. Phryné, Cléopâtre, Messaline, Ninon de Lenclos, malgré les siècles qui nous séparent d'elles, restent toujours vivantes, évoquées éternellement par les imaginations. Que savons-nous de tant de personnages qui occupaient la société de leur bruit, à l'époque de la Maupin? Sa physionomie, à Elle, garde son éclat, après sa mort, comme ces étoiles lointaines qui, en un voyage de lumière, scintilleraient encore, pour la terre, pendant des années, si elles venaient à s'éteindre. Presque tous les académiciens contemporains de la Maupin

sont oubliés, quand elle est immortelle. On ne connaît guère les noms des auteurs dont elle interpréta les œuvres, tout le monde sait celui de cette radieuse femme d'art et d'amour : *Mademoiselle de Maupin*.

Telle est la séduction qui se dégage de ces Mortes qu'elles nous hantent, à travers tant de siècles et d'évènements. Ah ! toutes celles qui furent des chefs-d'œuvre de passion et de beauté ! toutes celles qu'on a désirées, ne fût-ce qu'un instant, et qu'on n'aura pas eues !

FÉLICIEN CHAMPSAUR



AVANT-PROPOS


De sa plume magique, superbement évocatrice de gestes altiers, Théophile Gautier a essayé de faire revivre Mademoiselle Maupin.

Mais son livre était œuvre pure de poète, et son héroïne paraissait sortie toute armée de sa magnifique imagination d'artiste.

De sorte qu'avec beaucoup d'autres, avec tous ceux que la physionomie curieuse de cette bretteuse du XVIIe siècle avait pu tenter, je me suis longtemps demandé si Mademoiselle Maupin n'était pas un mythe, une Minerve décadente que, seul, l'esprit imaginatif avant tout du Grand Théophile Gautier avait conçue.

L'hypothèse était d'autant plus vraisemblable que, chez les contemporains de la Maupin comme chez les écrivains d'aujourd'hui, aucun historien n'avait jeté un coup d'œil curieux sur ce qu'avait pu être la vie d'une ſemme que ses succès au théâtre, autant que sa réputation d'escrimeuse, auraient dû rendre célèbre.

Mademoiselle Maupin n'était pas, ne pouvait pas être un personnage de roman. Son nom, bien avant l'œuvre de Gautier, était connu. Encore qu'on n'eût pas de détails précis, significatifs, on connaissait cependant d'elle une vie agitée, des aventures bizarres, quelques scandales, que l'histoire avait émiettés le long des ans qui passent. J'ai donc voulu savoir ce qu'était cette femme énigmatique, et longuement, patiemment, j'ai essayé de reconstituer sa vie.

La vie de la Maupin !

Quel roman troublant et troublé ! Et combien il me paraît inexplicable qu'aucun historiographe n'ait voulu, avant moi, la

reconstituer! J'avais, il est vrai, pour m'encourager dans une tâche particulièrement ingrate et difficile, le précédent de la Chevalière, ou, pour mieux dire, du Chevalier d'Eon.

Celui-ci, comme celle-là, avait eu une existence mouvementée, en laquelle les évènements les plus invraisemblables, les aventures les plus héroïques, les avatars les plus curieux succédaient les uns aux autres.

Mais, alors que l'existence de d'Eon avait été l'objet de minutieuses études, l'oubli lamentable s'était fait sur Mademoiselle Maupin, et ses héroïsmes, ses folies, comme aussi ses triomphes, ne vivaient plus que dans les poussiéreuses bibliothèques, en des feuillets éparpillés et jaunis par le temps.

J'ai parlé de d'Eon. Aucun nom ne peut être plus exactement évoqué à côté de celui de la Maupin, et, biographe de l'un, j'ai également voulu écrire de l'autre tout ce que j'avais pu rassembler au cours

de recherches renouvelées aux archives de nos bibliothèques.

D'Eon et Mademoiselle Maupin sont proches parents par l'esprit et par le geste. Et le hasard, en maître ironiste qu'il est, leur a donné plus d'un autre point de ressemblance.

Comme le Chevalier d'Eon, la Maupin cultiva l'art des armes; ce fut une vaillante parmi les vaillants et un maître ès-escrime redoutable. Rarement son fleuret connut la défaite dans les assauts. Comme d'Eon aussi, elle se singularisa en portant souvent un costume qui n'était pas le sien. Mais alors que le Chevalier répugnait systématiquement à la jupe, ce fut toujours avec un dilettantisme aigu, en lequel il entrait certainement un peu du « vice masculin », que la Maupin s'affubla du haut-de-chausses et des bottes éperonnées.

De d'Eon, enfin, la Maupin eut la vie agitée et souvent malheureuse. Comme à lui, à elle aussi, le hasard cruel réserva la fin obscure, presque misérable, des pauvres diables !!

Mais, à l'encontre de d'Eon, et il me faut certainement insister un peu sur cette particularité, la Maupin fut, avant tout, une sexuelle, une femme au tempérament ardent pour qui les aventures d'amour primèrent souvent les autres.

Et ne faudrait-il pas s'étonner en passant de ce que, de cette femme que l'histoire peut classer parmi les grandes amoureuses de ce xviie siècle, qui se connut surtout en amour, la Légende n'ait laissé, comme désignation définitive, que ce qualificatif vague et incertain de « Mademoiselle ».

Elle ! que le Comte d'Armagnac, un expert célèbre des choses amoureuses en ce siècle qui compta le Régent et eut le Pré-aux-Clercs, déniaisa ! Elle qui, alors qu'elle triomphait à l'Opéra, n'en fut plus à savoir le nombre de ses amants ! Elle pour qui souvent les amants ne suffisaient plus et à qui il fallait les amours curieuses et défendues ! Elle qui disputa une femme à son amant ! Elle enfin qui, ostensiblement, en un orgueil éclatant d'androgyne

assoiffée de caresses, affichait impudiquement les débordements de sa passion! Elle, une demoiselle! Mais est-ce que la Légende elle-même n'a pas voulu faire œuvre d'ironie, puisqu'à ce qualificatif virginal et pur de Mademoiselle, elle accola le nom de son époux, un époux dans toutes les règles de l'état civil de l'époque, sacramenté par l'Eglise! M. Maupin.

. . . .

L'artiste aussi, dans la haute et complète acception du mot, méritait de sortir d'un oubli injuste.

Elle fut la créatrice incomparable de nombreux rôles, où sa voix merveilleuse de contralto anima d'une vie intense les déesses de l'antiquité et tant d'autres personnages.

Elle fut la sage Minerve; elle fut la Pallas casquée et guerrière; elle fut une Junon d'imposante et majestueuse allure et une Diane amoureuse intensément. Elle fut Cérès la modeste; elle fut la resplendissante Prêtresse du Soleil et l'énigmatique Nymphe de la Seine.

Touchante Pénélope, elle pleura congrûment (ô... ironie du théâtre!) son Ulysse absent. Elle fut enfin l'Armide aux baisers dévorants ; elle fut la Folie....

Et, toujours, elle fut la Femme, la Femme en ce qu'elle a de caresses indéfinissables, d'enlacements voluptueux, en un mot la Volupté même.

Que certaines de ses aventures touchent de près à l'histoire secrète du temps, il ne faut pas trop s'en étonner et crier au scandale. L'époque même et le milieu où vécut la Maupin cultivaient le vice avec un dilettantisme raffiné. On s'explique dès lors que la Maupin, avec son tempérament ardent, où la curiosité perverse de la femme s'amalgamait avec la fougueuse ardeur de l'homme, en androgyne qu'elle était immoralement, soit mêlée à des aventures quelque peu suspectes et osées! Et, véritablement, le mot miséricordieux de l'Evangile pourrait lui être appliqué. Il lui faut beaucoup pardonner parce que, généreuse de son corps magnifique, elle aima vraiment beaucoup. Ce fut d'ailleurs, avec son

désintéressement en amour, sa meilleure excuse.

C'est sous ce triple caractère d'escrimeuse, de chanteuse et de femme, que je l'ai voulu montrer, telle qu'elle était réellement. De d'Eon à la Maupin, sa très proche parente en l'art des armes et en fatalité, l'assimilation des caractères et des circonstances aventureuses m'indiquait qu'après avoir écrit sur celui-là, je pouvais aussi écrire sur celle-ci. Et puis, c'est l'escrimeuse que j'avais vue tout d'abord et qui me tenta...; l'actrice et l'amoureuse, je ne les découvris que plus tard, après la glane des manuscrits.

Il me faut enfin dire un mot des documents sur lesquels j'ai établi et reconstitué la vie de Mademoiselle Maupin.

Comme pour la *Chevalière d'Eon*, je n'ai entendu faire avant tout qu'une œuvre d'histoire, et d'histoire documentaire.

Est-ce à dire qu'il faille garantir et authentiquer tous les faits et gestes de la Maupin, tels que je les ai rapportés?

Assurément non ! L'historien, à mon avis, doit plutôt pécher par excès de scrupule. Partant de ce principe, je laisserai aux « auteurs », d'après lesquels j'ai écrit l'histoire de la Maupin, la responsabilité de certaines affirmations que notre scepticisme raisonné pourrait trouver exagérées ou fantaisistes.

Quoi qu'il en soit, telle qu'elle se dégage de l'ensemble des documents où gît toute la vie de mon héroïne, l'histoire de la Maupin apparaîtra, même aux plus prévenus, comme une histoire vécue, une histoire tendre et gaie, où la robe de la femme froufroute coquettement, cependant que le fleuret de l'escrimeuse zigzague harmonieusement en gestes victorieux et héroïques.

Et l'on pourra réserver un peu de l'admiration qu'on garde aux étoiles disparues, pour celle qui fut aussi une très grande artiste, dont la voix fit vibrer et tressaillir l'âme et le cœur de nos aïeux.





Mademoiselle [illegible]

UNE BRETTEUSE

LA MAUPIN

(1670-1707)

I.

Un Début à l'Opéra en 1690

Dès quatre heures de l'après-midi, par une froide journée de décembre de l'année 1690, la rue Saint-Honoré, en face du Palais-Royal, avait un aspect inaccoutumé. Les représentations de l'Opéra, situé alors dans l'ancien Palais du Cardinal de Richelieu, amenaient bien une certaine animation dans le quartier, les mardis, vendredis et

dimanches ; mais cette animation n'égalait en rien celle des grands jours de premières ou des débuts de certaines actrices, qui avaient généralement lieu le jeudi.

Ce jour-là, une foule amusante encombrait la rue. Les manteaux écarlates des officiers aux gardes dominaient de leurs tons violents l'agréable gris blanc de l'habit des mousquetaires, aux bottes agrémentées de rubans et de dentelles, frôlant les jeunes seigneurs aux vestes de couleurs rutilantes, brodées et passementées. Çà et là, la noire soutanelle d'un jeune abbé tachait de sombre la foule bigarrée qui se mouvait sous cette fin de jour terne de décembre.

C'était dans la rue un flot, une foule irradiée d'ors et de couleurs, d'où surgissait la gamme chromatique des perruques, bouffant sous le chapeau à trois gouttières : depuis la chevelure grisaille jusqu'à l'opulente toison noir jais, tous les tons du système pileux s'y trouvaient réunis. Parfois, des musiciens pressés fendaient la foule pour atteindre une étroite entrée,

et disparaissaient subitement comme en quelque sombre caverne. Les carrosses commencèrent à paraître, arrivant péniblement à se frayer un passage à travers les groupes qui attendaient l'ouverture des portes de la salle, pendant que se faufilaient à grand'peine des marchands qui vendaient le livret de la pièce, 30 sols sans musique, et 12 livres avec la partition. Et cette multitude s'agitait, évoluait au milieu des cris des cochers, des hurlements des crieurs et des conversations agressives ou goguenardes des militaires, crânes sous leurs feutres à plume blanche.

Toute cette effervescence était causée par le programme de l'Opéra. Les affiches du Théâtre de l'Académie Royale de Musique annonçaient la reprise de *Cadmus et Hermione*, de MM. Quinault et Lully.

Mais les placards n'étaient guère explicatifs, et, selon la coutume de l'époque, ne donnaient que le titre de la pièce et le nom des auteurs. Depuis quelque temps, on commentait fort l'intéressante nouvelle d'un début important pour ce jour-là :

Mademoiselle Maupin devait remplir le rôle de Pallas.

L'apparition d'une nouvelle étoile a toujours excité la curiosité parisienne. Aussi en avait-on causé avec animation dans les ruelles et les salons, et, le jour venu, le monde fréquentant les théâtres, et se piquant de belles lettres, s'était-il donné rendez-vous à l'Opéra, pour applaudir ou siffler la nouvelle actrice, selon l'atmosphère enthousiaste, indulgente ou railleuse qui accueillerait la débutante.

En attendant l'ouverture des portes, la foule amassée guettait les personnes qui entraient au théâtre. Les commerçants eux-mêmes, dans leurs boutiques, cherchaient à voir passer la nouvelle recrue de l'Opéra, n'ayant pu l'apercevoir avant le jour de la représentation ; car les répétitions se faisaient à l'Hôtel de l'Académie, rue Saint-Nicaise, butte Saint-Roch, chez Francine, Directeur de l'Académie Royale de Musique.

Les portes s'ouvrirent enfin. Le flot s'écoula dans l'étroite impasse appelée

Cul-de-Sac de l'Opéra, au fond de laquelle on pénétrait dans la salle moyennant un louis d'or pour les premières loges, un demi-louis pour les secondes, et 30 sols pour le parterre et le second amphithéâtre. Gentilshommes et soldats, nobles dames et bourgeoises envahirent alors le théâtre; et bientôt il ne resta plus en face de l'édifice que quelques curieux, quelques soldats, gardes ou mousquetaires qui, malgré leur bonne mine, ne possédaient pas la somme nécessaire pour s'offrir le parterre, et les cochers, qui abandonnaient tour à tour leurs carrosses pour aller se rafraîchir *Aux bons Enfants*, débit de vins tenu par le sieur Loisel, dans la rue des Bons-Enfants.

La salle de l'Opéra, située alors sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue de Valois, formait un long parallélogramme, large de neuf toises à l'intérieur.

Lorsque Richelieu fit construire cette salle pour y représenter des tragédies, il avait fort hésité devant les différents plans et devis qui lui avaient été présentés; mais

comme son intention était de faire présent de son Palais au Roi, il voulut que le monument fût digne d'un Monarque. Le plan de l'architecte Mercier le tenta, comme le plus solide, le plus commode et le plus majestueux, et ç'aurait été peut-être le plus beau théâtre de l'Europe, si la petitesse du lieu ne se fût opposée au déploiement du luxe grandiose qu'y voulait apporter le Cardinal.

Un contemporain nous décrit ainsi cette salle :

La manière de ce théâtre est moderne, et occupe, comme je l'ai dit, une longue salle couverte et carrée-longue. La scène est élevée à un des bouts, et le reste est occupé par vingt-sept degrés de pierre qui montent mollement et insensiblement, et qui sont terminés par une espèce de portique à trois grandes arcades.

Mais cette salle est un peu défigurée par deux balcons dorés posés l'un sur l'autre de chaque côté, et qui, commençant au portique, viennent finir assez près du théâtre; le tout ensemble est couronné d'un plafond en perspective, où Lemaire a peint une longue ordonnance de colonnes corinthiennes qui portent une voûte plus haute, enrichie de rayons; et cela avec tant d'art que non seulement cette

voûte et le plafond semblent véritables, mais rehaussent de beaucoup le couvert de la salle et lui donnent toute l'élévation qui lui manque.

Il est constant que Mercier, dans la distribution des parties de ce théâtre, a passé l'espérance de tout le monde, et fait beaucoup plus qu'on n'en attendait, n'y ayant point d'apparence qu'un carré long, renfermé dans une rue et une cour, dût être si accompli ; car enfin, malgré les défauts qu'on y remarque, il n'y a personne qui ne le trouve un grand morceau d'architecture. (1)

Le jour où débuta Mademoiselle Maupin, cette jolie salle contenait un public nombreux et brillant. Les loges dorées étaient occupées par les plus jolies femmes, dont le savant décolletage laissait apercevoir la chemise de linon. Accoudées sur le rebord de velours du balcon, leurs larges manches relevées par un diamant, elles faisaient scintiller les *engageantes* à un seul rang et montraient leur gai visage

(1) SANVAL. — *Antiquités de Paris, 1724.*

Nous avons puisé les éléments de ce chapitre dans : LASALLE. - *Les 13 Salles de l'Opéra, 1878*, in-12. — POUGIN. - *Dictionnaire du Théâtre, 1884*, in-4°. — PARFAICT. - *Dictionnaire des Théâtres, 1756*, in-8°, et le manuscrit des frères Parfaict sur l'*Histoire de l'Opéra*, conservé à la Bibliothèque Nationale. (Man. nouv., acq. françaises 6532).

rendu plus mutin par les mouches coquettement disposées.

Le parterre, composé de jeunes gens, d'hommes de lettres, de soldats, devenait houleux. Debout et pressés, les spectateurs commençaient à s'impatienter de l'attente qu'on leur infligeait. Des quolibets se croisèrent, les uns farceurs, les autres frondeurs ; quelques personnes faillirent se fâcher à cause de la chandelle qui coulait d'un des nombreux lustres qui éclairaient la salle.

Enfin, l'un des moucheurs de chandelles parut sur la scène aux applaudissements ironiques du parterre, et alluma la rampe, composée de godets en fer-blanc remplis de suif, essuyant sans broncher les plaisanteries qui l'accueillaient. Pourtant, à cinq heures, l'orchestre préluda, sans pour cela arrêter le bourdonnement des spectateurs qui souvent venaient au théâtre, non pour entendre la musique, mais pour s'y faire voir, ou pour se poser en connaisseurs et fredonner le morceau, ce qui fit dire à un auteur de l'époque :

Les Français aiment la musique,
Mais, quand ils sont à l'Opéra,
C'est à qui plus de bruit fera.
Par vanité chacun se pique
De chantonner et d'être connoisseur :
L'un chante plus haut que l'acteur,
Un autre marque la mesure
A contre-tems sur le plancher,
Et la pluspart y vont chercher
Leur ami, ou quelque aventure. (1)

C'est au milieu de ce bruit que commença le prologue de *Cadmus et Hermione*, écouté distraitement par le public, peu curieux de la naissance du serpent Python, que le soleil fait naître par sa chaleur du limon bourbeux resté sur la terre après le déluge. Ce monstre devint si terrible qu'Apollon dut lui-même le détruire. Bien qu'il fît allusion au Roi-Soleil, ce commencement n'arriva pas à fixer l'attention du parterre, que les charmes de M[lles] Desmatins, Barbereau et des gentilles danseuses du ballet, intéressaient plus que la musique de Lully.

Le premier acte continua dans le même

(1) Teissier. — *Véritez sur les Mœurs, 1694*, in-12, p. 52.

bourdonnement ; mais, à la sixième scène, lorsque parurent Junon et Pallas sur leurs chars, un silence soudain succéda aux papotages, et l'attention se porta aussitôt sur ces deux personnages. Pendant que Junon provoquait la Déesse de la Guerre par un couplet de défi :

Où vas-tu, téméraire?
Où cours-tu te précipiter?
C'est l'épouse et la sœur du Maître du Tonnerre,
La Mère du Dieu de la Guerre,
C'est Junon qui vient t'arrêter.

les spectateurs contemplaient curieusement la débutante qui portait crânement le casque de Pallas. Campée fièrement sur son char, Mademoiselle Maupin paraissait dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Elle était de taille moyenne, mais parfaite, et d'abondants cheveux châtains encadraient son visage au nez aquilin, aux grands yeux bleus pleins d'expression et de promesses sensuelles. Des lèvres vermeilles, des dents blanches et magnifiques lui composaient une bouche tentatrice, mobile et charmante. Le costume qu'elle

revêtait pour représenter son personnage guerrier mettait en relief toutes ses perfections : sa gorge splendide, blanche et ferme, ses bras nus défiant toute critique, ses jambes admirables, son allure superbe, énergique et conquérante.

Lorsque, dédaignant l'ordre de Junon, elle chanta :

Va, Cadmus, que rien ne t'étonne,
Va, ne crains ni Junon, ni le Dieu des Combats.

sa voix de contralto enthousiasma le public et, à la fin de la scène, lorsqu'elle clama :

Je vole à ton secours !

son succès prit les proportions du triomphe ; les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et les spectateurs semblaient ne pouvoir se lasser d'acclamer la débutante.

Mademoiselle Maupin, debout sur son char, en reconnaissance de cet accueil d'admiration et de sympathie, d'un geste cavalier enleva son casque d'or pour saluer, et ce mouvement brusque et rapide laissa se dérouler la lourde chevelure bouclée qui inonda ses épaules nues de déesse.

Alors ce fut du délire, et la nouvelle étoile reçut, dès la fin du premier acte, la consécration unanime d'un public enthousiaste. Le reste de la représentation ne fit que confirmer son succès, éclipsant pour une fois celui de Mlle Rochois et de Mlle Moreau qui remplissaient les rôles d'Hermione et de Charite ; dans la salle, ce jour-là, on se souciait peu des vieilles connaissances; ce qu'on désirait, c'était le fruit nouveau. Déjà les gens de qualité cherchaient les moyens de posséder ce corps tentateur qu'allait bientôt convoiter toute la Cour. Les officiers aux gardes, les mousquetaires, relevaient leurs moustaches d'un air conquérant, se défiant du coin de l'œil, et, à chaque apparition de Pallas, c'était à qui pourrait attirer l'attention de la débutante, chacun se croyant préférable.

Lorsqu'au dernier acte elle chanta :

Attendez de Pallas mille faveurs nouvelles

un redoublement de bravos accueillit cette promesse, et la représentation se termina dans une atmosphère de désir et de rut.



II.

Jeunesse de Mademoiselle Maupin

Le Comte d'Armagnac, outre la charge de Gouverneur du pays d'Anjou, avait aussi celle de Grand Ecuyer de France. C'était un seigneur bien fait de sa personne, d'une rencontre agréable, affable et civil; assidu près du Roi, il avait su s'insinuer dans ses bonnes grâces et y tenir un des premiers rangs. Il faisait beaucoup de dépenses, tenait toujours bonne table en Cour; ses appartements, également ouverts au jeu, à la bonne chère et à la conversation des courtisans et dames de qualité, étaient très fréquentés.

Cette vie, que le Comte d'Armagnac menait bien que marié, exigeait un nombreux personnel. Sa charge de Grand Ecuyer consistait à veiller à l'administration de l'Ecurie du Roi, dont il était le

maître ; il portait l'épée royale dans le fourreau aux entrées solennelles et autres cérémonies, et, pour marquer sa dignité, il la mettait aussi de chaque côté de l'Ecu de ses armes. C'était un des sept grands officiers de la Couronne : sous ses ordres se trouvait une foule de gens les plus variés comme condition sociale, depuis le gentilhomme jusqu'au palefrenier, en passant par les maîtres chargés de l'éducation des pages. C'est parmi cette foule que servait M. d'Aubigny, père de Mademoiselle Maupin, en qualité de Secrétaire du Comte d'Armagac. Nos recherches aux Archives Nationales, à l'Etat-Civil et dans ce qu'il reste des papiers de d'Armagnac, réclamés à la Restauration par la famille, sont restées vaines pour confirmer ce fait ; force nous est donc de nous en rapporter aux biographes, qui s'accordent tous pour donner cette origine à Mademoiselle Maupin.

Gaston d'Aubigny a aussi sa légende : on le représente comme un héros d'aventure, « brave comme une épée, courant le

« jeu, les duels et les femmes, se moquant « de Dieu et du diable » (1), ce qui n'est pas très étonnant pour qui vivait à cette époque dans Paris, où l'on assure qu'il y avait plus de dix mille bretteurs dans le Quartier Latin, jusqu'au Faubourg Saint-Germain, où s'attroupaient gens d'épée et ferrailleurs (2) ; il fallait donc être capable de se défendre et d'exposer tous les jours sa vie aux risques de la rue.

La seule inquiétude de d'Aubigny fut, paraît-il, d'avoir une fille vers 1673. Nous pencherions pour avancer cette date et la porter à 1670 ; aucun texte ne confirme cette opinion, mais la date du début de Mademoiselle Maupin à l'Opéra étant de 1690, elle n'aurait eu que dix-sept ans lors de cet évènement, et déjà aurait accompli nombre de prouesses, impossibles à une aussi jeune fille. D'ailleurs, les biographes la font se marier à dix-sept ans et débuter en 1693, et même en 1695,

(1) Arsène Houssaye. — *Galerie du XVIIIe Siècle - Princesses de Comédie et Déesses d'Opéra, 1858*, in-8°.

(2) J. de Braye. — *L'Art de tirer les Armes, 1721*, et Clément. — *La Police sous Louis XIV*, p. 442.

alors que la date de sa première apparition à l'Opéra est réellement du mois de décembre 1690 (1).

Ce fut donc parmi ce monde que fut élevée Mlle d'Aubigny. Son père lui fit donner une éducation plutôt virile : fréquentant les salles d'armes, habile à tous les exercices physiques, il dut suggérer une partie de ces goûts à sa fille, qui devint bonne élève pour ce genre de leçons. De plus, en sa qualité de Secrétaire du Comte d'Armagnac, M. d'Aubigny profitait, sans doute, pour instruire son enfant, des maîtres enseignant les pages des Ecuries du Roi : maître à écrire, maître à danser, maître de langue, maître à voltiger, maître à dessiner ; bref, elle étudia tous les arts utiles à une bonne éducation, et surtout, celui que devait aimer la future actrice par dessus tout, celui qu'elle pratiqua souvent par la suite, le noble art de l'escrime.

(1) Parfaict, dans son *Dictionnaire des Théâtres,* donnant la distribution de la reprise de *Cadmus* en décembre 1690, mentionne dans son programme : Pallas.... *Mademoiselle Maupin, débutante.* — Parfaict. - *Dict. des Théâtres, 1756,* in-12, Tome II.

L'Ecurie du Roi possédait à cette époque trois maîtres en fait d'armes : Jean et François Rousseau, maîtres tireurs d'armes pour enseigner les pages de la Grande Ecurie, moyennant 400 L de gages, la nourriture et 200 L de récompenses par an ; et André Vernesson de Liancourt, maître d'armes des pages de la Petite Ecurie.

Avec les fréquentations de son père, il n'est pas étonnant que Mlle d'Aubigny ait eu du penchant pour les exercices violents en usage chez les personnes d'un sexe autre que le sien, ce qui plus tard influa beaucoup sur son existence.

Elle grandit ainsi dans ce milieu ; puis, un jour, à peine pubère, mais déjà forte par son genre d'éducation, formée en partie, l'air décidé la rendant désirable, elle fut convoitée par le seigneur auquel son père et ses maîtres obéissaient ; elle-même ne dut pas résister, et M. d'Armagnac cueillit la fleur précieuse dont il avait suivi l'éclosion. Mais le tempérament de la jeune fille était peut-être un peu vif pour un homme

qui n'était plus de la première jeunesse; aussi dut-il être promptement fatigué de cette liaison qui l'épuisait; c'est alors qu'il songea à la marier.

D'accord avec le père, il lui présenta un jeune homme de Saint-Germain-en-Laye, M. Maupin, qui, en voyant la beauté qu'on lui proposait, n'eut pas un instant l'idée de refuser cette offre, trop heureux de pouvoir posséder un pareil joyau.

Le mariage se fit.

Les deux nouveaux époux ne tardèrent pas à s'apercevoir de la différence de leur caractère: leur union était une antithèse. Débonnaire et doux, M. Maupin souffrit sans doute des violences de sa femme, emportée par un tempérament impétueux. Madame, de son côté, fut vite lassée de cet homme qui, loin d'avoir ses élans passionnés, répondait mal à ses fougueuses étreintes. En peu de temps, Mademoiselle Maupin en arriva à chercher le moyen de se débarrasser de son mari, encombrant et inutile. A force d'intrigues, grâce à certains amis influents à qui elle offrit peut-

être la jouissance de ses charmes en échange de bonnes promesses, elle obtint pour son mari un emploi dans les Aides en province. Lorsque vint le moment de rejoindre son poste, le mari, au lieu de dire : « Partons ! » se laissa commander : « Partez ! » En homme tolérant, il partit en effet, laissant sa jeune épouse libre dans Paris (1).

Le Comte d'Armagnac, veillant toujours sur la belle plus que M. d'Aubigny, s'alarma de cette conduite et vint lui reprocher amèrement l'abandon de son mari. Elle, insoucieuse de ces reproches, répondit qu'elle aurait bien suivi son époux, mais que, réellement, la modicité de ses appointements n'aurait pu suffire à entretenir le ménage ; qu'elle préférait que son mari vécût aisément seul plutôt que chichement avec elle. Forte de ces bonnes raisons, elle ne céda, ni aux instances du Comte, ni à ses promesses de l'aider ; elle

(1) Parfaict. - *L'Académie Royale de Musique.* Bibliothèque Nationale. Manuscrit. Nouv. acquisit. françaises 6532, p. 96-97. — Arsène Houssaye. - *Galerie du XVIII[e] Siècle - Princesses de Comédie et Déesses d'Opéra.* Tome II. — Lacombe. - *Les Etoiles du Passé.*

avait reconquis sa liberté et tenait à en profiter. M. d'Armagnac, à bout d'objections, la laissa, voyant que tous ses efforts ne parviendraient pas à vaincre la résolution de la jeune femme.

A peine affranchie du joug marital, Mademoiselle Maupin reprit son ancienne existence, courant les manèges et les salles d'armes qu'elle avait jadis fréquentés avec son père. Son goût belliqueux s'accrut dans cette atmosphère de bataille, parmi le bruit des appels, le froissement des fleurets, le cliquetis des lames ; l'influence de ce milieu l'emporta sur toutes les autres et se fit sentir dans toute sa conduite.

Dans une de ces salles d'armes, elle rencontra un prévôt nommé Séranne, gentillâtre du Midi : la prestance, la vigueur du jeune bretteur émerveillèrent Mademoiselle Maupin, qui s'en éprit furieusement. Leur liaison, grâce à leurs goûts communs, s'affirma ; bientôt ils vécurent ensemble, allèrent de compagnie faire assaut et bretailler chez tous les maîtres tenant salle à Paris.

Il fallait à cette époque quatre ans de salle et vingt-cinq ans d'âge pour arriver à la maîtrise. De plus, l'aspirant devait offrir en prix deux épées de 25 livres chacune, et, à chaque fils de maître ayant vingt ans, une paire de gants de daim valant 60 sols. L'assaut du chef-d'œuvre se tenait contre six maîtres, avec trois armes différentes, en présence du Procureur du Roi et de tous les maîtres et prévôts.

Sont-ce ces difficultés, ou plutôt, ce qui serait plus admissible, quelque différend entre Séranne et le lieutenant de police, qui le fit songer à partir ?

M. de la Reynie n'était pas tendre pour les ferrailleurs cumulant l'estoc et l'amour, vivant de leur jolie figure près des femmes généreuses, ou mettant la main à tous propos sur leur épée, moins pour leur honneur, que pour la bourse qui gonflait la poche de leur adversaire. Un gazetier, Robinet, parlant des mesures prises contre eux par la Reynie, adresse à celui-ci ces remercîments :

Et bientôt nous lui rendrons grâce
De ne plus voir à nos talons
Ces porteurs de brette félons,
Ces maudits traîneurs de rapières
Qu'ils rendent souvent meurtrières,
Ces arcs-boutants de Vénus,
Qui n'ont point d'autres revenus
Que ceux..... je ne veux pas tout dire
Par respect pour qui doit me lire (1).

Toujours est-il qu'un beau jour, Séranne engagea sa maîtresse à le suivre à Marseille où, disait-il, il possédait beaucoup de biens (2).

La jeune femme, amoureuse du prévôt de toute l'ardeur de son tempérament, n'hésita pas à l'accompagner. Réunissant tout l'argent qu'ils purent récolter, Mademoiselle Maupin costumée en homme et Séranne son heureux amant prirent le chemin de Marseille.

Alors commença pour Mademoiselle Maupin une vie étrange, pleine des aventures les plus incroyables qu'une héroïne de roman puisse rêver.

(1) *Lettre de Robinet à Madame,* 10 juillet 1667.

(2) Parfaict. — *L'Académie Royale de Musique.* Bibliothèque Nationale. Manuscrit. Nouv. acquisit. françaises 6532, p. 96-97.



III.

Voyage dans le Midi

Selon le désir exprimé par Séranne, le couple s'achemina vers Marseille, et c'est dans la vieille Cité Phocéenne que nous retrouvons les deux aventuriers.

Le costume masculin, adopté par Mademoiselle Maupin, allait à merveille à son allure cavalière, rehaussant encore sa beauté : ses beaux cheveux, demi-courts et bouclés, encadraient de leurs anneaux son charmant visage et la dispensaient de perruque ; elle portait la culotte avec une crânerie gracieuse, tendait le jarret sous le bas qui moulait sa jambe parfaite; le long justaucorps de soie cachait sa poitrine sur laquelle pendait la blanche cravate en mousseline brodée, nouée sur la gorge par un coquet ruban de couleur. Lorsqu'elle passait, campée fièrement, la main sur la

garde de son épée, le feutre incliné vers l'oreille, toutes les femmes tournaient la tête, souriant à ce jeune homme si crâne et si beau, lui lançant des œillades engageantes : provocations qui ravissaient Mademoiselle Maupin ; car, si elle n'acceptait aucun regard railleur, elle était toujours sensible aux désirs amoureux de l'un ou l'autre sexe.

Quelques jours après leur arrivée à Marseille, Séranne se trouva dans l'obligation d'avouer à sa maîtresse, que les biens qu'il disait posséder dans cette ville n'avaient jamais existé que dans son imagination. Bonne fille, Mademoiselle Maupin, sans lui faire d'inutiles récriminations, chercha le moyen de remédier au mal, car, leurs ressources épuisées, ils envisagèrent un instant la dure obligation de coucher à la belle étoile. Logés dans une bonne hôtellerie, où l'excellente chère coûtait gros, mais où rien ne manquait au plaisir des voyageurs, musique harmonieuse des meilleurs violons de la ville, chanteurs agréables, etc,, ils résolurent de mettre à

profit ces distractions, et, de spectateurs, de devenir acteurs.

Un beau soir, l'hôte annonça qu'un cavalier et une dame de qualité donneraient un assaut d'armes. Quand les deux amants parurent en costume de salle, un murmure émerveillé salua Mademoiselle Maupin, dont l'habillement léger faisait valoir tous les avantages plastiques. L'assaut commença : les deux adversaires mettaient tout leur savoir dans cette séance, et ne s'épargnaient pas. La jeune femme, souple dans ses voltes, forte dans ses parades, admirable lorsqu'elle se fendait violemment, ses formes saillant sous l'étroit costume, boutonnait Séranne dont le jeu, bien que serré, se laissait parfois surprendre. A la fin de l'assaut, des bravos et des écus récompensèrent les ferrailleurs. Cependant, comme quelqu'un contestait le sexe de Mademoiselle Maupin, son doute circula dans l'assemblée et on en vint à crier :

— Ce n'est pas une femme !

— Ah ! Je ne suis pas une femme !

s'écria-t-elle, et, cessant l'assaut, jetant son épée à terre, sans honte, sans pudeur, d'un rapide mouvement, elle découvrit sa gorge ferme et blanche, exposant cette merveille aux sceptiques de la salle, cette fois convaincus, mais tout de même satisfaits d'avoir joui de cette vue tentatrice (1).

Dès lors, ils continuèrent tous les jours ce jeu qui passionna un moment; puis, voyant que bientôt cela ne suffirait plus pour rendre leur existence agréable, ils décidèrent de chanter avant l'assaut. Tous deux, sans éducation musicale, avaient une belle voix : leur succès fut aussi grand que mérité, ce qui donna à Mademoiselle Maupin l'audacieuse idée de se présenter à l'Opéra de Marseille.

L'Académie de Musique de cette ville avait été ouverte le 28 juin 1685 (2) par un nommé Pierre Gaultier, dont la réputation était grande parmi les amateurs de musi-

(1) Ars. Houssaye. — *Princesses de Comédie, 1858*, in-8°, p. 175.

(2) La biographie des *Musiciens de Fêtes* donne comme date de l'ouverture 1682 avec le Triomphe de la Paix. Le *Manuscrit* des frères Parfaict mentionne la première représentation à la date du 28 janvier 1685.

que. Ami de Lully, il avait suivi les progrès de l'Opéra de Paris et voulut entreprendre, lui aussi, une Académie à Marseille sur le même modèle. Moyennant une somme payée à Lully, il obtint la permission d'ouvrir deux Théâtres, pour représenter l'Opéra, dans les villes de Marseille et de Montpellier.

Ce fut donc à M. Gaultier que Mademoiselle Maupin s'adressa pour obtenir d'être entendue sur son Théâtre. Le charme de la jeune femme, son air décidé plurent au directeur qui ne résista pas longtemps aux sollicitations de la jolie postulante. Sa voix de contralto, appelée alors *bas-dessus*, peu commune sur la scène à cette époque, séduisit son auditoire, et elle sortit victorieuse de l'épreuve exigée. Elle ignorait la musique, mais suppléait à cette imperfection par une mémoire prodigieuse. Cette fois, le couple était sauvé : les débuts de la nouvelle actrice eurent lieu sous son nom de demoiselle : Mlle d'Aubigny. Comme les emplois à l'Opéra n'étaient pas alors très disputés, elle réussit à s'y

faire une bonne place, abordant avec un égal succès le genre sérieux et le comique. Elle parvint également à faire donner quelques rôles à son amant, et désormais ils purent se croire délivrés des aventures, bien que le chariot de Thespis réservât toujours quelques surprises à ses voyageurs.

Leur vie s'écoulait paisiblement depuis plusieurs mois, lorsque soudain une fantaisie de la jeune femme vint tout bouleverser.

De son continuel contact avec les hommes, Mademoiselle Maupin avait contracté toutes les habitudes de ce sexe, et son inclination d'ailleurs leur était conforme. Dès son jeune âge, les jeux de garçons étaient ses favoris ; elle délaissait les travaux féminins pour les batailles et les luttes, et conservait un air négligé qui lui avait toujours donné l'air d'un gamin plutôt que d'une fillette : âme masculine enfermée dans une poitrine de femme.

Ses sentiments virils s'étaient développés par les exercices violents, et bien que sa sensualité fût excessive lorsqu'elle

s'abandonnait à son amant, elle sentit un jour un nouveau désir envahir son cœur, désir intraduisible mais impérieux comme toutes ses passions. L'objet de ce nouvel amour était une adorable jeune fille, dont la beauté angélique, la douceur ingénue des regards, l'air réservé exprimaient la femme dans toute sa candeur et sa faiblesse.

Cet idéal de la féminité porta un coup fatal à l'actrice qui le vit pour la première fois dans une avant-scène de théâtre; ce soir-là, Mlle d'Aubigny joua avec toute son ardeur pour l'apparition délicieuse qui la suivait des yeux ; son regard, quelquefois si dur, s'adoucissait comme une caresse devant celui de la jeune fille, étonnée et curieuse.

Saisie d'admiration, elle parvint le lendemain à savoir l'adresse de la belle et lui écrivit la plus brûlante des lettres, violente et passionnée. Elle intrigua autour d'elle, parvint à la voir, et profita de cette circonstance pour lui tenir des discours si troublants, si tendres, que la curiosité

malsaine entra dans l'âme pure de la jeune fille. La comédienne, avec sa forte volonté, arriva par persuasion, par suggestion, à faire partager ses désirs.

Les parents s'émurent doublement de l'assiduité de Mlle d'Aubigny auprès de leur fille : son caractère viril, sa qualité de comédienne suffirent pour la rendre suspecte à des gens peu habitués à ces fréquentations. Un beau jour, l'artiste ne put apercevoir sa tendre amie; étonnée d'abord, elle s'inquiéta les jours suivants en constatant que cette absence était une disparition.

Que faire ?

Demander à son entourage ? il n'y fallait pas compter.

Cependant elle parvint, peut-être par l'indiscrétion d'un domestique, à savoir que la jeune fille était enfermée dans un couvent à Avignon. En apprenant cette réclusion, Mademoiselle Maupin, toute à son amour, n'hésita pas un seul instant; sa résolution, aussi prompte que décisive, fut mise immédiatement à exécution.

Abandonnant Séranne, fuyant l'Opéra et ses succès, elle quitta Marseille pour suivre la route d'Avignon.

Arrivée dans la ville des Papes, elle déposa son costume masculin pour prendre l'habit, les allures modestes d'une jeune dévote. Les quelques mois passés au Théâtre lui furent alors utiles pour jouer le rôle qu'elle s'imposait. Elle imprima à ses traits une expression pudibonde, abaissa leurs longs cils sur ses beaux yeux hardis, et s'enquit du couvent où pouvait être renfermée son adorée. Sur ce point, elle se heurta à une difficulté qu'elle n'avait pas prévue : Avignon possédait bien une demi-douzaine de communautés de femmes.

Etait-ce chez les Ursulines, chez les Dames de Sainte-Catherine, chez les Dominicaines de Sainte-Praxède, chez les Religieuses de Notre-Dame-de-la-Victoire ou bien au Monastère des Visitandines ?

Cruelle perplexité ! qui pourtant n'arrêta pas l'énergique amoureuse. Avec sa volonté tenace, elle continua à suivre son

plan bien déterminé, rôda autour des couvents, liant conversation avec les religieuses qu'elle pouvait rencontrer et que son air pieux et dévot rendait confiantes. Ainsi elle apprit l'endroit où la jeune fille était cloîtrée.

Les mains jointes, tournant entre ses doigts un chapelet, elle se rendit au monastère dont les lourdes portes s'ouvrirent et se refermèrent derrière elle.

Interrogée par la sœur tourière, elle demanda la grâce de voir la supérieure; ce qui lui fut accordé.

Devant la Mère, elle raconta une histoire habilement arrangée :

C'était une héritière noble et riche que la grâce de Dieu avait touchée; elle voulait, disait-elle, illuminée par la toute puissance d'en haut, échapper aux pièges que l'esprit malin tendait à sa jeunesse et vivre dans la pénitence et le recueillement.

Son accent plein de ferveur, ses élans mystiques, sa frayeur de tomber dans le péché, touchèrent la supérieure qui, voyant peut-être une brebis à sauver, une âme



Isabelle [illegible] Amante de [illegible]

à arracher au monde frivole et méchant, consentit à recevoir la comédienne parmi ses novices.

Le loup était ainsi introduit dans la bergerie ; le troupeau avait la brebis galeuse sous la robe noire et la cornette.

Pendant quelque temps, ce fut pour les deux amies réunies une existence de félicité, et la comédienne eût été complètement heureuse si elle s'était trouvée libre. Les murs étroits et tristes du couvent exaspéraient son besoin de liberté, son indispensable satisfaction d'agir ; elle rôdait sans cesse, flairant partout le moyen d'enlever l'objet de sa tendresse, de fuir toutes deux, de s'aimer au grand air ou dans une chambre close avec tout le confortable nécessaire à leurs jeux ardents et vicieux.

Une circonstance vint favoriser ses projets.

Une jeune religieuse de ce couvent était morte, et, pendant les longues prières et les cérémonies sans fin qu'exigeait pour l'inhumation la règle de la communauté,

un plan audacieux germa dans la tête de la Maupin, qu'avec son esprit de décision et de volonté elle exécuta sur le champ.

Prévenant son amie de se tenir prête à tout évènement qui pourrait surgir pendant la nuit, elle attendit que tout fût endormi dans le couvent.

Au moment propice, sans bruit, dans l'obscurité profonde du monastère, dans le silence où le moindre heurt se répercutait sous les voûtes sonores, elle parvint à gagner le petit cimetière du couvent. Sans peur dans ce lieu sacré où reposent les morts, elle arriva devant la tombe encore ouverte de la nonne récemment enterrée ; continuant sa besogne sans craindre le sacrilège, elle retira le cadavre, le porta à quelques pas, le dépouilla de tout ce qui pourrait favoriser une reconnaissance ; puis, ayant détruit toute trace de sa profanation, elle chargea la morte sur ses épaules pour refaire le chemin qu'elle venait de parcourir.

Arrivée dans la cellule de son amie qui recula effrayée devant ce funèbre fardeau,

elle lui imposa silence et lui donna l'ordre d'avoir à obéir à tout ce qu'elle lui commanderait. Passive, la jeune fille, malgré sa frayeur, aida *son amant* à coucher le cadavre dans son lit ; ensuite, la Maupin mit le feu aux draps, aux quatre coins du lit, ayant soin de bien attiser le foyer près de la tête, afin de rendre la figure méconnaissable. Puis, emmenant son amie morte de peur, elle reprit sa course à travers les couloirs ; dans le cimetière, elle put, en s'aidant des pierres tombales, escalader le mur, hisser sa compagne, et bientôt elles se trouvèrent hors du cloître, dont les habitantes commençaient à s'inquiéter. La fumée envahissait les cellules...... des cris retentirent..... des flammes s'élevèrent..... une panique régna dans le troupeau des religieuses affolées.....

On ne songeait point à s'occuper de la disparition des deux fugitives. Mademoiselle Maupin courut de suite à l'hôtel où elle était restée, se fit reconnaître dans la nuit comme revenant de voyage, et, à la faveur de l obscurité, put passer sans qu'on

songeât à s'étonner de son étrange accoutrement, ou à s'enquérir de la personne qui l'accompagnait, reprit dans sa garde-robe son costume masculin, et habilla sa tendre amie de vêtements de son sexe. Elles attendirent ainsi le matin pour pouvoir se procurer des chevaux, et, à la première heure, abandonnèrent Avignon où l'on commençait à commenter l'incendie du couvent et à en rechercher les causes.

Où allèrent-elles cacher leur amour?

Nul n'en fait mention.

Cependant, après la première panique, on informa contre les auteurs du sinistre; on arriva peu à peu à reconstituer la scène, et le rapt fut découvert. Le départ de l'actrice de Marseille, son arrivée à Avignon, ses questions, son insistance pour entrer dans le couvent et enfin sa réapparition la nuit de l'incendie, fournirent les preuves nécessaires à l'accusation qui pesait sur Mademoiselle Maupin. Seulement, on crut sans doute avoir affaire à un homme qui se déguisait de temps en

temps en femme : sa voix de contralto, son allure cavalière étaient bien faites pour tromper. Ou peut-être voulut-on atténuer le scandale en cachant l'inversion de ses amours ? Toujours est-il qu'elle fut condamnée au feu par contumace sous le nom de sieur d'Aubigny, *de la science certaine* du Tribunal.

Si les amours ordinaires sont, hélas ! périssables et passagères, celles de Mademoiselle Maupin et de son amie devaient également avoir une fin. Irrités par les multiples assauts, par les élans frénétiques, les sens exaspérés de la virago ne trouvèrent point d'apaisement dans cette folie lubrique, et un désir de changement se fit sentir chez la comédienne, lasse pour un moment de ces enlacements incomplets.

Un jour de nervosité, elle se jeta dans les bras d'un solide mousquetaire de passage dans la ville où elle se trouvait, et abandonna sa compagne, qui reprit honteuse et tête basse le chemin de Marseille pour retourner dans sa famille,

pendant que son ingrate séductrice continuait son aventureuse existence (1).

Bien qu'elle paraisse invraisemblable, cette aventure a réellement existé et tous les auteurs ci-dessous, ainsi que d'autres moins notoires l'attribuent à Mademoiselle Maupin.

Cependant, une contemporaine de la célèbre bretteuse l'attribue à un cavalier, dans une lettre parue en 1705, au moment où la Maupin était dans tout son succès. Est-ce pour cacher la personnalité réelle de l'auteur du rapt? Est-ce une autre aventure semblable?

(1) L'anecdote du Couvent d'Avignon est racontée par tous les biographes de la Maupin de façons différentes pour les détails, mais semblables quant au fond. Il suffit de voir :

Parfaict. — *Dict. des Théâtres, 1756,* in-8°.

Clément et Delaporte. — *Anecdotes dramatiques, 1775,* in-12. Tome II, p. 328.

Touchard-Lafosse. — *Chroniques de l'Opéra, 1844,* in-8°. Tome I, p. 214.

Paul Lacombe. — *Les Etoiles du Passé, 1897,* p. 151.

Marie et Léon Escudier. — *Cantatrices célèbres, 1856,* in-8°,p. 95.

" Le Monde Dramatique ", tome I, année 1835. — *Histoire des Théâtres anciens.*

Arsène Houssaye. — *Galerie du XVIIIe Siècle. - Princesses de Comédie et Déesses d'Opéra, 1858.* Tome II, p. 175.

A. Pougin. — *Les Théâtres à Paris. - Acteurs et Actrices d'Autrefois,* p. 22.

E. Deschanel. — *La Vie des Comédiens,* p. 256.

La voici, telle que nous la retrouvons :

Une religieuse, devenue amoureuse d'un cavalier qui lui avait conté ses raisons à la grille, se résolut à sauter les murs du couvent pour sauter après lui. L'amour est violent, à ce que l'on dit, sous le voile, aussi bien que sous le froc, ainsi la nonnette chercha tous les moyens qu'elle put imaginer pour se procurer la liberté. Elle communiqua son dessein à son amant qui trouvoit beaucoup de difficulté dans l'exécution ; mais de quoi ne vient-on pas à bout quand on est aidé par l'amour ? Vous allez voir ce qu'il inspira à notre religieuse. Elle avertit son amant de se trouver la nuit suivante au lieu qu'elle lui marqua, sans se mettre en peine d'autre chose que d'avoir de bons chevaux. Elle lui dit que, pour le coup, elle avoit trouvé ce qu'il falloit pour faciliter sa fuite, et même pour en dérober la connoissance à toute la terre, le pria de ne point s'informer des moyens qu'elle avoit imaginés pour cela, mais seulement de songer aux choses nécessaires pour leur voyage : après quoi elle le quitta pour mettre la main à l'œuvre ; et voici ce qu'elle fit, qui me paroit un coup bien hardi. On avoit enterré ce jour-là une de ses compagnes, et, comme la tombe n'étoit pas encore fermée, elle entra dedans pendant que tout étoit encore endormi dans le couvent, et porta cette morte dans sa cellule, la coucha sur son lit; après quoi elle y mit le feu, et, à la faveur d'une échelle dont elle avoit eu soin de se munir,

et qu'elle sçut aussi retirer ensuite, elle franchit les murs du jardin pour se jeter entre les bras de son amant qui l'attendoit avec impatience. Ils s'éloignèrent au plus tôt de ce lieu. Et, comme on n'avoit garde de courir après eux, leur voyage fut le plus heureux du monde : car l'incendie ayant mis l'alarme dans le couvent, toutes les religieuses avoient couru à la cellule où étoit le feu ; et comme la religieuse morte étoit dans ses habits et déjà à demi-brûlée, on ne douta point que la fugitive n'eût été la victime des flammes. Ces pauvres filles déplorèrent son sort et firent des prières pour le repos de son âme, pendant qu'elle s'occupoit peut-être d'un soin tout opposé. Enfin, par cet artifice, elle trouva le secret d'assurer sa fuite, et de sauver l'honneur de sa réputation. Dès que ces amants furent en lieu de sûreté, ils ne manquèrent pas de se marier, mais sous d'autres noms. Le cavalier donna dans le commerce et y gagna beaucoup de bien : ils eurent plusieurs enfans qui auroient été très riches, si les scrupules de leur mère ne les avoient exposés à être ruinés par le procès dont il est présentement question. Cette femme, ayant perdu son cher époux, fut si affligée de sa mort, que, voulant mourir elle-même au monde, elle se retira dans un couvent, où le repentir qu'elle a eu de sa conduite l'a portée à faire une confession, dont les enfans se seroient bien passés ; car, ayant déclaré qu'elle avoit été religieuse, elle les a par là déclarés bâtards et par

conséquent inhabiles à succéder. Les parents du deffunt, sur cette déclaration, ont demandé son héritage dont les enfans voudroient bien n'être pas obligés de se dégarnir, et les uns et les autres en passeront par ce que le Parlement de Toulouse en ordonnera, supposé que cette cause y soit renvoyée comme on le prétend. Nous saurons cela après les vacances, car à présent on commence à faire ses préparatifs pour aller en campagne (1).

La première édition des lettres de Mme Dunoyer est de 1705.

Cependant une autre mention en est faite dans les rapports de d'Argenson (L. Larchey. - *Notes de René d'Argenson, 1866*, in-12, p. 72) en 1702, qui annonce à M. de Pontchartrain la saisie d'un livre du chevalier de Mailly intitulé la *Fille Capitaine*, histoire d'une personne « si connue dans Paris par le cordon bleu qu'elle porte en écharpe et par l'habit si extraordinaire dont elle est vêtue ». Les Mémoires de cette femme, qui est peut-être la Maupin, avaient été confiés au sieur de Mailly pour en faire un ouvrage, aujourd'hui introuvable.

(1) Mme Dunoyer. — *Lettres historiques et galantes* (Edit. 1757, lettre XXVII, p. 346-348.)





IV.

A travers la France

La vie nomade de la Maupin continua, avec ses brusques changements de fortune, ses éclairs de bonheur et ses longs jours de détresse où l'actrice, sans ressources, cherchait un peu de plaisir dans des amours passagères, soit à la manière de Sapho, soit à la façon d'Aspasie; tantôt se querellant pour une grisette dont la joliesse l'avait charmée, tantôt acceptant ou envoyant un cartel pour se venger de l'infidélité d'un cavalier volage.

C'est ainsi qu'elle arriva dans la province du Poitou, où naturellement elle fit une halte prolongée à Poitiers; elle a elle-même rendu compte de son séjour en cette ville, et a relaté en même temps les premiers incidents de sa carrière dramatique :

Après avoir quitté Marseille, je chantais dans les cabarets des villes où je passais. Quoique mon public fût assez grossier, je tâchais de donner à ma voix, à mon accent, à ma physionomie, le plus d'expression possible. Tout devenait ainsi pour moi un sujet d'étude et d'observation sur les moyens de captiver, d'émouvoir les spectateurs. J'essayai même de composer les paroles et les airs de quelques chansonnettes, qui furent assez goûtées de mon auditoire en plein vent. Préoccupée du seul but où tendaient toutes mes pensées, j'étais à peine sensible à la dure pauvreté, aux dégoûts que m'imposait mon vagabondage !

Le hasard m'ayant amenée à Poitiers, un soir je chantais dans un cabaret d'assez bas étage ; je me trouvais en voix, mon succès fut très grand. Parmi les auditeurs, je remarquai un homme de cinquante ans environ, d'une figure très intelligente, mais dont la couleur empourprée trahissait son ivrognerie d'une lieue. L'aspect de ce personnage me frappa d'autant plus qu'il était vêtu d'une façon bizarre. Son mauvais habit laissait entrevoir une espèce de vieux justaucorps de velours bleuâtre éraillé, où se voyaient les vestiges de quelques anciennes broderies. Cet individu qui usait ainsi à la ville sa défroque de théâtre était un vieux comédien de province.

Son ivrognerie continuelle l'avait fait dernièrement expulser du théâtre de la ville ; on l'appelait

Maréchal. Doué d'un esprit naturel, très gai, très bon convive, les oisifs se le disputaient. Aussi était-il toujours entre deux vins, à moins qu'il ne fût complètement ivre.

Maréchal, après m'avoir écouté chanter avec beaucoup d'attention, ne m'applaudit pas, mais vint à moi et me dit :

« Je suis un vieux routier; je me connais en voix et en talent. Si tu veux, ma petite, avant quatre ou cinq ans, tu seras première chanteuse à l'Opéra de Paris. Je te donnerai des leçons; je n'ai rien à faire..... ça m'amusera. »

J'acceptai avec reconnaissance.

Maréchal était bon musicien, surtout comédien consommé. Personne mieux que lui ne connaissait les innombrables ressources de son art, depuis les effets du comique le plus franc jusqu'aux effets dramatiques les plus élevés.

Pourquoi cet homme d'une si haute intelligence était-il devenu et resté médiocre chanteur d'Opéra ? c'est une de ces contradictions aussi choquantes qu'inexplicables.

J'acceptai donc l'offre de Maréchal. Il fut pour moi dans ses leçons d'une sévérité, d'une dureté presque brutale ; mais, dans les moments lucides que lui laissait l'ivresse, il me donna des enseignements qui furent pour moi une véritable révélation. Malheureusement ces inestimables leçons eurent un terme.

De plus en plus dominé par l'ivresse, Maréchal tomba dans un abrutissement qui devint presque de l'idiotisme. On fit acte de générosité en le plaçant dans un asile destiné aux malheureux de cette espèce. Plusieurs fois il m'avait conseillé de me rendre à Paris et de tâcher de me faire accepter, à quel prix que ce fût, dans un petit théâtre, certain, disait-il, qu'une fois casée n'importe où, et si je continuais à travailler, je finirais par me faire connaître. Je partis donc de Poitiers pour venir à Paris, continuant de gagner mon pain en chantant sur ma route (1).

Le chemin à parcourir était suffisamment long pour qu'une personne comme Mademoiselle Maupin y rencontrât quelque aventure dans l'existence pittoresque et violente qu'elle menait.

Un jour qu'elle se trouvait à l'auberge avec plusieurs cavaliers, revêtue des habits masculins, elle se prit de querelle pour une futilité avec l'un de ces voyageurs. La dispute prit de telles proportions, qu'énervée, impatientée et rageuse, l'aventurière souffleta son interlocuteur.

Immédiatement, les épées sortirent des

(1) Marie et Léon Escudier. — *Vie et Aventures des Cantatrices célèbres, 1856*, in-8°, p. 95 et suivantes.

fourreaux, les adversaires gagnèrent un champ voisin, et les lames irradièrent, brillantes sous le soleil. La Maupin, habile escrimeuse, qui n'en était pas à son coup d'essai, n'eut pas de peine à toucher l'homme, pourtant adroit et fort, qu'elle avait devant elle. Le coup porta bien, la blessure fut grave, et le blessé dut être transporté à la maison la plus rapprochée.

C'était un charmant jeune homme, nommé le chevalier Louis-Joseph d'Albert de Luynes, du même âge que la Maupin, fils du duc de Luynes et de sa seconde femme, Anne de Rohan Montbazon. Il avait été élevé en grand seigneur : ses maîtres en avaient fait un brillant cavalier, brave comme il était beau, fort comme il était courageux.

Aussi fut-il bien étonné lorsqu'il apprit avoir été touché aussi grièvement par une femme. Les traits de son ennemi lui revinrent pendant les longues journées passées au lit..... Le résultat de ses pensées fut un grand amour qui l'envahit. Il déclara qu'il

se ferait mourir s'il n'obtenait pas l'amitié de sa charmante ennemie.

La Maupin, jalouse de sa liberté, se laissa supplier sans fléchir : sans rancune d'ailleurs, mais entêtée, ne voulant pas revenir sur sa résolution. Cependant d'Albert persistait dans son idée, arrachait régulièrement les appareils posés sur sa blessure, inquiétait ses amis sur son mal, qui ne tarda pas à empirer. Devant cette attitude, l'implacable comédienne fléchit et ne put résister à cet acte de courage.

Téméraire et brave elle-même, elle admirait la mâle énergie de ce jeune homme si beau et si chevaleresque. Elle vint donc au chevet du malade, dont l'état et la pâleur l'intéressèrent de suite ; elle le soigna d'abord par pitié curieuse, puis la tendresse prit la place du devoir charitable. Alors ce fut charmant, quand le blessé, faible encore, se promenait convalescent, appuyé sur le bras sûr de la jeune femme, les yeux fixés sur les beaux yeux de sa compagne, tous deux murmurant de douces paroles d'amour.

La Maupin ressentit dans cette occasion tout ce qu'il y a de pur et de divin dans les tendres sentiments de l'amour, lorsqu'ils viennent de la pureté d'une grande affection plutôt que des désirs ardents qui lui étaient habituels.

Ils s'aimèrent ainsi dans une caresse continuelle, longue et douce. Puis vint l'inévitable séparation. D'Albert fut rappelé à Paris pour suivre sa haute destinée, et la Maupin continua sa vie d'aventures (1). Leur amour était encore profond et vivace, et quand l'heure arriva, cruelle, ils sentirent par leur émotion, dans leur cœur attendri, que tout n'était pas fini, et ils se promirent une nouvelle période de baisers et de doux enlacements.

La Maupin comptait bien poursuivre son but vers Paris, retrouver dans la capitale l'amour de d'Albert et la gloire du Théâtre. Reprenant sa vie de hasard et d'aventures, elle continua ses pérégrinations à travers les provinces, jusqu'au

(1) Cette anecdote de la première rencontre de d'Albert et de la Maupin est prise dans : Paul Lacombe. — *Les Etoiles du Passé.*

jour où sa bonne étoile la conduisit à Rouen.

Là, elle eut l'heureuse chance de rencontrer un homme beau et jeune, chanteur comme elle, qui devait se rendre à Paris pour essayer d'entrer à l'Académie Royale de Musique.

Gabriel-Vincent Thévenard était le fils d'un pâtissier-traiteur. Employé d'abord par son père en qualité de marmiton, il surprenait tout le monde par la beauté de sa voix. Des amateurs de musique, l'ayant entendu, lui conseillèrent vivement d'apprendre la musique et le chant, et le jeune homme, que l'état de son père n'enthousiasmait guère, s'empressa de suivre cet avis. Doué d'une belle voix aisée, étendue, sonore, soutenu par une volonté persistante, il parvint en peu de temps à chanter et à jouer à merveille.

Il commença par s'essayer au Théâtre d'Orléans, sa ville natale, où son organe de basse-taille fit le plus grand effet. Encouragé, le jeune Thévenard voulut parcourir un peu la province avant de

venir conquérir Paris; c'est ainsi qu'à Rouen il trouva Mademoiselle Maupin.

Bientôt épris de la jolie chanteuse, le jeune homme, qui avait alors vingt et un ans, songea à obtenir les faveurs de cette peu farouche personne. En effet, Mademoiselle Maupin se laissa bientôt toucher par les œillades et les soupirs du pauvre amoureux, et un soir elle tomba dans ses bras.

C'est au cours de cette liaison qu'elle apprit l'intention de Thévenard de se rendre à Paris ; on pense si elle accueillit avec joie son offre de l'emmener et de faire route ensemble pour la capitale de la France ! Le chemin fut gai ; l'amour leur faisait parfois faire des haltes plus longues qu'ils ne l'auraient voulu ; mais bah !..... jeunes, ayant quelque argent en poche, ils ne songeaient qu'à leur bonheur présent.

Tout a une fin, même la route de Rouen à Paris, et un beau jour nos voyageurs aperçurent la ville ; c'est alors que Mademoiselle Maupin songea à la sentence qu'avait dû rendre contre elle le Parlement

d'Aix, pour l'enlèvement de la religieuse et l'incendie du couvent. En fille qui ne s'attarde pas aux délibérations, son plan fut immédiatement arrêté.

Bravement, elle s'en fut trouver son ancien protecteur, le Comte d'Armagnac. Il la reçut avec un plaisir d'autant plus grand que le souvenir des brûlantes étreintes de la jeune fille, lors de son initiation à l'amour, lui revint en la retrouvant plus jolie, plus femme, auréolée d'une réputation d'amoureuse savante, vicieuse, mais toujours vibrante sous les baisers et les caresses.

L'entrevue du grand seigneur et de l'aventurière fut tendre ; elle se prolongea bien au-delà d'une simple visite ; aussi, quand Mademoiselle Maupin sortit, son visage était-il radieux : elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

Le lendemain, le Comte d'Armagnac remit au Roi Louis XIV une supplique de l'ex-d'Aubigny (1) dans laquelle la jeune

(1) Arsène Houssaye. — *Galerie du XVIII[e] Siècle - Princesses de Comédie et Déesses d'Opéra, 1858*, in-8°. Tome II, p. 175.

femme demandait sa grâce, en informant Sa Majesté de son intention d'entrer à l'Académie Royale de Musique. Le Comte appuya fortement cette requête qu'il avait lui-même conseillée, répondant au Roi du repentir sincère de sa protégée, le priant d'accueillir favorablement la demande de la suppliante.

Un mot du Roi-Soleil annula le jugement du Parlement d'Aix. La Maupin put librement circuler dans Paris et reprendre son véritable nom, pour réaliser les prophéties du vieux comédien de province Maréchal.







V.

Autour de l'Opéra

AUSSITÔT délivrée de la crainte d'être appréhendée par la police, le but de Mademoiselle Maupin était d'user de toutes les influences possibles pour entrer à l'Opéra. Elle fit agir les anciennes connaissances, le Comte d'Armagnac, le Comte d'Albert, Thévenard, pour toucher Francine, surintendant de la Musique du Roi et seigneur tout-puissant dans ce théâtre.

Lorsque Jean-Baptiste Lully, à force d'intrigues et grâce à la faveur du Roi, eut supplanté dans la direction les vrais créateurs de l'Opéra français, Cambert et Perrin, il se fit octroyer, après la révocation des lettres patentes de Perrin, de nouvelles lettres lui accordant le privilège de l'Académie Royale de Musique. Une fois en possession de ce privilège, Lully

ne perdit point son temps. Il fit d'abord construire une salle rue de Vaugirard, sur l'emplacement du Jeu-de-Paume-du-Bel-Air, s'attacha le poète Quinault pour écrire le livret de ses Opéras, et inaugura son théâtre le 15 novembre 1672. Ce spectacle plut tellement au Roi qu'il plaça, cette année, la profession de chanteur à l'Académie Royale de Musique au rang des états dans l'exercice desquels la noblesse ne perdait point son lustre : « Tous gentilshommes et damoiselles pourront chanter audit Opéra, sans pour cela déroger au titre de noblesse ni à leurs privilèges, droits et immunités. » (1)

En 1673, à la mort de Molière, les comédiens français se trouvant désemparés, Lully eut l'habileté de se faire accorder par Louis XIV la salle du Palais-Royal, que le grand auteur et comédien avait occupée jusque-là ; il établit ainsi son théâtre au centre même de Paris, à deux pas du Louvre, dans le milieu qui

(1) Touchard-Lafosse. — *Chroniques de l'Opéra, 1844*, in-8°, page 78.

pouvait lui être le plus favorable, à la grande satisfaction du Duc d'Orléans qui, de ses appartements, pouvait passer dans la magnifique salle élevée par le Cardinal Richelieu.

Lully jouït alors de son succès tous les jours grandissant ; il se fit élever trois maisons, rue des Moulins et rue Saint-Nicaise, où eurent lieu les répétitions des spectacles.

A sa mort, l'Opéra subit quelque temps une crise terrible ; ses fils, Louis et Jean-Louis de Lully, héritèrent de sa charge en 1686. Leur direction dura très peu, et, quand un des fils décéda, le privilège revint à Jean-Nicolas Francine, maître d'hôtel du Roi, qui avait épousé la fille de Lully ; il entra en fonction en 1688.

En l'année 1690, les intrigues, les petites jalousies, les mesquineries habituelles des coulisses régnaient déjà à l'Académie Royale de Musique comme de nos jours.

L'Opéra et la Comédie, en dehors de

leur but artistique, fournissaient des maîtresses aux princes et aux grands seigneurs de la Cour : le Dauphin avait choisi la Raisin, et cette comédienne parvint à supplanter la belle Marquise de Roure. La Florence, danseuse, faisait les délices du duc de Chartres, qui délaissait sa femme ; il n'avait d'ailleurs jamais eu de goût pour elle, bien qu'il l'eût prise de la main du Roi. Le Grand Prieur vivait avec la jolie Fanchon Moreau dans sa petite maison de Clichy, où quantité de gens de qualité allaient faire de copieux petits soupers, agrémentés de la présence de tout ce que Paris comptait de jolies filles. Le duc de Valentinois, marié avec une des plus aimables femmes de la Cour, la négligeait pour la petite Dufort, autre danseuse. Tout seigneur bien renté qui se respectait et voulait être de bon ton, avait sa maîtresse au théâtre (1).

Ce fut dans ce milieu, asile défendu par les belles comédiennes contre toute

(1) Mme Dunoyer. — *Lettres historiques et galantes*, édition 1727, in-8°. Tome I, pl. 18.

intruse jeune et jolie qui pouvait devenir une rivale dangereuse, qu'essaya d'entrer la Maupin ; toute l'obstruction n'arrêta pas la jeune femme, qui ne s'intimidait guère et voulait, avec sa tenacité habituelle, atteindre malgré tout le résultat convoité. Elle avait déjà quelqu'un dans la place : Thévenard qui, moins ambitieux, avait sollicité et obtenu sans difficulté un modeste poste dans les chœurs ; il profitait de son emploi pour renseigner la Maupin sur tout ce qui se passait au théâtre. Elle apprit ainsi qu'un certain Bouvard était très lié avec Francine.

François Bouvard avait chanté tout jeune à l'Opéra. Sa voix était la plus belle et la plus étendue ; malheureusement, la mue la lui fit perdre à l'âge de seize ans et, dans l'impossibilité de chanter, il s'adonna désormais à l'étude de la composition, conservant ainsi ses relations artistiques et musicales.

Lorsque la Maupin vint le trouver, il l'écouta, la fit chanter et finalement promit de s'occuper d'elle. Peu après cette entre-

vue, Bouvard, en conversant avec Francine, apprit qu'on allait reprendre *Cadmus* et que la pièce aurait besoin d'une chanteuse d'allure guerrière pour le rôle de Pallas. Il se souvint de sa protégée et promit à Francine de lui présenter la déesse idéale.

Le lendemain, Bouvard et la Maupin s'acheminaient vers la butte Saint-Roch. C'était, à cette époque, le quartier à la mode dans la haute aristocratie, grâce au voisinage du Palais-Royal, du Louvre et des Tuileries. Des hôtels somptueux, des façades élégantes formaient plus de vingt rues dans « le plus magnifique quartier de Paris » (1); une grande partie de ces édifices existe encore dans les rues des Petits-Champs et Saint-Honoré. La rue Saint-Nicaise, dans laquelle se trouvait l'Académie de Musique, habitation de Francine, où se répétaient les représentations, allait de la rue des Orties à la rue Saint-Honoré. Les travaux entrepris sous le Consulat et

(1) Germain Brice. — *Nouvelle description de la Ville de Paris, 1752.* Tome I, p. 448.

l'Empire, pour la réunion du Louvre aux Tuileries, ont fait abattre tout le côté occidental de la rue, dont le dernier tronçon disparut en 1854 (1).

Bouvard et la Maupin pénétrèrent dans l'hôtel du directeur de l'Opéra, ou plutôt du surintendant de la Musique du Roi, et furent introduits dans le salon directorial.

Francine, charmé de la prestance de la jeune femme, de sa voix chaude et bien timbrée, l'engagea après audition aux appointements de 3,000 livres par an (2).

Dès lors, l'hôtel de Francine devint familier à Mademoiselle Maupin ; elle en connut les usages et les traditions, se lia avec les habitués, répétant avec ardeur le rôle de Pallas, émerveillant tous ses camarades par son aplomb et sa hardiesse, se conciliant, d'ailleurs, les bonnes grâces de tout le personnel.

(1) Berty. — *Topographie historique du Vieux Paris - Région du Louvre et des Tuileries, 1866,* in-4°. Tome 1, p. 75.

(2) " Le Monde Dramatique ", 1835.

Si nous admettons la somme pour laquelle Mademoiselle Maupin fut engagée, nous ne suivons pas notre document dans son erreur en disant que ce fut Lully qui engagea la chanteuse. Lully était mort en 1687.

Et les répétitions allaient leur train, au milieu du bruit cacophonique des chœurs que le répétiteur mettait au point, pendant que Thévenard souriait tendrement à Mademoiselle Maupin. Puis résonnait la basse-taille de l'acteur Hardouin, qui chantait le rôle de Cadmus : sa figure de chantre de cathédrale rappelait le lieu de ses premiers débuts, qu'il avait quitté pour le théâtre, abandonnant le sacré pour le profane. A sa voix grave répondait le chant pur de Mlle Rochois, Hermione mignonne et petite, la peau brune rachetée par des yeux noirs pleins de feu : elle agitait les larges manches à la persane qu'elle portait pour cacher l'imperfection de ses bras. Pendant que Moreau, qui jouait Arbas, conversait avec sa sœur Fanchon Moreau, chargée du rôle de Charite, Mademoiselle Maupin contemplait silencieusement cette dernière, reprise de convoitise, d'un désir pervers, devant les tendres yeux pleins d'amour de cette belle fille blonde, au corps admirablement proportionné, à la gorge opulente,

ferme, tentante et provocatrice ; mais le rôle interrompait les rêveries de la Maupin : elle devait abandonner pour un moment toute sa flamme, réfréner sa passion naissante pour ne s'occuper que de son succès futur.

Souvent, dans l'intimité de ces répétitions, des disputes éclataient, presque toujours causées par Duméni, l'acteur à la mode qui, tout en n'étant pas de la pièce à l'étude, venait faire le paon au milieu de ses camarades. Tiré des cuisines de M. Foucault par Lully, surpris de sa voix remarquable, il en avait gardé les allures de manant. Il était cependant magnifique au théâtre, seul endroit où il conservait quelque noblesse..... quand il ne se trouvait pas pris de vin. Cet accident lui arrivait fréquemment, car il avait la mauvaise habitude de boire au cours des représentations plusieurs bouteilles de champagne pour soutenir, disait-il, son chant : alors, il paraissait en désordre et chantait faux. Il avait été l'amant de Mlle Rochois, qui ne tarda pas à s'aperce-

voir de la nullité du personnage et leur amour finit par une haine implacable. Duméni à l'Opéra était un véritable forban; non-seulement il promenait ses caprices galants sur toutes les actrices, mais il pillait encore les rubans de toutes les filles du théâtre; cette manie lui en fit rassembler une quantité suffisante pour en composer une tapisserie, en garnir des chaises et un lit. Aussi était-ce la terreur parmi la gent théâtrale lorsqu'il assistait aux répétitions. Ce jour-là, il vint, à son ordinaire, rôder autour des jeunes femmes, promenant sa fatuité de beau brun, bien fait, de haute taille, souriant sans grâce, uniquement pour montrer ses dents superbes.

Après avoir été murmurer quelque méchanceté à l'oreille de Mlle Rochois, il tourna autour de Mademoiselle Maupin; celle-ci, depuis quelques jours, était lasse de cette assiduité de l'ancien cuisinier; elle avait déjà du reste refusé l'hommage de son cœur. Quand elle le vit rôder près d'elle, elle lui tourna le dos avec affecta-



tion, afin de bien marquer l'inutilité de ses insistances. Une grossièreté s'échappa des lèvres de Duméni, qui insulta gravement l'actrice. Mademoiselle Maupin, les yeux brillants, bondit sous l'outrage, et aurait corrigé de suite le manant si le directeur Francine n'avait été présent ; elle comprima donc sa colère et se contenta de dire : « Ceci se retrouvera. »

Pallas continua la répétition sans paraître se souvenir de l'injure, dissimulant son courroux tout en méditant la vengeance qu'elle voulait dure et surtout rapide.

Rentrée chez elle, la Maupin passa une culotte, chaussa des bas de soie fixés au-dessus du genou par une jarretière, revêtit le justaucorps et la veste, vérifia la lame de son épée qu'elle attacha au ceinturon caché sous le justaucorps, et choisit une canne forte et souple, enjolivée d'une dragonne de rubans richement frangés. Ainsi accoutrée dans son costume favori, elle ressemblait à un page gracieux qui va à un rendez-vous d'amour.

Le soir venu, le promeneur attardé eût pu voir ce joli cavalier faire les cent pas sur la Place des Victoires, éclairée par les quatre fanaux placés aux angles des rues d'Aubusson (1) et de la Feuillade, et dont la lueur douteuse, s'échappant de terrines remplies de cire, allumait son reflet sur la statue dorée de Louis XIV, érigée sur la place. Cette piètre lumière devant le Grand Roi donna lieu à ce pasquil murmuré par tout Paris :

Cousin de la Feuillade, tu me bernes,
D'avoir mis le soleil entre quatre lanternes (2).

Seules, les chaînes d'or qui liaient les captifs de bronze au piédestal scintillaient sous cette lumière diffuse.

La Maupin, nerveuse, attendait dans l'ombre. Effacée derrière l'effigie royale, du côté des Fossés-Montmartre, elle se remémorait l'insulte, étonnée de n'avoir pas fait justice sur le champ ; puis ses idées prenaient un autre cours ; repassant

(1) Aujourd'hui rue Croix-des-Petits-Champs.

(2) *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris.* Tome XV (1888). BOISLISLE. — *La Place des Victoires et la Place Vendôme.*

les faits de la journée, elle songeait aux autres camarades. L'image de la petite Fanchon Moreau, brusquement évoquée, la fit sourire : elle se rappelait le couplet alors fort à la mode que l'on fredonnait dans les coulisses :

> Du Ménil sur la note
> Ne pousse pas si haut
> Que fait d'un coup de motte
> La petite Moreau.
>
> Flon flon, larira dondaine,
> Flon, flon, larira dondon (1).

Mise en gaîté par cette gauloiserie, la Maupin s'épanouissait, lorsqu'un bruit de pas, une marche lourde lui rappela le motif de son attente. Cette cadence lui annonçait en effet son homme. Son visage égayé se transforma à l'instant en un masque furieux et courroucé.

Duméni traversa la zone éclairée, puis rentra dans l'ombre.

A ce moment, il vit se dresser une forme noire ; en même temps, il reçut le

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français 12669. — *Chansonnier historique, 1689*, p. 241.

plus vigoureux soufflet qui jamais ait caressé sa joue.

La Maupin, reculant d'un pas, sortit son épée du fourreau, commandant au faquin étourdi de se défendre.

Duméni n'était malheureusement pas aussi franc du collier devant une pointe d'épée que devant un sixain de flacons ; aussi regardait-il, tremblant de peur, brilier la lame flexible qu'agitait son adversaire. Humblement il demanda grâce, jurant qu'il n'avait rien, qu'il était un pauvre et brave homme.

« — Puisque tu insultes les femmes et que tu n'as pas le courage de te défendre contre les hommes, je vais me donner la satisfaction de corriger un insolent et d'humilier un lâche ! »

Doublement furieuse de constater la poltronnerie du chanteur et d'avoir attendu en vain une réparation, Mademoiselle Maupin, remettant son fin carrelet au fourreau, reprit sa canne, saisit le bras de Duméni d'une main comparable à un

crampon d'acier, imprima à sa personne titubante un mouvement de rotation dont il ne put se rendre maître, et par cinquante fois fit tomber le bois solide sur les épaules du triste sire.

Satisfaite de cette correction, la jeune femme allait laisser Duméni étourdi sur la place, lorsque l'idée d'une vengeance moins secrète passa par sa tête ; d'un bond elle retourna auprès de sa victime qui, croyant à une nouvelle volée de bois, tendait piteusement le dos ; mais, cette fois, son agresseur se contenta de lui enlever sa tabatière et sa montre.

Puis la Maupin s'en fut, rêvant au triomphe éclatant qu'elle se ménageait. Le lendemain, Duméni parut à la répétition, perclus, geignant, les épaules endolories, mal remis de la sérieuse fustigation dont il avait été victime. Il se trouvait justement là beaucoup de monde. C'était du reste une des dernières répétitions de *Cadmus*. L'acteur se traînait donc parmi les groupes, voulant se faire questionner. Enfin, à une demande banale, il assura avoir été victime

d'une aventure extraordinaire pendant la nuit. Il piquait ainsi la curiosité de ses camarades qui, faisant cercle autour de lui, le prièrent de raconter son histoire.

— Sachez donc, dit-il, qu'hier au soir je tombai dans un terrible guet-apens : comme je traversais la Place des Victoires, trois bandits, de ces bretteurs, ferrailleurs comme il y en a tant à Paris, trois bandits, dis-je, se précipitèrent sur moi.

— Trois voleurs ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Trois, tout autant. Devant ce danger, je réunis toutes mes forces, me défendis comme un lion (les drôles doivent se ressentir aujourd'hui du poids de mon bras), et, malgré l'inégalité du combat, je les mis en fuite.....

— Bravo ! firent les auditeurs.

— Seulement, dans la chaleur de la bataille, les brigands réussirent à m'enlever ma montre et ma tabatière.

Mademoiselle Maupin, souriante, l'avait

laissé parler. Lorsqu'il eut fini son apologie, elle s'approcha de lui, et, le toisant d'un air méprisant et dédaigneux :

— Tu en as menti, dit-elle, tu n'es qu'un lâche et un poltron. Puis se tournant vers ses camarades, elle ajouta : Tout ce que vient de vous raconter Duméni est un insigne mensonge ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a été réellement attaqué.... par moi seule. Ce fanfaron abject et vil, qui outrage si facilement les femmes, pâlit devant la pointe d'une épée. Après l'avoir au préalable souffleté, je lui ai demandé réparation ; il tremblait comme une poule. Sur son refus de croiser le fer, je l'ai rossé d'importance, et pour témoigner de sa couardise, voici sa montre et sa tabatière...... Voilà, mesdemoiselles, comment il faut se conduire avec les hommes grossiers et insolents.

Duméni, honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne le prendrait plus.

Ces dames louangèrent fort la Maupin de son courage et la félicitèrent de les

avoir aussi un peu vengées des outrages que leur faisait sans cesse subir Duméni, maraud indigne de paraître au théâtre, honte de l'Opéra français.

C'est sur cette vengeance que finirent les répétitions de *Cadmus* et d'*Hermione :* cette action d'éclat et de bravoure préparait le triomphe que devait remporter Mademoiselle Maupin.





VI.

Après le Succès

Le succès de *Cadmus* consacrait le talent de la Maupin, et, si elle ne devint pas la première, elle tint du moins une place importante à l'Opéra. Elle connut les joies de la célébrité, reçut des madrigaux, se vit adulée et fêtée par de hauts et puissants personnages. Assez prodigue de ses faveurs, elle fit les délices de quelques seigneurs, qui savourèrent à loisir ce fruit nouveau, souple et ferme, pimenté et frais tout à la fois dans le tête-à-tête amoureux.

Du reste, malgré l'austérité hypocrite de Mme de Maintenon, qui donnait le ton à toute la Cour sur la fin de ce XVIIe siècle, les mœurs n'en révélaient pas moins une licence effrénée. Les femmes de qualité ne craignaient pas de s'enivrer comme des hommes, de s'arroser de ratafia, de

s'emplir le nez de tabac, de proférer mille grossièretés ; tellement accessibles et accueillantes aux sollicitations amoureuses qu'elles refusaient rarement le suprême enlacement. Le goût des hommes était tout aussi dépravé : l'inversion devenait à la mode ; beaucoup de jeunes seigneurs et même de vieux étaient entichés de ce vice et, un moment, on n'entendit plus parler d'autre chose ; toute autre galanterie amenait le ridicule. L'amour des femmes fut laissé aux gens du commun (1).

Dans cette atmosphère de vice et de corruption, la Maupin ne pouvait se guérir de ses doubles passions : se laissant prendre par les hommes, elle insistait auprès des femmes, et son état lui facilitait ce dernier genre d'intrigue. Dans les déshabillés intimes entre actrices, le moindre coin de chair entrevu la rendait palpitante et anxieuse ; tout prétexte lui était bon pour porter la main sur le velouté de la peau. Elle tournait surtout

(1) *Correspondance de la Duchesse d'Orléans.* — Lettres des 20 décembre 1687 et 1er février 1693.

autour de Fanchon Moreau, désirant accoler la nudité de cette jolie fille blonde, aux yeux tendres, prometteurs de voluptés. Mais la jeune actrice résista impitoyablement à toutes les tendres instances de la Maupin : elle préférait des amours plus complètes et avait d'ailleurs une liaison avec un prélat, fort assidu à l'Opéra.

Généreux et jaloux, le nonce Delphini prétendait ne point partager, même avec une femme, les faveurs de la belle Fanchon. On trouvait bien étrange la présence au spectacle de ce ministre de l'Eglise, et le Roi alla jusqu'à lui dire que ce n'était pas l'usage en France ; mais le bon Italien ne tint nul compte de cet avis, et répondit qu'en son pays, cardinaux et prélats ne se privaient pas de cette réjouissance. Cette attitude lui valut d'ailleurs quelques plaisanteries dans les Noëls et les chansons de l'époque, où l'on représentait toujours le nonce venant de l'Opéra (1).

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12624. — *Chansonnier historique*, page 110.

En désespoir de cause, la Maupin se consolait en courant la ville, souvent vêtue du costume masculin, consentant parfois à revêtir les habits de son sexe. Du reste, à cette époque, nombre de femmes portaient la culotte : ce vêtement sans doute leur semblait plus seyant ; mais surtout il leur permettait d'agir plus librement. Elles prenaient donc le ton et l'allure de parfaits cavaliers, se conduisaient souvent ainsi que le costume l'exigeait, et se provoquaient quelquefois pour les beaux yeux d'un galant. Une jeune femme écrivit à une autre ce défi :

Je pervertis l'ordre des tems, et, contre la coutume des filles, vous envoie dire que je suis sur le pavé avec une épée à la main pour débattre avec vous la possession de Philémon.

Cette provocation lancée, elle prit un laquais sur la fidélité duquel elle pouvait compter et lui fit porter deux épées hors de la ville. Lorsque sa rivale reçut le cartel, elle partit bravement au rendez-vous, mit l'épée à la main et les deux femmes se mesurèrent. Le combat dura

peu, mais il n'en fut pas moins terrible, car la dernière venue attaqua son adversaire de telle façon qu'elle la transperça de quatre coups d'épée (1).

Au théâtre, les disputes finissaient quelquefois de la sorte : on peut citer comme exemple M[lle] Beaupré, attachée à la troupe du Marais, et Catherine des Urlis :

> La Beaupré alla quérir deux épées nues, épointées, Catherine des Urlis en prit une, croyant badiner, mais la Beaupré, en colère, la blessa au cou et l'eût tuée si on n'y eût couru (2).

Dans un tel milieu, la Maupin était à son aise ; nul ne trouvait choquantes ses allures garçonnières ; on l'admirait pour sa bravoure et sa beauté, car on savait que chez elle il n'y avait pas d'affectation, que ses goûts et ses costumes étaient en parfait accord.

C'est ainsi que s'écoulèrent les premières années de l'actrice à l'Académie

(1) Ed. FOURNIER. — *Variétés historiques et littéraires, 1855.* Tome II, page 362.

(2) Victor FOURNEL. — *Curiosités théâtrales, 1859*, in-12, p. 259.

Royale de Musique. Elle créa, après *Cadmus* et *Hermione*, le 11 septembre 1693, le rôle d'une Magicienne dans *Didon*, tragédie lyrique en cinq actes, de Mme de Xaintonge, musique de Desmarets. Elle y joua cette fois auprès du sieur Duméni, son ancien rival, qui, depuis sa correction, était devenu d'une prévenance exagérée envers elle. Ses compagnes, dans cette pièce, étaient Mlles Rochois et Fanchon Moreau.

Sur ces entrefaites, le Comte d'Albert, qui avait acheté, avec l'agrément du Roi, le régiment Dauphin de dragons moyennant 100,000 livres, revint à Paris.

C'était alors un jeune homme « fait comme les amours, et qui en usa comme eux....... Distingué partout à la guerre par les plus éclatantes et les plus singulières actions, favorisé par les plus belles dames, envié et attaqué par beaucoup de gens..... » (1).

Un soir de novembre 1694, comme il revenait de la Comédie seul et à pied, deux

(1) *Ecrits inédits de Saint-Simon* (édit. Faugère). Tome VIII, p. 281.

spadassins tombèrent sur lui. Dégaîner et se mettre en garde fut pour lui l'affaire d'un instant; mais, favorisés par les ténèbres, les deux inconnus parvinrent à le coucher à terre, pourvu de deux coups d'épée.

L'affaire fit du bruit; on crut même à un duel entre le jeune cavalier et M. de Reignac. Le Roi, sur ce soupçon et en attendant plus ample informé, les fit enfermer à la Conciergerie; ils en sortirent, pleinement justifiés, le 4 février 1695.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de la Maupin, qui se sentit reprise de passion pour le beau Comte d'Albert, et leurs amours revécurent, moins sentimentales que la première fois, mais plus passionnées et plus ardentes. Ils passèrent ainsi quatre mois en volupté, puis les évènements les séparèrent de nouveau : le 2 juillet 1695, le Comte d'Albert, demeuré à Paris avec un congé du Roi, partit reprendre son commandement à la tête du Dauphin-Dragons pour faire le siège de Namur.

La Maupin, désolée de cette séparation, reprit sa vie désordonnée, gardant cependant au fond du cœur un doux souvenir à son amant, et quand, seule, elle songeait, l'image du jeune Comte lui apparaissait. Ces deux natures chevaleresques et sensuelles s'étaient comprises dans une communion d'idées et de sentiments qui devait durer jusqu'à la mort de la Maupin.

Elle connut l'héroïsme du Comte d'Albert au siège de Namur. Le colonel du Dauphin-Dragons, à son arrivée à Dinant, apprit que son régiment était enfermé dans Namur. A cette nouvelle, l'intrépide jeune homme ne songea plus qu'à traverser la ligne des assiégeants pour rejoindre ses hommes. Déguisé en batelier, il parvint, non sans efforts, à traverser le camp ennemi ; puis il se jeta bravement dans la Meuse, qu'il passa à la nage, et put de cette façon entrer dans la ville assiégée. Il y rejoignit le Maréchal de Boufflers et le Comte de Hornes qui commandaient la résistance.

On apprit à Paris, coup sur coup, la

belle conduite du Comte d'Albert et la blessure qu'il reçut pendant le siège. Les bruits les plus alarmants coururent un moment sur lui : il était, disait-on, blessé à la tête et les chirurgiens se trouvaient dans l'obligation de le trépaner.

La Maupin, anxieuse, recueillait tous les « on dit » qui lui parvenaient, déformés, remplis de détails émouvants sur celui qu'elle tenait quelques jours plus tôt dans ses bras ; puis, peu à peu, elle reprit sa vie habituelle, tout en gardant au fond de son cœur une place à celui qui, au loin, vivait de la rude existence des camps, dans l'ardeur des combats et les périls continuels d'une défense héroïque.....

Et chaque fois qu'un amour nouveau la laissait haletante et inassouvie, elle en cherchait l'oubli dans de douces et perverses caresses de femme.





VII.

Un Bal au Palais-Royal

PHILIPPE de France, Duc d'Orléans, frère de Louis XIV, qu'on appelait « Monsieur » à la Cour, occupait le Palais-Royal depuis l'année 1661.

Jusqu'en 1692 il habita ce monument par une sorte de faveur. A cette date, le Roi, qui comblait de biens son frère, eut une telle joie d'apprendre que Monsieur consentait au mariage de son fils Philippe, Duc de Chartres, avec Mlle de Blois, fille légitimée du Monarque et de Mme de Montespan, qu'il le récompensa royalement en lui donnant le Palais-Royal.

Monsieur était un prince fort séduisant : le visage un peu long, des yeux très grands, des cheveux noirs comme du jais, l'air vif, mais trop joli, trop mignard, donnant l'impression d'une femme plutôt

que d'un homme. On a laissé entendre que, par Mazarin, du sang italien s'était glissé dans ses veines : en tout cas, il montrait un goût singulier pour les mœurs italiennes, s'habillait souvent en fille, se couvrait de bijoux et, sous le rapport de la virilité, ressemblait aussi peu que possible à son frère. Il fuyait les amours féminines pour s'adonner à des tendresses contre nature : il avait installé au Palais-Royal le Chevalier de Lorraine, qui vivait là choyé et adulé. Monsieur se maria cependant deux fois : la première, avec Henriette d'Angleterre ; la seconde, avec Elisabeth-Charlotte de Bavière.

Il aimait fort recevoir dans son palais, se sentant là plus son maître qu'à Versailles, où les réceptions officielles, réglées par l'étiquette sévère de l'entourage de Louis XIV, lui pesaient. Au Palais-Royal, au contraire, il recevait dans ses salons une société nombreuse, joyeuse et bruyante ; et, bien qu'au moment où se passaient les évènements que nous racontons, Monsieur ne fût plus le jeune fils de France, qui,

déguisé en Roi des Persans, prenait la tête des quadrilles du fameux carrousel organisé par le Roi en 1662, il aimait encore les fêtes somptueuses dans lesquelles il déployait une ingéniosité merveilleuse, réservant à ses invités des surprises luxueuses et agréables, dont tout Paris s'entretenait émerveillé.

La Maupin, depuis longtemps, brûlait d'assister à une de ces fêtes magnifiques. Ayant un jour appris qu'il allait se donner un grand bal masqué, elle résolut de s'y rendre et se promit d'y assister à tout prix.

Le soir venu, splendidement vêtue, elle s'achemina vers le Palais-Royal. Elle portait ce jour-là un costume masculin, naturellement, qui lui seyait à ravir; un habit de soie rouge, galonné d'or de haut en bas, muni de larges poches placées sur le devant; près du bord inférieur, une frange d'or terminait cette veste ample et riche. Sur l'épaule gauche, un nœud de rubans flottait gracieusement au-dessus des manches courtes, ornées de passe-

menteries d'or et de parements doublés de soie blanche. Des bas de soie assortis à la couleur du vêtement moulaient son mollet nerveux, et des jarretières, serrées au-dessus du genou, formaient une touffe de rubans de chaque côté de la jambe; les souliers étaient également garnis de rubans ondés et pourvus de hauts talons.

Mademoiselle Maupin se glissa entre les carrosses, bousculant les laquais qui encombraient la vaste porte cochère où toute une foule brillante et richement costumée s'engouffrait; elle put, profitant de cet encombrement, gagner la première cour : cette fois, elle était dans la place. S'avançant sans affectation, elle arriva assez facilement à la deuxième entrée; là, elle feignit avoir perdu le groupe avec qui elle affectait de se trouver et, grâce à ce stratagème, elle réussit à passer devant la double rangée de laquais.

Après avoir gravi le grand escalier, elle pénétra dans la Salle des Gardes, suivit la galerie construite par Mansard et entra bravement dans les salons bruyants et animés.

Sous les lumières, les tentures, les girandoles de cristal, les meubles de marqueterie garnis de vases en porcelaine de Chine, le dais de velours cramoisi rehaussé d'or, aux armes du Duc d'Orléans, donnaient à cette salle des fêtes un aspect somptueux. Près du mur, une douzaine de fauteuils et une vingtaine de pliants couverts de tapisserie à fond d'or doublé de velours, et ornés de galons, servaient aux dames âgées ou à celles qui, fatiguées un instant, se reposaient en admirant la foule brillante et joyeuse.

Dans la nouvelle galerie, l'effet n'était pas moins magnifique : vingt-quatre girandoles tombant du plafond symétriquement espacées, répandaient, avec leur clarté, le scintillement de leurs cristaux ; réfléchies par les nombreuses glaces formant trumeaux, les lumières semblaient, innombrables, se perdre au loin, laissant l'illusion d'une profondeur infinie.

Les invités, pleins de joie dans cette splendeur, en augmentaient l'éclat par la richesse de leurs costumes.

Les femmes promenaient leur haute coiffure à la Fontange, composée de toile gommée roulée en tuyaux d'orgues, soutenant des nœuds de rubans dans lesquels luisaient les pierreries. Leur corsage, raide et serré à la taille, s'ouvrait sur la poitrine, laissant apercevoir les rondeurs des seins et la nudité des épaules qui surgissaient, affriolantes, des bouillons de gaze et des chamarrures de dentelles. D'autres, moins prétentieuses, laissaient pendre leurs longs cheveux frisés et annelés qui couvraient de leurs boucles ondulées le haut des épaules, rappelant l'arrangement des coiffures de Champagne. Une cocarde, agréablement posée sur le côté, se reliait à une autre, placée derrière les épaules, par des chaînes d'or, des perles et des cordonnets entremêlés.

Les hommes, plus bruyants, emperruqués, s'empressaient, intriguaient auprès des dames, se rengorgeaient, tendaient le jarret en dansant la *courante* qui finissait par l'agenouillement des cavaliers devant leurs dames. Puis le « branle »

emportait de nouveau les groupes sur l'air de *Marlborough s'en va-t-en guerre* et se terminait toujours par une ronde générale. La *Pavane* venait reposer les danseurs par la gravité de son allure, la majesté de ses révérences, au son des hautbois et des trombones.

La Maupin jouait son rôle d'homme avec ravissement : elle conduisait avec sûreté ses danseuses, leur murmurait de doux propos, leur tenait quelquefois un langage plus libre, que l'anonymat du masque permettait, et ces dames de qualité, chatouillées par ces paroles licencieuses, y répondaient à voix basse. Enhardie par ses succès, la Maupin devint plus audacieuse. Le bal, du reste, était en pleine animation : des masques grotesques ou de faux visages, œuvres d'un original nommé Ducreux, excitaient l'hilarité.

Un jeune seigneur attirait surtout l'attention par un masque de cire à quatre visages, représentant quatre personnes de la Cour ; les figures ressemblaient parfaitement aux originaux. Le

mystificateur, vêtu d'une robe ample et longue qui dérobait sa taille, avait sous ce costume le moyen de tourner ces visages comme il le voulait. Tous les yeux se fixèrent un moment sur cet étrange personnage. Dans un menuet, il tourna et retourna ses figures, si maître de sa danse, qu'à chaque tour il présentait avec une justesse mathématique le même visage à la même dame, changeant pour chacune d'elles. Un autre masque représentait la figure de l'ivrogne Duméni, et fit aussi beaucoup rire.

La soirée s'avançait ainsi de merveilles en merveilles ; au milieu de la nuit, une nouvelle surprise attendait les invités : la galerie s'ouvrit pour la collation et, au lieu d'une table dressée, des boutiques offraient leurs étalages de friandises. Il y avait un pâtissier français, un marchand d'oranges provençal, une limonadière italienne, un confiturier et un Arménien qui vendait du café, du thé, du chocolat ; tous ces marchands avaient leurs garçons costumés selon la nation qu'ils représen-

taient. La foule fit irruption dans cette kermesse.

La Maupin y suivit une jeune femme, une marquise, qu'elle importunait de ses assiduités depuis un moment; voyant que ses avances restaient vaines, elle brusqua les choses et, lui saisissant le bras, lui déclara à brûle-pourpoint son amour. La jeune femme essayait en vain de se dégager de l'étreinte vigoureuse qui la forçait à entendre les paroles audacieuses murmurées à son oreille, lorsque trois cavaliers, ses adorateurs, séparés d'elle un instant par la poussée de la foule, s'indignèrent contre l'insolent. La Maupin lâcha aussitôt sa conquête et, faisant face aux trois hommes, s'enquit de quel droit ils venaient ainsi s'occuper de ses affaires; les gentilshommes, simultanément, demandèrent au cavalier *postiche* raison de son indécente conduite.

« — A vos ordres, Messieurs, répondit fièrement l'actrice; je descends et vous attends rue Saint-Thomas-du-Louvre, sous la première lanterne. »

Immédiatement, la jeune femme descendit, franchit les cours encombrées par les carrosses, les cochers et les suisses qui gardaient l'entrée du Palais.

Hors du Palais-Royal elle traversa la rue Saint-Honoré pour prendre la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Là, une difficulté surgit : les lanternes sur lesquelles on comptait n'avaient pas été allumées. L'époque se trouvant celle de la pleine lune, les ordres étaient formels : les rues devaient être éclairées naturellement par l'astre des nuits ; mais celui-ci, toujours lunatique, se plaisait malignement à se cacher derrière les nuages. La Maupin fit cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et attendit dans le noir ses trois adversaires. Le silence n'était troublé que par le grincement des enseignes en saillie sur la rue, et par le bruit ironique des lanternes qui se balançaient en faisant gémir les poulies.

Enfin, trois ombres s'avancèrent dans la nuit :

— Eh là! je suis à vos ordres, messeigneurs.

— Où êtes-vous, mon gentilhomme ?

La silhouette de la Maupin se dressa droite et fière au milieu de la route.

— Devant vous.

Et, tirant son épée du fourreau, elle attendit, la main basse.

— Diable ! c'est qu'il fait noir, objecta l'un.

— La corneille est plus lumineuse que cette obscurité, ajouta l'autre, qui parlait toujours par aphorismes plus ou moins de circonstance.

— On se croirait pris dans la robe d'un bénédictin, assura le troisième.

En effet, l'opacité des ténèbres devenait plus intense.

— Qu'importe ! cria la Maupin dans la nuit ; vous m'avez provoqué, il faut en finir de suite. Allons jusqu'au bout de la rue, peut-être y verrons-nous davantage.

Ils poursuivirent leur chemin et arrivèrent au Quai du Louvre. Là, en effet, l'obscurité était moins profonde et l'on pouvait distinguer les ombres.

— Allons, finissons-en ! au premier !

La Maupin s'avança vers le groupe noir.

— A moi, riposta l'un des trois hommes.

Et il s'élança sur elle, croyant la surprendre par cette attaque subite.

— Holà ! du calme ! reprit-elle sans s'émotionner, en parant cette rude attaque. Un peu de patience, monseigneur, vous avez donc envie de vous coucher de bonne heure ?

Ripostant à un second choc, elle ajouta :

— Cette fois, j'en ai assez, je touche. Sur ces mots, elle se fendit brusquement ; son épée s'enfonça dans du noir.

A ce moment la lune, se dégageant en partie des nuages épais, risqua un œil curieux et éclaira de sa lueur livide

cette scène sanglante. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, la Maupin avait touché juste : son adversaire gisait sur le pavé.

La jeune femme, aussitôt remise en garde, était alors éclairée toute entière par l'astre lunaire, et projetait une ombre gigantesque sur la muraille.

— Attends, bougre! fit une voix.

Le deuxième adversaire se précipitait en même temps, croyant qu'une maladresse seule avait pu causer l'échec de son ami ; il ajoutait, aimant les belles figures :

> Ce fer tenu d'une main sûre
> Va te faire . . . .

Il ne put achever sa parodie du récit de Théramène alors en vogue ; pressé à son tour par la lame infatigable de la Maupin, il dut songer à se défendre sérieusement.

Les épées brillaient, rapides, avec leur cliquetis sec.

Les combattants se tâtaient.

Au bout de quelques minutes, la jeune

femme avait acculé contre la muraille son adversaire bien éclairé par la lune.

— Allons ! maintenant que je t'ai bien vu, adieu ! Ce disant, elle allongea le bras.

L'autre s'affaissa, lâchant son arme, blessé grièvement.

La Maupin n'eut que le temps de se remettre en garde; le troisième cavalier, qui avait suivi cette scène, accourait au secours de son ami et attaquait furieusement. Loin de s'émouvoir, elle gardait son sang-froid superbe et railleur.

— Holà! doucement! votre tour viendra..... La colère n'a jamais porté profit à personne..... Soyez calme, mon gentilhomme! doucement donc! vous avez failli m'égratigner.....

Elle continuait de plaisanter avec aisance, parant les coups formidables que son adversaire lui portait.

Enfin, un bruit de pas la fit se hâter et presser à son tour le cavalier. Son épée frétillait, lançait des éclairs. Après une



feinte, elle prit la ligne basse, et l'arme s'enfonça dans la cuisse du jeune homme.

— Touché! fit-il en tombant.

— Le contraire m'eût étonné.

Elle salua. A ce moment les nuages tirèrent un rideau sur ce drame, et la lune disparut voilée, laissant les trois blessés dans l'obscurité profonde.

La Maupin reprit le chemin du Palais-Royal, réfléchissant aux conséquences de ce triple duel. Toutefois, son indécision fut de courte durée ; crânement, elle rentra au Palais et chercha Monsieur dans la cohue bruyante du bal.

L'ayant aperçu, elle rôda un instant autour de lui et choisit un moment où il était seul pour l'aborder franchement.

— Monseigneur, lui dit-elle, il y a rue Saint-Thomas-du-Louvre trois gentilshommes étendus sur le pavé, et qui auraient besoin d'un prompt secours..... Ils avaient, il y a moins d'une heure, la tête très chaude, mais l'air de la nuit pourrait les refroidir un peu trop ; veuillez

ordonner qu'ils soient transportés chez eux.....

L'audace de ce propos, la figure juvénile de celui qui le tenait, ne déplurent pas au frère de Louis XIV. Cependant, ne voulant pas avoir l'air d'approuver cette infraction aux lois, il feignit le mécontentement et s'écria :

— Encore un duel ?

— Il y en a même trois, Monseigneur ; mais ceux-là pourront tempérer la colère de Votre Altesse Royale, en l'amusant : les cavaliers qui, pour le moment, gisent près d'ici avec le pavé pour oreiller, ont été blessés par une femme.

— Une femme ?

— C'est elle qui a l'honneur de l'assurer à Votre Altesse.

— Qui es-tu donc, friponne ?

— Mademoiselle Maupin.

— Cela ne m'étonne plus, dit le prince, qui avait déjà ouï parler de quelques

aventures arrivées à la chanteuse. Tu feras donc toujours des tiennes ?

— Votre Altesse Royale sait que je ne tue pas toujours les sujets de Sa Majesté et que, parfois, ils ont de plus doux entretiens que ceux tenus à la pointe de l'épée.

— Tais-toi, peste !

— Je fais plus, je me retire.

Et la Maupin salua bien bas.

Sa petite vengeance n'était cependant pas complète. Elle s'enquit de la jeune marquise, cause première de cette affaire, et si malheureusement défendue. Lorsqu'elle l'eut retrouvée, elle lui dit à l'oreille :

— Voyez, madame, combien vous avez été mal inspirée d'avoir appelé à l'aide trois redresseurs de torts ; vous voilà privée, au moins pour quelque temps, de trois admirateurs..... Puis, touchant son épée, elle ajouta : Celle-ci a prié ces messieurs de garder le lit pendant quelques

semaines : c'est le cas, marquise, de jouer à la sensibilité. Maintenant, souffrez que je me dise votre très humble servante, et convenez qu'il n'y avait pas de quoi crier si haut.

Sur ces paroles, l'actrice laissa la Marquise accablée et jugea que sa soirée avait été bien remplie.

Elle donna un dernier coup d'œil à la fête qui finissait, et quitta le Palais-Royal.

Le lendemain, la Cour se chuchotait cette aventure qui, pendant huit jours, fut l'objet de toutes les conversations. Louis XIV, qui fulminait contre les batailleurs, s'en amusa tout bas. Il fit prévenir Mademoiselle Maupin par Destouches, Inspecteur de l'Opéra, que si les lois sur le duel étaient rigoureuses, rien ne mentionnait qu'elles fussent applicables aux dames qui prétendaient régler des questions d'honneur.

La Maupin reçut cette nouvelle avec joie, car elle n'était pas sans alarmes sur

les conséquences possibles de cette rencontre fatale à trois infortunés. Néanmoins, elle crut bon, craignant un revirement dans l'esprit du Monarque, de se faire oublier quelque temps. Elle sella son cheval et prit un jour la route de Bruxelles, à la recherche de nouvelles aventures.







VIII.

L'Electeur de Bavière [1]

ARRIVÉE à Bruxelles, Mademoiselle Maupin songea d'abord à profiter de sa qualité d'actrice de l'Opéra pour se présenter au Théâtre de la Cour.

Les représentations théâtrales et surtout musicales étaient encore, à cette fin du XVIIe siècle, tout à fait à leur berceau. Il avait fallu l'exemple de l'étranger et surtout de la France, où depuis 1645 l'Opéra et la Comédie avaient fait de réels progrès avec Molière, Corneille, Racine, Lully, etc., pour que la Cour de Bruxelles, jalouse de ce qui se passait au dehors, réso-

(1) La plupart des biographes de la Maupin placent son départ pour Bruxelles en 1700 ou en 1702. Or, dès 1698, Mademoiselle Maupin est de toutes les représentations données à Paris au Théâtre de l'Académie Royale de Musique ; tandis que, de 1694 à 1698, on ne la voit dans aucune distribution de rôles joués à l'Opéra. Il est donc plus probable que ce fut pendant cette période qu'elle eut son succès à la Cour de l'Electeur de Bavière.

lût de se mettre au niveau de Paris pour les spectacles scéniques. Par l'effort continu d'une volonté persévérante, Bruxelles réussit, en peu de temps, à n'avoir rien à envier à sa voisine ; car elle donna des représentations où tout était réuni : musique, danses, costumes, décors, machines, etc.

Ces spectacles, qui avaient lieu au Théâtre de la Cour, éveillèrent la curiosité publique, d'autant que, seules, les personnes attachées à la famille souveraine et les dignitaires y étaient admis ; le public ne les connaissait que par de vagues récits.

Deux entreprises théâtrales échouèrent cependant de 1681 à 1688 ; mais, au Palais, le succès de ces réprésentations ne fit que croître.

L'Electeur de Bavière possédait sa troupe particulière de comédiens ; les artistes en étaient assez célèbres pour avoir un renom à l'étranger et être cités lorsqu'ils se présentaient à Paris ; ainsi Mlle Spinetta eut les honneurs du *Mercure galant :*

On vient de voir paroistre une nouvelle actrice sur le Théâtre des Italiens. sous le nom de Spinetta. Elle y a représenté cinq ou six personnages différens dans la mesme pièce, ce qui lui a attiré de grands applaudissemens, et le nom d'Actrice universelle. Elle est venue de Bruxelles où elle a joué longtemps dans la troupe de M. l'Electeur de Bavière (1).

La Maupin réussit, à force d'insistances, à prendre place parmi les comédiens du prince ; elle s'y fit bientôt remarquer, et son succès fut tel que l'Electeur, charmé par sa prestance et sa beauté, désira la connaître plus intimement.

Maximilien-Marie-Emmanuel, Duc et Electeur de Bavière, gouvernait alors la Belgique depuis 1692 pour l'Espagne. Sa nomination à ce poste avait été la récompense des services rendus à l'Autriche et à l'Espagne en combattant, en Hongrie et sur le Rhin, les Turcs et les Français. Devenu plus tard l'allié fidèle de Louis XIV pendant la guerre de succession d'Espagne, il perdit son Gouvernement et ses Etats : ces derniers lui furent restitués à la paix de Rastadt en 1713.

(1) *Le Mercure Galant, 1697.* Avril, page 274-5.

Marié avec une archiduchesse d'Autriche, ce prince était extrêmement volage et ses amours ne se comptaient plus. Outre les maîtresses en titre, comtesses, princesses, roturières, il avait une infinité de bonnes fortunes dans le Brabant ; ses libéralités étaient d'ailleurs fort renommées et, de plus, ses belles manières lui valaient quelquefois un peu d'amour dénué d'intérêt. Généreux dans ses caprices, il payait largement ses conquêtes galantes.

Mlle de B***, jeune et charmante, valut à Madame sa mère cent mille écus, et on lui en compta cent autres à elle lorsqu'elle épousa le Comte de R*** et que l'Electeur la quitta pour plaire à Mlle de M***...

J'ai ouy dire qu'une bonne bourgeoise de Bruxelles, dont il voyoit la fille, contoit un jour à une de ses voisines, que Maximilien, c'étoit ainsi qu'elle appeloit le prince, était le meilleur enfant du monde. « Voyez, disoit-elle, ma commère, il est si peu fier qu'il vient chez nous sans façons et ne fait pas de difficulté de coucher dans ce lit-là avec ma fille tout comme si elle étoit de sa condition. » Pendant qu'elle exagéroit ainsi les bontés de l'Electeur, il entra en tapinois avec un manteau sur son nez, sans suite, au grand contentement de cette mère imbécile, qui fut charmée que sa visite

certifiât ce qu'elle venoit de dire. De tout cela on peut conclure que ce prince menoit une vie fort délicieuse à Bruxelles (1).

Une autre fois, dans un bal donné à Mons par l'Electeur, et dans lequel toutes les dames recevaient un bouquet, on affecta d'oublier la favorite du moment. Elle parut très choquée de cette distraction et prétexta, boudeuse, un grand mal de tête, pour quitter l'assemblée. L'Electeur en parut inquiet, s'empressa auprès d'elle, prit une mine consternée, la conjura de rester encore quelques instants ; puis, soudain, il s'écria :

— Et d'où donc vient que vous n'avez pas de bouquet ?

— On n'a pas jugé à propos de m'en donner, répondit-elle sèchement.

— Oh ! dit l'Electeur, vous ne sortirez pas, s'il vous plaît, sans en avoir un ; attendez un moment, je vais moi-même vous le chercher.

Il courut, en effet, et revint au bout

(1) Mme Dunoyer. — *Lettres historiques et galantes*, édit. 1757. Tome IV, p. 55-60.

d'un instant avec un énorme bouquet, dans lequel il y avait pour deux mille pistoles de diamants. Ce bouquet princier eut le don de guérir de sa migraine la belle mécontente, et de ramener le sourire sur ses lèvres.

On comprend sans peine que Mademoiselle Maupin résista très peu aux avances empressées d'un prince si galant; elle se laissa courtiser assidûment pour la forme, et enfin parut céder devant l'amour éternel que lui jurait l'Electeur.

Leurs amours durèrent un peu plus qu'il n'est coutume en de pareilles circonstances. Tous les deux semblaient ravis : la Maupin faisait une fière sultane, et Maximilien avait trouvé dans cette femme des élans de volupté bien différents des simagrées et des minauderies des blondes filles du Nord. Habitué aux chairs grasses et indolentes, il trouvait un prodigieux aphrodisiaque dans les emportements sensuels de l'actrice, dans ses violences passionnées et presque masculines. Mais tout lasse, surtout les ébats

fous, désordonnés, irritants, qui brisent les tempéraments les plus robustes ; et l'Electeur de Bavière, habitué jusqu'alors à faire subir ses désirs, eut beau triompher assez longtemps de l'appétit charnel de la Maupin, il finit par désirer un peu de calme, non pour cesser ses galanteries, mais pour commander davantage à ses sens.

Ce n'était pas l'affaire de la Maupin, qui prétendait accaparer le cœur du prince tout entier. Lorsqu'elle vit celui-ci tourner autour d'une de ses compagnes nommée Merville, danseuse au même théâtre, elle n'hésita pas à frapper un grand coup pour que l'Electeur lui conservât ses faveurs.

Un soir qu'elle remplissait le rôle de Didon dans l'Opéra d'*Enée* (musique de Jean Wolfang-Franck) elle se poignarda réellement pour lui sur le théâtre même, donnant ainsi aux spectateurs un drame extraordinaire et imprévu. La blessure ne fut heureusement pas mortelle ; mais, après cet éclat, l'Electeur lui ordonna de

s'éloigner de Bruxelles. Ce coup d'audace ne réussit donc qu'à laisser le champ libre à la Merville, qui devint à son tour la favorite de Maximilien.

Cette nouvelle passion du prince dura peu : la danseuse ne cherchait que l'intérêt dans ses relations avec lui et le trompait avec un comte Dohna, dont elle était éprise ; l'Electeur, bien qu'amoureux, n'était pas pour cela aveugle, et s'aperçut bientôt de l'infidélité de la demoiselle. Cette fois, devant une telle inconstance, il sévit sérieusement.

Ayant été atteinte et convaincue d'avoir fait part de ses faveurs au Comte, elle fut enfermée entre quatre murailles, et ce ne fut qu'après cinq ans de pénitence que l'Electeur consentit qu'on lui donnât la clef des champs, à condition qu'elle s'éloignerait des lieux où il commandoit (1).

Cette affaire ramena le désir du prince vers Mademoiselle Maupin, qui reprit sa place de sultane favorite et exigeante, mais fidèle. Le recrudescent caprice de Son

(1) Mme Dunoyer. — *Lettres historiques et galantes*, édit. 1757. Tome IV, p. 55, 56, 59, 60.

Altesse Electorale durait depuis quelques mois, lorsqu'une nouvelle fantaisie lui fit de nouveau, non pas abandonner tout à fait, mais négliger fortement l'actrice : celle-ci prise une fois, ne recommença plus à se montrer jalouse, et ferma les yeux sur l'infidélité de l'Electeur.

La nouvelle élue, une blanche et belle flamande, Mlle Popuel, le reposait des bizarreries, des véhéments transports, des rages d'amour, des ardentes priapées de la Maupin. Il eut d'elle un fils qui fut plus tard appelé le Chevalier de Bavière ; et fut tellement séduit par la douceur et la docilité de cette jeune femme qu'il lui manifesta sa reconnaissance par un mariage inespéré. Il avait à sa Cour un brillant officier, le Comte d'Arco ; il manœuvra de telle sorte qu'il réussit à lui faire épouser sa maîtresse. Mlle Popuel devint ainsi Comtesse, portant fièrement les arcs d'or qui sont les armes parlantes des d'Arco. L'Electeur de Bavière resta le plus heureux des trois dans ce ménage qu'il comblait d'ailleurs de ses faveurs.

Dans la quiétude de cette nouvelle vie, il négligea de plus en plus Mademoiselle Maupin ; les entrevues qu'il lui accordait, cependant rares et courtes, le fatiguaient et commençaient à lui peser. Aussi résolut-il de rompre à jamais cette liaison pénible pour son tempérament volage et inconstant.

Un jour que la Maupin attendait la visite princière, elle fut très étonnée de voir paraître devant elle, non Maximilien-Emmanuel, mais le Comte d'Arco, ambassadeur extraordinaire de l'Electeur pour la rupture définitive.

Ces sortes de missions sont toujours pénibles, et le Comte, en voyant l'actrice se lever vivement, les yeux brillants, comprit le tort qu'il avait eu, lui plus que tout autre, de se charger d'une pareille démarche ; et cet homme, intrépide comme un lion sur le champ de bataille, sentit sa bravoure défaillir devant ce regard de femme. Il était trop tard pour reculer ; il prit résolument son parti.

Il expliqua à la Maupin qui l'écoutait,

muette, les lèvres serrées, que l'Electeur de Bavière, retenu par les obligations de la Cour, ne pourrait plus lui rendre ses visites habituelles; qu'il la priait de l'excuser de n'avoir pu venir lui-même lui faire ses adieux, mais que Son Altesse serait heureuse de la voir quitter Bruxelles; que, du reste, Elle avait pensé aux nécessités de la vie en lui remettant quarante mille livres; et le Comte d'Arco, en prononçant ces paroles, posa une bourse sur la table.

La Maupin, jusque-là, s'était contenue; mais, aux derniers mots, elle bondit, sa colère éclata. Saisissant la bourse, elle la lui jeta à la tête, au front, disent certains, à l'endroit où l'Altesse Electorale l'atteignait bien souvent; non contente de cette violence, elle lui cria à la face :

« — Dites au prince que je ne veux pas de son argent, gardez-le : c'est la digne récompense de l'homme assez vil pour se faire le maquereau de sa femme. »

Elle montra la porte au Comte; mais celui-ci n'avait pas attendu ce geste pour

se retirer ; aux premiers mots, tournant le dos, il s'était promptement éclipsé, soulagé, lui aussi, de la corvée commandée.

La Maupin s'obstina quelque temps encore à rester à Bruxelles ; cependant, quand elle vit que le parti de l'Electeur était bien arrêté, elle accepta une pension de deux mille livres et reprit sa course vagabonde, continuant à travers le monde sa vie nomade et aventureuse.





IX.

En Espagne (1)

MADEMOISELLE Maupin, après avoir quitté de cette façon la Belgique, erra quelque temps à l'aventure, cherchant où donner satisfaction à son besoin d'imprévu et de romanesque. Son hésitation fut de courte durée : l'attrait de la vie espagnole la séduisit.

Elle avait ouï raconter des merveilles de la Péninsule Ibérique; les évènements

(1) Le voyage de la Maupin en Espagne, ainsi que les aventures dont elle fut l'héroïne dans ce pays, sont racontés par Marie et Léon ESCUDIER *(La Vie et les Aventures des Cantatrices célèbres, 1856)* in-8°, et reproduits par quantité de biographes. Bien qu'elle paraisse invraisemblable, cette histoire est toutefois possible : avec Mademoiselle Maupin tout peut arriver. C'est pourquoi nous n'oublions pas de la mentionner, en la mettant à peu près à sa place comme époque et comme cadre.

Nous profitons de cette digression pour signaler une anecdote attribuée à la Maupin et qui est, celle-là, tout à fait impossible. La voici telle qu'on la rapporte :

« Cette bizarre héroïne du Tasse, cette nouvelle Herminie bourgeoise parvint à faire au théâtre de Bourges une conquête aussi étonnante qu'elle-même. Ce fut celle du célèbre abbé de Choisy, de ce Tyrésias, non fabuleux, qui commença comme Sardanapale et

soudains, les aventures tentantes, le charme des bonheurs fortuits, tout dans ce pays lui paraissait enchanteur.

Les hasards d'un pareil voyage ne l'effrayèrent pas, et elle traversa la France en rêvant aux sérénades des hidalgos dont elle allait faire la conquête.

Elle arriva ainsi à Irun, première ville d'Espagne lorsqu'on sort de France : les rues inégales, les hôtelleries inconfor-

finit comme Saint Augustin. Il habitait alors son château de Crepon ; il se faisait passer pour la Comtesse de Barres afin de prendre dans son filet toutes les colombes des environs, et préparait ainsi au girondin Louvet toutes les plus jolies scènes de son roman de *Faublas*.

« L'abbé de Choisy, avec ses girandoles en diamants, son rouge, ses mouches et sa voix de demoiselle de condition, amusa quelque temps Mademoiselle Maupin, mais ces nouveaux amours de deux sexes travestis n'eurent pas de longue durée ; l'abbé devint volage, son amante crut devoir être infidèle ; elle quitta la brillante Comtesse de Barres au moment où celle-ci venait de remporter en Sorbonne le prix de théologie. » (La Revue Dramatique, année 1835, tome I. — *Histoire des Théâtres anciens.*)

Les amours de ces deux personnages aussi singuliers l'un que l'autre peuvent tenter un conteur ; mais elles n'ont pu exister. En effet, l'abbé de Choisy, né en 1644, n'avait mené la vie agitée qu'on lui connaît que pendant sa jeunesse ; il renonça à ses mœurs singulières en 1680, époque où la Maupin n'était âgée que de sept à dix ans ; en 1685, il acceptait une ambassade auprès du Roi de Siam ; en 1687, il fut élu membre de l'Académie Française, et écrivit alors *la Vie de Salomon, l'Imitation de Jésus-Christ*, etc. Retiré aux Missions étrangères, il ne fit plus parler de lui que par ses ouvrages profanes et sacrés.

tables commencèrent à la désenchanter. Les repas accommodés d'ail, de safran et de toutes sortes d'épices, ne la ravirent que médiocrement ; à l'auberge dont elle avait fait choix on entrait, suivant l'usage du pays, par l'écurie. Mais les voyages étaient déjà très familiers à Mademoiselle Maupin et son étonnement durait peu ; elle espéra qu'en gagnant Saint-Sébastien elle y trouverait plus de confortable et meilleure chère. Elle s'engagea donc dans les chemins rudes et les sentiers étroits qui conduisent à cette ville, bravant les précipices que côtoyait sa litière conduite par des mules, et, après avoir traversé le double mur d'enceinte, elle arriva en effet dans une ville aux voies larges et longues, pavées de grandes pierres blanches, aux maisons belles et propres. A l'hôtellerie, elle soupa confortablement et se reposa, raccommodée avec les mœurs espagnoles.

Son but était d'atteindre Madrid, capitale rêvée par son esprit aventureux, où elle croyait trouver une nouvelle vie de fortune et de plaisirs ; mais, avant d'arri-

ver en vue de ce séjour enchanteur, elle connut l'existence misérable des voyageurs qui se hasardaient alors dans les Castilles.

Elle connut l'honneur spécial des Espagnols, qui leur faisait assassiner ceux dont ils avaient reçu affront, et même ceux qu'ils avaient eux-même offensés, afin de prévenir les conséquences,« sachant que s'ils ne tuent, ils seront tués » (1).

Les églises donnaient alors un asile inviolable aux criminels et ceux-ci accomplissaient généralement leurs forfaits près d'un sanctuaire ; ils n'avaient ainsi que très peu de chemin à faire pour aller embrasser l'autel.

On doit penser que ces mœurs étaient loin de plaire à Mademoiselle Maupin qui, courageuse à l'excès, n'admettait pas le lâche assassinat.

Elle connut aussi la rapacité des hôteliers par ses séjours forcés dans les

(1) Les détails de la vie et des mœurs espagnoles cités ici sont empruntés aux : *Relations d'un Voyage en Espagne à la fin du XVIIe Siècle*, par la Comtesse d'Aulnoy, 1874, in-8°.

hôtelleries, toutes d'ailleurs à peu près semblables :

« Lorsqu'on y arrive fort las et fort fatigué, rôti par les ardeurs du soleil ou gelé par les neiges, l'on ne trouve ni pot au feu, ni plats lavés; l'on entre dans l'écurie et de là l'on monte en haut. Cette écurie est d'ordinaire pleine de mulets et de muletiers qui se font des lits des bâts de leurs mulets pendant la nuit et le jour ils leur servent de table. Ils mangent de bonne amitié avec leurs mulets et fraternisent beaucoup ensemble.

« L'escalier par où l'on monte est fort étroit et ressemble à une méchante échelle. La Senora de la Casa vous reçoit en robe détroussée et en manches abattues ; elle a le temps de prendre ses habits du dimanche pendant que l'on descend de la litière, et elle n'y manque jamais, car elles sont toutes pauvres et glorieuses.

« L'on vous fait entrer dans une chambre dont les murailles sont assez blanches, couvertes de mille tableaux de dévotion fort mal faits; les lits sont sans

rideaux, les couvertures de coton à houppes passablement propres, et les serviettes, comme de petits mouchoirs de poche; encore faut-il être dans une grosse ville pour en trouver trois ou quatre, car ailleurs il n'y en a point du tout, non plus que de fourchettes. Il n'y a qu'une tasse dans toute la maison, et si les muletiers la prennent les premiers, ce qui arrive toujours s'ils le veulent (car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent), il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire, ou boire dans une cruche. Il est impossible de se chauffer au feu des cuisines sans étouffer; elles n'ont point de cheminée. Il en est de même de toutes les maisons que l'on trouve sur la route. On fait un trou en haut du plancher et la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la cuisine. L'on met ce que l'on veut faire rôtir sur des tuiles par terre, et, quand cela est bien grillé d'un côté, on le tourne de l'autre. Lorsque c'est de la grosse viande, on l'attache au bout d'une corde suspendue sur le feu et puis on

la fait tourner avec la main, de sorte que la fumée la rend si noire qu'on a peine seulement de la regarder. Je ne crois pas qu'on puisse mieux représenter l'enfer, qu'en représentant ces sortes de cuisines et les gens qu'on trouve dedans ; car, sans compter cette fumée horrible, qui aveugle et suffoque, ils sont une douzaine d'hommes et autant de femmes; plus noirs que des diables, puants et sales comme des cochons et vêtus comme des gueux. Il y a toujours quelqu'un qui râcle impunément une méchante guitare, et qui chante comme un chat enroué. Les femmes sont tout échevelées : on les prendrait pour des Bacchantes ; elles ont des colliers de verre, dont les grains sont aussi gros que des noix ; ils font cinq ou six tours à leur col et servent à cacher la plus vilaine peau du monde.

« Ils sont plus voleurs que des chouettes, et ils ne s'empressent à vous servir que pour vous prendre quelque chose, quoi que ce soit, ne fût-ce qu'une épingle ; elle est prise de bonne guerre quand on la prend à un Français.

« Avant toutes choses, la maîtresse de la maison nous amène ses petits enfants, qui sont nu-tête au cœur de l'hiver, n'eussent-ils qu'un jour. Elle leur fait toucher vos habits, et leur en frotte les yeux, les joues, la gorge et les mains. Il semble que l'on soit devenu relique et que l'on guérit tous les maux. Ces cérémonies achevées, l'on vous demande si vous voulez manger, et fût-il minuit, il faut envoyer à la boucherie, au marché, au cabaret, chez le boulanger, enfin de tous les côtés de la ville pour assembler de quoi faire un très méchant repas. »

La Maupin parcourut ainsi d'étape en étape la route qui conduit à Madrid, abandonnant bientôt la douce litière fort onéreuse, pour chevaucher par les chemins, revêtue du costume masculin. La précaution était bonne, car l'Espagne était infestée de voleurs appelés *bandoleros,* régulièrement organisés en quadrilles ou escouades, commandés par des chefs déterminés. Des espadrilles de cordes aux pieds, une large cape de serge blanche

sur les épaules, un pain et une gourde d'eau suspendus à la ceinture formaient leur équipement ; armés d'une arquebuse, ils attendaient les voyageurs, avertis par les grelots des mules attelées à la litière.

La perspective d'une attaque n'était pas pour effrayer la Maupin; son épée au côté, de bons pistolets dans ses fontes, elle ne redoutait pas l'embuscade, et si elle fut l'objet d'un guet-apens, elle s'en tira du moins avec honneur, car elle arriva saine et sauve à Madrid.

Elle s'enquit d'un hôtel, reprit le costume de son sexe et commença par chercher le moyen de se faire valoir comme artiste.

Il était temps. Le voyage, les dépenses considérables dans les auberges avaient complètement vidé sa bourse; il fallait mettre à profit les quelques « réales » qui restaient. Malheureusement, ses prévisions furent cruellement trompées ; là où elle croyait trouver le succès, elle rencontra la misère.

Le théâtre espagnol lui demeura inac-

cessible; son renom même d'ex-chanteuse à l'Opéra de Paris ne réussit pas à lui faire ouvrir les portes. Les spectacles chantés étaient moins goûtés que les courses de taureaux ou les exhibitions de la Sainte Inquisition. La Comédie elle aussi, que Lope de Vega et plus tard Calderon avaient relevée, retombait à cette époque à son insipidité première.

Multipliant démarches sur démarches, Mademoiselle Maupin se lassa de ses vaines sollicitations. Acculée par les dettes, par les insinuations menaçantes de son hôte, un beau jour elle s'enfuit et erra dans Madrid. Ignorant la cachucha, le bolero et le fandango, elle ne put s'embaucher dans les troupes nomades de danseurs. Reprendre le chemin de Paris, il n'y fallait pas compter avant d'avoir quelques ressources, et comment se procurer l'argent nécessaire pour regagner son pays qu'elle regrettait amèrement ?

Enfin, la Maupin sentit sa bonne fortune revenir lorsque, à bout de courage, elle parvint à entrer chez la Comtesse

Marino en qualité de femme de chambre. Cette extrémité fâcheuse coûta beaucoup à notre héroïne : le rôle de servante ne concordait pas avec son tempérament; cependant il fallait vivre et surtout gagner de quoi se libérer.

La Comtesse, dont le mari était alors Ministre auprès de Sa Majesté Catholique, avait un caractère excessivement difficile et capricieux. On conçoit aisément que le désaccord ne tarda pas à exister entre la Comtesse Marino et sa femme de chambre : les exigences de la première irritaient fort la soubrette, qui bien souvent grillait d'envie de dire son fait à sa maîtresse, avec sa brusquerie habituelle. Elle eut pourtant la patience d'attendre le moment propice pour se venger et en même temps résigner ses pénibles fonctions.

Quand elle eut mis quelque argent de côté, la perspective de son prochain départ la rendit de meilleure humeur, sans pour cela lui faire oublier l'animosité qu'elle nourrissait à l'égard de la Comtesse ; seulement au lieu d'un moyen brutal, elle

préféra une plaisante mystification qui atteindrait autant la noble dame.

Son imagination féconde et ingénieuse lui vint en aide : une de ces espiègleries qui frappent sûrement par le ridicule qu'elles jettent sur leur victime en provoquant le rire en faveur de leur auteur, germa dans la tête mutine de la Maupin.

Donc, un jour qu'elle avait à coiffer la Comtesse pour un bal à la Cour, elle eut soin de se munir d'une demi-douzaine de petits radis roses ornés de leurs fanes, dérobés à l'office; elle les traversa de grandes épingles, et, tout en coiffant sa maîtresse, les lui planta, à son insu, derrière la natte du chignon; sur le devant, deux superbes touffes de marabout cachaient la supercherie.

Mme de Marino s'extasia devant sa coiffure, et, malgré son peu d'habitude de complimenter les gens, elle s'écriait, ravie, en se mirant dans la glace :

— Ah! ma chère petite, vous avez ce soir parfaitement réussi ; vraiment, vous vous êtes surpassée.

— Senora, répondit Mademoiselle Maupin, c'est au bal seulement que vous jugerez de l'effet produit certainement par l'arrangement de votre coiffure.

Sur ces paroles, la Comtesse partit radieuse pour la fête; seule, car son mari le Ministre s'était fait excuser de ne pouvoir l'accompagner. Elle monta dans son carrosse attelé de six mules que le postillon stimulait en claquant du fouet. Arrivée devant l'Hôtel Royal, Mme de Marino traversa fièrement la double rangée de hallebardiers et pénétra dans les splendides salons tendus de tapisseries relevées d'or. Dans la grande galerie, elle se mêla aux groupes qui devisaient, fière d'arborer sa coiffure parmi les chevelures arrangées à la *Melène* (les cheveux tout épars sur le cou et noués par le bout d'une nonpareille).

On la regarda d'abord avec étonnement; puis, au bout d'un quart d'heure, on faisait queue pour la voir; et la Comtesse, fière, se pavanait, faisait la roue, prenait les regards ironiques pour

de l'admiration. Les hommes à leur tour vinrent faire chorus, quelques-uns, narquois, se risquèrent jusqu'à des félicitations.

— Mon Dieu, senora, lui dit un railleur, vous avez là une coiffure printanière, jardinière, je me permettrai même de dire maraîchère! La Comtesse, heureuse de ce qu'elle prenait pour des compliments, se pâmait à entendre l'éloge attiré par ses superbes marabouts et minaudait devant ces *guapo* (1).

Eux-mêmes étaient ridicules, avec leur veste si courte qu'elle ne passait pas la poche; leur pourpoint à longues basques de velours noir ciselé, aux manches pendantes, larges de quatre doigts, en satin blanc brodé de jais et raidis par la « golille » de carton, couverte d'un petit quintin qui leur tenait le col si droit qu'ils ne pouvaient ni se baisser, ni tourner la tête. Tous ces beaux parleurs s'égayaient de la méprise.

(1) Galant, brave, fanfaron.



L'OPERA.

Enfin, un des amis du Ministre prit la pauvre dame en pitié, et la prévint que ce qu'elle acceptait comme des louanges n'était que du persiflage et que sûrement sa femme de chambre avait voulu lui jouer un vilain tour.

La Comtesse, cette fois, crut que l'on se moquait; mais elle fut vite obligée de se rendre à l'évidence, quand on sortit de sa chevelure un magnifique petit radis. Alors son exaspération ne connut plus de bornes; d'autant plus que la galerie, en voyant sa déconvenue, augmentait ses rires et ses quolibets.

Elle eut comme un vertige. La Maupin était vengée.

Rouge de honte, suffoquée par la rage, la pauvre Comtesse s'enfuit du bal et se fit conduire immédiatement à l'hôtel pour châtier l'impudente: elle trouva la maison vide.

Mademoiselle Maupin avait repris le chemin de Paris.



X.

Retour à Paris

APRÈS cette longue absence, la Maupin rentra dans Paris la tête haute, sans crainte, de nouveau intrigante et audacieuse. Elle alla sans retard trouver le Comte d'Albert, qui la revit avec plaisir.

Ces quelques années avaient marqué dans la vie du jeune homme; ce n'était plus le gracieux seigneur dont le beau visage faisait tourner toutes les têtes. La guerre et ses privations, la vie des camps, les blessures avaient ôté toute féminité à ses traits; la peau brunie, quelques cicatrices marquaient maintenant la vigueur et l'énergie. Ses bonnes fortunes n'en étaient pas pour cela diminuées : les femmes aiment aussi bien la force que la beauté, et, chez le Comte d'Albert, elles trouvaient réunies ces deux qualités essen-

tielles de l'esthétique masculine. L'entrevue de la Maupin et du Comte tourna comme la jeune femme le désirait, et, quelques jours après, elle franchissait de nouveau le seuil de l'Opéra.

Rien n'était changé dans son ancienne maison : c'était toujours la même entrée au fond du cul-de-sac, avec, sur le côté, dans le mur, le trou sombre du guichet. Les mêmes loges étalaient leurs dorures devant la toile de la scène; et celle-ci était toujours encombrée les soirs de spectacle de petits maîtres, qui payaient très cher pour être près des artistes où, en revanche, ils ne voyaient rien de la pièce et l'entendaient très mal.

Elle revit aux répétitions ses anciens camarades : Duméni, toujours amateur des vins blancs de Mâcon ou de Meursault en Champagne; Thévenard, son ancien amant, que sa belle voix de basse chantante avait fait sortir des petits rôles où il s'était complu tout d'abord, pour aborder les héros d'Opéra; il y donnait la réplique à la célèbre demoiselle Rochois,

dont le teint ne s'était pas éclairci, ni les bras embellis, mais qui avait toujours ses jolis yeux pleins de feu. La petite Moreau, aussi tendre, à la gorge aussi belle que jadis, refit son impression première sur la Maupin, qui sentit à sa vue sa passion perverse se réveiller. Enfin, la Desmatins, que l'embonpoint commençait à gèner, était passée de la danse aux premiers rôles du chant, avec succès du reste, ce qui redoublait le nombre de ses amants ; aussi les petits maîtres se pressaient-ils sur la scène pour admirer sa gorge splendide qu'elle avait soin de tenir toujours découverte; libertine et débauchée, elle faisait le bonheur de ses nombreux admirateurs, allant du mousquetaire à l'avocat, et du Maître des Comptes au commerçant cossu, se réservant un abbé mignon pour greluchon.

Heureuse, la Maupin reprit sa vie d'actrice avec joie. Favorite du public, elle connut de nouveaux succès, les bravos et les murmures d'enthousiasme. Peu de temps après son retour, Mlle Rochois

s'étant retirée, on lui confia sa succession ; elle attaqua constamment les premiers rôles, donnant la réplique à son ami Thévenard.

Elle joua successivement : en novembre 1698, le rôle de Minerve dans la reprise de *Thésée,* tragédie de Quinault, musique de Lully; puis créa, le lundi 27 avril 1699, le rôle de Cidippe dans *Thétys et Pelée*, tragédie de Fontenelle, musique de Colasse. Reprit, le vendredi 31 juillet de la même année, le rôle de Cérès, dans *Proserpine,* de Quinault et Lully. Au mois d'octobre suivant, elle jouait devant le roi, à Fontainebleau, *Marthésie, Reine des Amazones,* tragédie de de La Motte, musique de Destouches, où elle remplissait les rôles de Cybèle et de la Grande Prêtresse du Soleil ; cet opéra fut représenté pour la première fois à l'Académie Royale de Musique le mois suivant (dimanche 29 octobre 1699). La Maupin reprit en février 1700 le rôle de Cérès dans *les Saisons*, ballet de l'abbé Pic, musique de Lully. Elle parut aussi

magnifique et superbe, faisant valoir tout l'éclat de sa beauté sculpturale, dans la Vénus du *Triomphe des Arts*, ballet de de La Motte, musique de La Barre, joué à l'Opéra le dimanche 16 mai 1700. Sa splendide plastique y obtint un succès énorme parmi les galantins de la scène, les jeunes turbulents du parterre et les graves personnages des loges.

Elle reconquit ainsi l'admiration du public qui l'écoutait toujours avec plaisir. Cependant, ce n'était pas chose facile de se faire entendre à l'Opéra, où les fredons et les chants d'amateurs couvraient souvent la voix de l'artiste. On raconte même que Prior, poète et négociateur anglais, de passage à Paris, assista un jour à une représentation de l'Académie Royale de Musique; dans sa loge, un monsieur chantait de si bon cœur que l'on n'entendait plus l'acteur. Prior se mit à siffler. L'amateur, supposant que cette marque de désapprobation s'adressait à l'acteur, fit observer que c'était pourtant le meilleur chanteur de l'Opéra.

« — Je le sais, répondit l'étranger; mais il fait tant de bruit que je ne saurais vous entendre. » (1)

Toutefois, le caractère irascible de la Maupin ne s'était pas atténué; toujours piquée au vif à la moindre allusion, querelleuse malgré son très bon cœur, elle eut encore quelques différends dans les coulisses de l'Opéra.

Le premier qui fit les frais de son humeur acariâtre fut son ancien amant, Thévenard. Les tendresses usées deviennent souvent d'âcres aversions : la constatation n'est pas neuve. Thévenard avait beaucoup aimé la Maupin, et, devant deux ou trois caprices de la jeune femme, il se mit à la haïr cordialement; par malheur pour lui, il oublia la leçon donnée jadis à son camarade Duméni et, un soir, il l'outragea publiquement au foyer. Riposte de la demoiselle, qui, finalement, jura de le retrouver.

On connaît la manière accoutumée de

(1) *Voyage de Lister à Paris en 1698*, édit. de la Société des Bibliophiles, 1873, in-8°, p. 157 (Note).

notre héroïne : après la représentation, elle attendit la basse-taille au sortir de l'Opéra. Seulement, la réflexion vint pendant la soirée au sieur Thévenard. Il remonta dans sa loge et n'en sortit pas. Vainement son adversaire se morfondit durant près de trois semaines à l'attendre ; chaque soir, Thévenard couchait dans sa loge, y mangeait et ne mettait pas le nez dehors.

Au théâtre, les directeurs, redoutant un scandale, s'efforçaient d'arranger les choses et faisaient bonne police autour d'eux. Sur la scène, les deux ennemis, lorsqu'ils jouaient ensemble, échangeaient des regards courroucés, accompagnés des paroles les plus tendres : Mademoiselle Maupin promettait à grand orchestre tendresse pour tendresse à la basse-taille et lui glissait à l'oreille, entre deux répliques, qu'elle lui romprait les os à la première occasion. Heureusement que les situations scéniques ne leur prescrivaient point de s'embrasser ; ils se seraient, dans leur colère, mordus jusqu'au sang.

Comme tout doit avoir une fin, ce fut Thévenard qui céda le premier. Las de mener une vie claustrale dans le Palais-Royal, il écrivit à son irascible compagne :

Ma chère Julie (1), chacun dans ce monde a ses perfections et ses défauts, j'avoue très volontiers que vous maniez une épée beaucoup plus habilement que moi; convenez aussi que je chante mieux que vous. Cela constaté, vous voudrez bien reconnaître que si vous m'enfoncez seulement trois pouces de lame dans la poitrine, ma voix, si je n'en meurs pas, pourra bien être fort altérée, et je tiens essentiellement au bien-être qu'elle me procure, indépendamment du bonheur de me mirer dans vos yeux, quand nous jouons ensemble et que vous ne me lancez pas des apartés furibonds, ce qui altère singulièrement la douceur de votre regard.

Faisons donc la paix, ma chère Julie, je viens pieds et poings liés devant vous (par écrit toutefois, vu le danger d'une entrevue); excusez une boutade dont je me repens avec sincérité, et soyez-moi miséricordieuse.

(1) Touchard-Lafosse. — *Chroniques de l'Opéra, 1844*, in-8°, page 222.

Touchard-Lafosse, dans lequel nous puisons cette anecdote, est le seul qui donne ce prénom à Mademoiselle Maupin, sans d'ailleurs être en contradiction avec les autres biographes, même contemporains, qui n'en donnent pas du tout.

A ce billet, Mademoiselle Maupin se hâta de répondre :

Puisque Monsieur Thévenard avoue de si bonne grâce le peu de goût qu'il ressent pour une rencontre l'épée à la main, même avec une femme, et qu'il ne me reste plus qu'à le complimenter sur sa prudence, je consens à lui pardonner son offense. Mais je veux que, ce pardon promis, il me le demande en présence de ceux qui ont été témoins de l'injure ; qu'il prenne soin de me les réunir et je tiendrai ma parole.

Les choses se passèrent selon sa volonté : Thévenard, honteux et penaud, lui demanda pardon publiquement au foyer et, depuis cet affront, demeura convaincu de n'être un héros qu'au théâtre. C'était assez, du reste, l'avis des dames qui le connaissaient depuis longtemps.

Une autre affaire se termina, par malheur, moins pacifiquement, et celle-ci fut tout à l'honneur de Mademoiselle Maupin.

Le foyer des artistes était le rendez-vous des grands seigneurs, des gens de lettres et des étrangers de distinction, qui venaient faire des grâces, débiter ou recueillir dans ce salon les scandales

récents et les nouvelles du jour. De là sortaient souvent des chansons, que ces muguets pimpants ou ces matadors orgueilleux improvisaient dans un coin sur les actrices et leurs amants, sur les désirs de chacune ou les tares de certaines, couplets libres jusqu'à la licence, ne respectant ni les jeunes ni les vieilles. En voici un échantillon :

CHANSON

(Sur l'air du *Bransle de Metz*)

SUR LES FILLES DE L'OPÉRA

Voulez-vous sçavoir l'histoire *(bis)*
Des beautez de l'Opéra? *(bis)*
Un seul bransle suffira
Pour vous remplir la mémoire.
Ah! qu'un bransle convient bien
A tant de filles de bien.

Ce beau lieu fournit de belles
A tous les gens d'à-présent.
Des Matins pour de l'argent,
La *Moreau* pour des dentelles,
La grande *Guyard* pour son pain,
La *Rochois* le fait pour rien.

La *Déchard* pour l'abondance,
La *Renaud* pour un habit,
La *Macé* pour le déduit,
Des Places pour la finance,
La *du Fort* pour des bijoux.
Ah! que les hommes sont foux!

La *Florence* pour des meubles,
La *Ducais* à tous venans,
La *Denis* pour des gands,
La *Subligny* reste seule...
Marie-Anne veut contrat,
La *Borgnon* n'a pas un chat.

Pélerin pour une rente,
Maupin pour un justaucorps,
La *Louison* comme du Fort,
La *Thévenard* est puante,
Germain pour un balbana (sic),
La *Frieville* sans maca.

On marchande la *Le Maire*
Dont on n'aura pas les gands,
La *du Gros* aime les grands,
Elle fait comme sa mère,
En sainte les trompe tous
Et se moque ainsi de nous (1).

Ainsi s'amusaient ces Messieurs, satisfaits quand leurs improvisations pouvaient

(1) Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français, 12644. — *Chansonnier historique*, p. 47.

vexer ou faire rougir quelque actrice, ce qui d'ailleurs était assez rare.

Ce soir-là, leur verve battait son plein; la Maupin, n'étant pas de la pièce, avait revêtu son costume favori et circulait en homme dans le foyer. Parmi les habitués se trouvait un certain baron de Servan, gentilhomme périgourdin d'une noblesse assez douteuse, type accompli d'impertinence et de fatuité. Taillé en hercule, le verbe haut, querelleur, spadassin, de Servan avait toutes les allures d'un tranche-montagne. Sa conversation, bête et nulle, roulait toujours sur ses prétendues bonnes fortunes, dont le nombre, à l'en croire, était prodigieux. Impertinemment il énumérait ses équipées galantes et il lui arriva, par malheur, de parler fort lestement d'une jeune personne appartenant au corps de ballet, Mlle Pérignon, dont la conduite, jusque-là irréprochable, avait constamment défié la calomnie. Les propos insolents du baron soulevèrent des objections sérieuses de la part des personnes présentes; de Servan n'en persista pas

moins, avec un aplomb imperturbable, dans les assertions qu'il avait si témérairement hasardées.

La Maupin, que sa promenade avait conduite près du groupe où pérorait le baron, s'était assise dans un coin et écoutait silencieuse. Elle laissa le drôle parler à son aise, puis, s'avançant tout à coup et se redressant avec fierté :

— En vérité, s'écria-t-elle, j'admire la patience de ces Messieurs ! vos insolents et stupides mensonges méritent, non pas une réfutation, mais un châtiment prompt et exemplaire. Vous êtes un infâme menteur, c'est moi qui vous le dis.

— Eh ! qui donc êtes-vous, Monsieur, pour me parler ainsi ? s'exclama le baron, rouge de honte et de colère d'être ainsi cavalièrement traité par ce petit personnage qu'il croyait aisément remettre à sa place.

— Le Chevalier de Raincy, gentilhomme prêt à vous donner une bonne leçon, répondit la Maupin, fixant son

regard méprisant sur les yeux de de Servan.

Ils s'entendirent sur-le-champ pour se rencontrer le lendemain.

Le duel eut le résultat que l'on prévoit : le baron, le bras traversé, reconnut la supériorité de son adversaire. Sa confusion fut extrême quand il apprit que le jeune homme avec lequel il s'était battu n'avait de masculin que l'habit et le courage, et qu'une femme l'avait mis hors de combat. Il n'osa plus faire le bravache après cette aventure, connue de tout le monde où il fréquentait. Il ne tarda pas à s'en retourner dans ses terres du Périgord et ne reparut plus au foyer de l'Opéra.

Quant à Mademoiselle Maupin, sa conduite lui valut de la part de ses camarades les félicitations les plus sympathiques, et sa réapparition au théâtre, quelques jours après cet incident, fut pour elle un véritable triomphe (1).

(1) Marie et Léon ESCUDIER. — *Vie et Aventures des Cantatrices célèbres, 1856*, in-8°.

XI.

Chez le Commissaire

En l'an 1700, la rue Saint-Honoré était une des voies les plus importantes de Paris. Placée au centre de la ville, dans le voisinage des palais royaux, des hôtels des grands seigneurs, des spectacles, elle pouvait être considérée comme l'artère principale de l'ancien Paris.

L'animation y régnait jour et nuit; tout y affluait, et la circulation y était pénible: les vinaigrettes, caisses à deux roues traînées par un homme et poussées par des femmes ou des enfants, s'accrochaient dans les fiacres aux doubles ressorts, de récente invention; ceux-ci prenaient soin de se garer des voitures de remise louées au mois, qui se faisaient invectiver elles-mêmes par les porteurs de chaises, renommées pour être les plus

sales et les plus misérables voitures de l'époque. Ces encombrements se compliquaient lorsqu'un carrosse se hasardait dans cette rue au milieu de la journée : ces pesantes voitures, ornées de dorures, prenaient une grande partie de la place et ne consentaient, sous aucun prétexte, à laisser circuler devant elles les petits équipages ; aussi n'était-ce que cris, injures et grossièretés échangées par les cochers.

Les piétons formaient également un étrange assemblage ; les abbés croisaient des moines vêtus de tous les accoutrements ordinaires à leurs ordres, la plupart singuliers dans leurs costumes hors d'usage, habits grossiers, sans linge ni ornement. Les conseillers et les officiers de justice y faisaient grande figure, la queue de leur robe portée par de petits laquais ; des soldats venaient ajouter le bariolage de leurs tenues, laissant traîner l'épée, sur la poignée de laquelle ils mettaient leur main menaçante. Des pauvres et des mendiants mêlaient la tristesse de leurs haillons à la fraîcheur

des atours coquets de ce commencement du XVIIIe siècle.

Cette rue et les rues adjacentes, à côté des hôtels princiers, avaient, en bordure, des maisons de belle apparence protégées contre le heurt des voitures et des lourds carrosses par des bornes en saillie.

La Maupin occupait, dans une de ces dernières maisons, un magnifique appartement qu'elle louait au sieur Langlois, rue Traversière-Saint-Honoré. Les différends des locataires avec leurs propriétaires ne datent pas d'aujourd'hui; déjà à cette époque de fréquentes querelles s'élevaient entre les uns et les autres, et, si la Maupin, avec son caractère violent, son esprit batailleur, devait se faire respecter l'épée à la main, elle n'ignorait pas non plus l'art de se défendre ou d'attaquer avec les poings, lorsqu'un bourgeois ou une servante affrontait sa colère.

Une affaire de ce genre lui valut une forte semonce du commissaire Jean Regnault, et, n'eût été sa situation et sa

réputation d'actrice de l'Académie Royale de Musique, elle n'en serait pas sortie à si bon compte.

Après la représentation, vers les neuf heures du soir, le 6 septembre 1700, la Maupin était rentrée chez elle comme d'habitude ; puis, elle descendit dans la cuisine pour demander à souper. Le propriétaire répondit qu'il n'avait pas à lui donner à manger, leur contrat ne contenant plus cette clause. Emportée, et peut-être affamée, la chanteuse saisit une éclanche de mouton que la servante tirait à ce moment de la broche. Brandissant cette massue d'un nouveau genre, elle la lança violemment sur la figure du sieur Langlois ; heureusement, il se retira à temps, et la viande alla s'aplatir sur la porte de la salle. La servante agitait sa broche ; des laquais de la Maupin vinrent se mêler à la discussion, la cohue devint bientôt générale. Démunie de son projectile, la comédienne s'arma d'une grosse clef et en porta un terrible coup à la cuisinière. Le bruit de la bataille attira

les voisins, qui s'empressèrent d'avertir le commissaire. L'arrivée de ce magistrat mit fin au combat. Après avoir informé, il dressa le procès-verbal suivant :

L'an 1700, le 6 septembre, neuf heures et demie du soir, nous, Jean Regnault, etc., sommes transporté rue Traversière, en la maison tenue et occupée par le sieur Langlois, bourgeois de Paris, où étant entré dans une cuisine, à droite en entrant sous la grande porte dans icelle nous avons trouvé Marguerite Fouré, servante du dit Langlois, blessée et saignant de la tête au-dessus de l'œil droit, ses coiffures de toile blanche garnies de dentelles déchirées en morceaux, son habit d'étoffe grise marqué de sang en plusieurs endroits par devant; laquelle en cet état nous a rendu plainte à l'encontre de la nommée Maupin, chanteuse à l'Opéra, sa sœur (1), et à l'encontre de trois quidams laquais; et dit que la dite Maupin étant descendue de sa chambre dans ladite cuisine, demandant à souper, le sieur Langlois, son maître, lui aurait fait entendre qu'il n'était plus obligé de lui donner à manger, le marché fait entre eux ayant cessé ; la dite Maupin, violente et emportée de colère, auroit

(1) Par ce seul dossier nous avons appris que Mademoiselle Maupin avait une sœur ; personne n'en a jamais parlé dans les autres pièces que nous avons consultées. Etant donné les mœurs de la chanteuse, il se pourrait qu'elle ait fait passer pour sa parente une femme avec qui elle vivait.

pris une éclanche de mouton que la plaignante tiroit de la broche, et vouloit en frapper le dit sieur Langlois ; le dit sieur Langlois s'étant retiré, le coup de la dite éclanche auroit donné contre la porte ; en reniant Dieu, auroit pris la grosse clef de la porte et de la dite clef en auroit donné un coup à la tête de la plaignante et icelle blessée à sang et plaie ouverte au-dessus de l'œil droit ; ensuite, s'est jetée sur elle, accompagnée de sa sœur et de ses deux laquais, l'auroit terrassée sur le pavé de la dite cuisine, à elle donné plusieurs coups de pied, coups de poing, déchiré ses coiffures et mise en l'état où nous la voyons ; sujet pour quoi elle nous rend la présente plainte (1).

Son rapport terminé, voyant les combattants un peu calmés, le commissaire se retira, prenant le nom des témoins de la scène pour les entendre le lendemain.

En effet, le jour suivant, 7 septembre 1700, dès neuf heures du matin, le magistrat entendit le premier témoin de l'affaire, le sieur René Mérot, tailleur, travaillant chez Rabier, maître-tailleur, rue Traversière, paroisse Saint-Roch.

(1) Archives Nationales. — Papiers des Commissaires y 15561. — Dossier à la date du 6 sept. 1700.

Le comparant déposa en ces termes :

Le jour d'hier, environ les neuf heures du soir, ayant entendu du bruit de la maison du sieur Rabier. son maître, seroit sorti à la porte de la rue. auroit remarqué que le bruit estoit dans la maison attenant. tenue par le sieur Langlois et où est demeurante la Maupin et sa sœur; la sœur de laquelle Maupin était à la fenêtre du premier étage. parlant à une personne qui estoit de l'autre costé de la rue. aussi à une fenêtre. et à laquelle elle disoit :

« Ma sœur, parlant de la dite Maupin. avoit la grosse clef de la porte. »

Auroit appris dans le même instant que la dite Maupin avoit cassé la teste à la plaignante d'un coup de la grosse clef de la porte de la maison où elle est demeurante : qui est tout ce qu'il a dit sçavoir.

Lecture à luy faite de sa dite déposition, a dit icelle contenir la vérité.

Après cette déclaration qui ne révélait rien de nouveau, le commissaire entendit la déposition du sieur Verand Raphaely, valet de chambre de la Marquise de Vances, qui demeurait près de l'immeuble occupé par la Maupin. Le laquais, fier de son rôle important dans cette affaire, déposa que :

Le jour d'hier, environ les neuf heures du soir, ayant entendu du bruit de la maison de la dame sa maîtresse, seroit sorti à la porte de la rue, auroit vu que le bruit étoit dans la maison attenante, occupée par le sieur Langlois; y étant entré, comme plusieurs autres, dans une cuisine qui est à droite en entrant sous la porte, auroit vu la Maupin, chanteuse à l'Opéra, couchée sur l'ais du plancher de la dite cuisine, se tenant aux cheveux avec la plaignante; ayant été séparées l'une et l'autre; relevée, la dite plaignante blessée et saignant au-dessus de l'œil droit; luy déposant, ayant ramassé deux morceaux de dentelle de la coiffure de la dite Maupin, les luy auroit rendu; quelques personnes ayant fait retirer la dite Maupin, la dite Maupin auroit fait plusieurs efforts pour y rentrer, de quoy elle auroit été empêchée; la plaignante ainsi blessée auroit dit que c'estoit d'un coup à elle donné par la dite Maupin avec la grosse clef de la porte cochère de la dite maison; qui est tout ce qu'il a dit sçavoir.

Lecture à luy faite de sa déposition, a dit icelle contenir la vérité et a signé : RAPHAELY.

Le troisième témoin interrogé fut Marie Soufflart, femme du maître-sellier Michel Bauchet, qui demeurait également près de là et était accourue au bruit de la querelle, accompagnée de sa fille, vers

la maison de Langlois, et raconta ainsi ce qu'elle avait vu :

Le jour d'hier, environ neuf heures du soir, de la boutique ayant entendu du bruit dans la maison où est demeurante la Maupin, accusée, elle s'y est transportée avec sa fille ; où étant entrées dans une cuisine à droite en entrant, avoit veu plusieurs personnes, hommes. femmes et laquais sans livrée, quelques-uns vestus de rouge et de gris, connus de vue pour estre d'une maison voisine, à travers lesquels avoit veu la plaignante, décoiffée, que l'on tenoit par les cheveux, sans avoir pu remarquer qui la tenoit, et se seroit ainsi retirée ; a depuis ouy dire que la dite plaignante avoit été blessée à la teste, qui est tout ce qu'elle a dit sçavoir.

Marie-Anne Bauchet, fille de la précédente :

Déposa que le jour d'hier, environ neuf heures du soir, étant dans la boutique de ses père et mère, ayant entendu du bruit dans la maison du sieur Langlois, elle s'y seroit transportée avec sa mère ; auroit veu, dans une cuisine en entrant à droite, la servante nommée Fourré, ainsi qu'elle a appris, décoiffée et que l'on maltraitoit de la main ; n'a point remarqué qui la frappoit, mais avoit remarqué qu'elle avoit été terrassée sur le pavé de la cuisine, d'où elle avoit été relevée, et la dite déposante se seroit retirée un moment après avoir

appris que la dite Fourré estoit blessée à la teste à sang et à playe ouverte ; qui est tout ce qu'elle a dit sçavoir.

Après ces dépositions anodines, il ne restait plus à connaître que la valeur et la force d'un coup donné par la Maupin ; c'est ce que nous apprendra le chirurgien Desportes dans un rapport détaillé sur la blessure.

Je soussigné, chirurgien du Roy et maistre juré à Paris, certifie à tous ceux à qui il appartiendra, que le six septembre mil sept cent, entre neuf et dix heures du soir, j'ay esté a pelé pour voir et visiter, pancer et médicamenter, Marguerite Fouré, servante du sieur Langlois, demeurant rue Traversière en porte cochère. A laquelle j'auré trouvé une blessure au fron, partie de los coronal de grandeur d'un travers de doit, pénétrant jusqu'au péricrâne ; plus, une contusion et murtrissure sur lavant bras, partie senestre ; plus, nous avoir dit sentir plusieurs douleur en diferants endroitz de son corps ; sur laquelle blessure et contusion et murtrissure ma paru avoir esté faites par instrument contondant, tranchant comme chandelier, clef ou autre semblable ; et pour prévenir les suites dangereuses qui pouret san suivre, comme fieuvre et abcez, je lui ay prescrit un régime de vivre exat, de garder le lit, d'estre soignée et pansé et médica-

menté deux fois par jour et moienant de quoy la dite blessure poura estre guérie dans quinze jours sy accident narive; tout ce que dessus, je certifie véritable, en foy de quoi j'ay siné, fait à Paris le sept du présent mois et ans dessus.

DESPORTES (1).

Ce certificat, malgré l'absence d'orthographe qui le caractérise, témoigne du danger qu'il y avait à affronter la colère de Mademoiselle Maupin. Cette affaire n'eut pas de suites fâcheuses pour l'actrice, dont nous n'avons pas la défense; elle trouva sans doute à se disculper, ou bien on ferma les yeux et, comme on dit aujourd'hui, l'affaire fut classée.



(1) Archives Nationales. — Papiers des Commissaires y 13561.





XII.

Bravos et Sifflets

Cependant, si la carrière artistique de la Maupin se poursuivait avec succès, elle allait bientôt connaître la cabale. On la vit successivement dans *le Carnaval*, mascarade de Lully, en bergère chantante et en musicienne, le dimanche 11 juillet 1700; puis, le jeudi 4 novembre 1700, dans *Canente*, tragédie de de la Motte, musique de Colasse, elle parut en Aurore et en confidente de Circé, la jeune Nérine. Le mardi 21 décembre 1700, elle remplit superbement les rôles de Prêtresse du Soleil et de Prêtresse de Flore dans *Hésione*, tragédie de Danchet, musique de Campra. Le 14 juillet 1701, elle jouait dans *Aréthuse*, ballet de Danchet, musique de Campra, le rôle d'une Nymphe de la Seine et celui de Thétys; cet opéra n'eut

qu'un succès relatif. Le 16 septembre 1701, dans *Scylla*, tragédie de Duché, musique de Théobalde Gatti, la Maupin représenta La France, Ismène et une Magicienne. L'accueil réservé fait à la pièce en fit suspendre les représentations ; on coupa quelques scènes trop longues, on modifia quelques airs peu goûtés, on ajouta un prologue dans lequel la Maupin remplit le rôle de Thétys, et l'opéra remanié eut un meilleur sort le 21 décembre 1701.

Dans le courant de cette année 1701, Mademoiselle Maupin eut un remords de l'abandon dans lequel elle laissait son mari. Sa fortune lui permettait alors de faire assez bonne figure, et la présence d'un époux rendrait plus piquantes les amours défendues. Elle fit donc revenir Maupin près d'elle et reprit la vie conjugale, sans pour cela rompre avec les aventures galantes. Son mari, d'ailleurs, ferma les yeux et vécut tranquille, avec la volonté d'ignorer les frasques de sa femme.

L'heureux possesseur de l'actrice était alors le jeune chevalier de Bouillon, Frédéric-Jules de la Tour, frère puîné du prince de Turenne, capitaine de vaisseau. Sur sa liaison avec la Maupin une chanson courait :

SUR L'AIR : *C'est la pure vérité.*

On dit que dans l'Opéra,
La Maupin a fait cela :
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que par complaisance,
Dans sa loge elle a mené
Bouillon avant qu'on commence,
C'est la pure vérité (1).

Le jeune chevalier était, il est vrai, un des plus assidus habitués des coulisses de l'Opéra ; ses relations avec le beau Thévenard furent aussi mises en couplets, car rien n'échappait aux rimailleurs, et la liaison d'un grand seigneur et d'un comédien inspira cette chanson :

(1) Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français 12645. — *Chansonnier historique,* p. 85.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas?*

Du Comte d'Holstimplon (1)
Chantons icy la gloire;
On le voit souvent boire
Avec Lorge et Bouillon,
Le Comte d'Holstimplon.

Depuis six ans entiers
Lafayette l'adore (2)
Payant sa voix sonore
Cinq cens francs par quartier
Depuis six ans entiers.

Etant à l'Opéra
Sa fille la Duchesse
Demande avec tendresse:
Est-ce donc ce Dieu-là
Qu'on voit à l'Opéra?

Au Comte d'Holstimplon
Luxembourg jeune et belle
Sera toujours fidèle
Malgré votre leçon
Au Comte d'Holstimplon (3).

(1) Thévenard, à qui le Chevalier de Bouillon donna ce nom à cause que sa mère lui reprochait d'être toujours avec un chanteur d'Opéra *(Note dans le M. S. S.)*.

(2) M[lle] de Marillac, femme de M. de la Fayette, mère de la Duchesse de la Trémouille.

(3) Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français 15128. — *Recueil de Chansons, 1699-1705*, page 160.



UNE REPRESENTATION A L'OPERA

Les amours de Thévenard avec les grandes dames compensaient les relations du chevalier de Bouillon avec la Maupin, tant il est vrai qu'on cherche toujours le bonheur dans d'autres milieux que le sien.

Les conquêtes galantes de l'actrice ne l'empêchaient plus de travailler sérieusement à ses rôles ; nous l'avons vue, depuis son retour à Paris, se multiplier dans quantité d'opéras et fournir ainsi, malgré sa vie légère, une somme assez considérable de travail ; c'était le commencement de la sagesse.

Le jeudi 12 janvier 1702, elle reprit dans *Phaéton*, tragédie de Quinault, musique de Lully, le rôle de Clymène, mère de Phaéton ; puis, le 23 février 1702 (1), elle joua devant la Cour l'opéra d'*Omphale*, tragédie de de la Motte, musique de Destouches. Cette représentation eut lieu à Trianon, le lundi gras, devant le Roi, Mme de Maintenon et toute la Cour. Ces spectacles se donnaient avec tout le luxe de l'époque, et sous les

(1) Parfaict dit 23 février *(Dict. des Théâtres)*, et Dangeau dit 27 (*Journal*, tome VIII, p. 336, édit. 1856).

lumières miroitaient les chatoyantes soieries et les éclatantes passementeries d'or.

Il n'y avait pas alors de critique théâtrale ; les deux seuls journaux, *La Gazette* et *Le Mercure*, ne parlaient qu'incidemment de ces solennités, sans détails ni commentaires ; mais, en revanche, la chanson s'emparait de tous les petits faits, se faisant tour à tour satirique et piquante, chronique scandaleuse, juge souvent partial des nouveautés littéraires et musicales. Aussi est-ce dans les recueils de chansons que nous trouvons les échos amusants de ces représentations.

CHANSON (1)

Air du *Petit Comte de Fallard*

Sur l'Opéra d'*Omphale*, par des Touches

Pourquoi forces-tu ta cabale
De produire à la Cour *Omphale?*
En attends-tu plus de succès?
Ah! tu devois en homme habile
T'en tenir aux justes sifflets,
Dont on t'honoroit par la ville.

(1) Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français 12643. — *Chansons historiques*, p. 227-229.

Si l'on y garde le silence
Sur ton orgueilleuse ignorance,
N'en tire point de vanité,
C'est un pays où l'on déguise;
Mais à Paris, la vérité
Sur ton mérite a la franchise.

Forgeron (1) nous vante ta gloire
Mais m'arracha-t-il la mâchoire,
Je te soutiens mauvais auteur;
Si ce mot te met en colère,
Sur Paris tourne ton aigreur
Je n'en suis que le secrétaire.

Pourquoi présumez-vous, des Touches,
Que Louis daignât, de sa bouche,
Vous aplaudir avec éclat ?
Ah! Quelle erreur étoit la vôtre!
Devant un Roy si délicat,
Vous deviés plus trembler qu'un autre.

On vante à la Cour ton mérite (2),
L'aveugle des Touches s'irrite.
Qu'elle se taise sur le sien
Doit-il l'accuser de caprice?
On te loue, on ne lui dit rien,
Peut-on rendre plus de justice?

(1) Forgeron, neveu de du Bois, qui nétoye les dents du Roy (Note du M. S. S.)

(2) Couplet adressé à Mlle Des Matins.

En chantant le rôle d'Alcide (1)
Ce grand art qui toujours te guide,
Thévenard, qu'est-il devenu?
Tu promettois mons et merveilles;
Mais comment diable, pourrois-tu
En heurlant, charmer nos oreilles?

Si la Cour ne fut pas contente
De ta voix roque et glapissante,
Des Touches a causé ce malheur.
L'âne en voyant tomber son frère
N'auroit-il pas manqué de cœur
S'il se fut empêché de braire.

La *Maupin*, dit-on, à Versailles
Comme ici, n'a rien fait qui vaille,
La chose ne m'étonne pas,
Elle se regloit sur Hercule;
Où le mulet ne passe pas,
Peut-on faire passer la mule?

D'effroi le vieux Marquis de Termes
A frémi jusqu'à l'épiderme,
De voir tomber son Apollon.
Cette chute étoit nécessaire
Pour purger le sacré vallon
D'un auteur indigne de plaire (2).

(1) Rôle tenu par Thévenard.

(2) Les rôles de cet opéra étaient tenus par : Mlle Loignon (L'Amour), Mlle Dupeyré (Junon), Mlles Maupin et Clément (deux Grâces), pour le prologue. Thévenard (Alcide), Fanchon Moreau (Omphale), Pithon (Iphis), Mlle Desmatins (Manto), Mlle Maupin (Cephise), Mlle Clément (Doris), etc.

Heureusement qu'il ne faut pas toujours tenir grand compte de ces appréciations, souvent envieuses et jalouses; mais elles donnent toujours avec verve et sans fard le côté caricatural de toutes les personnes et de tous les évènements, grossissant les défauts, exagérant les moindres circonstances, faisant vivre en quelque sorte un fait négligé ou une personnalité ignorée. Le Marquis de Dangeau, qui assistait à la représentation d'*Omphale* à Trianon, se montre plus satisfait de la pièce en général et de la Maupin en particulier.

Lundi 27 Février. — Le roi tint conseil tout le matin, se promena l'après-dinée; au retour de la promenade travailla avec M. Pelletier, et à sept heures monta dans la tribune, d'où il entendit l'opéra d'*Omphale*, qui fut très bien exécuté, et dont le Roi, qui n'en avait pas vu depuis longtemps, parut se divertir assez. Madame de Maintenon y monta un moment et entendit chanter la Maupin, qui est la plus belle voix du monde; Madame la Duchesse de Bourgogne avec ses dames étaient dans la tribune auprès du Roi, et Monseigneur en bas avec le reste de la Cour (1).

(1) Dangeau. — *Journal*, tome VIII, p. 336.

On voit que les avis étaient partagés; si l'un est acerbe et fielleux, l'autre est peut-être un peu trop louangeux; néanmoins, le succès fut réel et la tragédie d'*Omphale* fut représentée à l'Académie Royale de Musique le jeudi 10 novembre 1702. Entre temps, la Maupin avait repris le rôle de Scylla dans *Acis et Galathée*, pastorale de Campistron, musique de Lully, le mardi 13 juin 1702.

Le mois suivant, le 23 juillet 1702, elle obtint un succès immense dans *Médus*, tragédie de Lagrange-Chancel, musique de son ancien protecteur, Bouvard; toute l'élite de la troupe d'opéra donna dans cette pièce. C'était, pour le chant: Boutelou, Hardoin, Thévenard, Dun, Cochereau. Mesdemoiselles Maupin, Lallemand, Loignon; pour le ballet, Dangeville, Du Mirail, Boutteville, Dumoulin, etc.

Cette tragédie lyrique eut beaucoup de réussite dans sa nouveauté; Mademoiselle Maupin y brilla extrêmement dans le rôle de Médée. Il étoit dû à Mlle Desmatins, comme première actrice; mais, cette demoiselle étant tombée malade, l'auteur de la

musique profita de son indisposition pour le donner à Mademoiselle Maupin (1).

L'ex-pensionnaire de l'Opéra, Mlle Rochois, déclara qu'elle n'aurait pas voulu entreprendre ce rôle où la Maupin paraissait sans baguette, sans mouchoir et sans éventail, accessoires indispensables pour donner une contenance à ces demoiselles; mais la Maupin n'était guère embarrassée de ses mains; l'habitude du costume masculin lui donnait une aisance particulière.

Ce succès de *Médus* piqua le poète Rousseau qui, jaloux et vindicatif, voulut jouer un mauvais tour aux auteurs.

Mademoiselle Maupin connut alors la cabale organisée.

Le parterre de l'Opéra était la gent indisciplinée que la noblesse ne matait pas toujours. Composé de lettrés, de soldats, de poètes et de littérateurs, c'était le public gouailleur et moqueur, caustique

(1) Parfaict. — *Histoire de l'Academie Royale de Musique.* Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, nouvelles acquisitions. 6532, p. 103.

et goguenard, qui raillait impitoyablement tous les ridicules : les perruques extravagantes, les faces plus ou moins hétéroclites, les jambes variqueuses, engorgées ou réduites aux proportions de flûte ; il daubait tous les défauts et amusait ainsi la galerie.

Le service d'ordre, fait par la garde commandée par un Exempt, avait peine à se faire écouter, d'autant que les principaux perturbateurs étaient des mousquetaires ou des soldats qui profitaient de tous les scandales, augmentaient le bruit, murmuraient quand ils entendaient murmurer et applaudissaient lorsqu'ils voyaient applaudir. Ils se munissaient même d'instruments pour augmenter le vacarme. On voit un jour, au parterre, deux mousquetaires interrompre le spectacle en tapant sur une bassinoire ; une autre fois, un jeune marquis amène un chien danois qui, aussitôt lâché, saute sur la scène, pendant que le parterre égayé l'encourage par des bruits de chasse « qui dérangent naturellement les

acteurs » (1) à la grande joie des spectateurs. Lorsqu'une malheureuse ouvreuse voulait intervenir, là où la police ne pouvait arriver à se faire entendre, on allait jusqu'à la menacer de la jeter en bas de l'escalier, et mille injures accompagnaient cet ultimatum. Aussi la cabale était-elle toute-puissante à l'Opéra et à la Comédie : il n'y avait qu'à payer quelques meneurs, et les auteurs jaloux étaient vengés, les artistes envieux satisfaits par le ridicule dont on couvrait leurs heureux rivaux.

Quelques jours après le bon accueil fait à *Médus*, Rousseau (2), jeune encore et inconnu, fit distribuer dans le cul-de-sac de l'Opéra, par des savoyards, les quatre vers suivants en forme de Centurie :

Quand deux astres brillants luiront à l'Opéra,
Ce changement sera sans doute étrange :
Au poëte Danchet, au musicien Campra
On verra succéder un Bouvard, un Lagrange (3)

(1) Lorédan-Larchey. — *Notes de René d'Argenson, 1867*, in-12, p. 41.

(2) Rousseau (Jean-Baptiste), poète lyrique français, né à Paris le 6 avril 1671, mort à la Genette, hameau belge, le 17 mars 1741.

(3) Parfaict. - *Histoire de l'Académie Nationale de Musique.* Bibliothèq. Nationale. Manuscrits français, nouv. acquis., 6532, p. 103.

Ce quatrain s'arrachait aux abords de la salle, parmi la foule encombrante qui se tenait en permanence autour de l'Opéra, toujours en quête d'un scandale. Des sifflets furent distribués à l'entrée, et la représentation dut se donner au milieu d'un vacarme infernal, parmi les cris où s'élevait, dominant tout, la stridence des sifflets ; un mousquetaire avait même apporté un petit chien caché sous son manteau ; de temps en temps il lui pinçait la queue et l'animal hurlait, augmentant le vacarme.

Lagrange, auteur du poème de *Médus*, se décida enfin à répondre à ces critiques bruyantes, et les deux chansons qui suivent furent distribuées au parterre :

(1702)

SARABANDE DE L'OPÉRA DE *MÉDUS*

Parodie contre les Poëtes

L'ennuïeux Longepierre (1)
Fait bâiller le parterre,

(1) Longepierre, gentilhomme de Bourgogne, a donné les tragédies d'*Electre* et de *Médée*.

La Fosse (1) pour rimer
Met son esprit à la gêne:
Mais quelque soin qu'il prenne
Il ne peut s'exprimer.
La Motthe (2) est coriace;
Duché (3) n'a point de grâce;
Rousseau (4) met à la glace
Tout ce qu'il écrit.
L'heureux Boindin (5) s'exprime
Sans raison, ni sans rime.
Danchet (6) qui toujours rit
Est un auteur de neige,
Mais pour le collège
Il a de l'esprit (7).

MÊME AIR :

Parodie contre les Musiciens

Le superbe Destouches (8)
Ne fait rien qui me touche;

(1) La Fosse d'Aubigni, de Paris, secrétaire de M. le duc d'Aumont.

(2) La Motte était trop estimé du public pour ne pas déplaire à ses amis les poètes.

(3) Duché, fils d'un secrétaire du Roi, a fait plusieurs opéras, dont *Iphigénie en Tauride.*

(4) Rousseau, auteur de *la Centurie*, ne devait pas échapper à la colère de La Grange.

(5) Boindin, procureur du Roi des trésoriers de France, n'a jamais écrit que quelques pièces en collaboration avec La Motte.

(6) Danchet a été précepteur dans un collège de jésuites.

(7) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12671, folio 269.

(8) Destouches, surintendant de la Musique du Roi.

Le provençal Campra (1)
N'est bon que pour des sornettes;
Pour les Marionnettes
Il fait ses opéras.
Charpentier (2) est barbare,
Théobalde (3) est bizarre,
Et les chants de la Barre (4)
Sont des plus mauvais.
L'insipide Colasse (5)
Est un monceau de glace;
Je déclare à Gervais (6)
Une guerre immortelle
Et j'ai pour Rebelle (7)
Un cent de sifflets (8).

Après ces séances tumultueuses, la Maupin joua trois rôles: Polymnie, Iris,

(1) Campra a fait seize opéras; c'est un des plus grands musiciens de France.

(2) Charpentier, le plus savant musicien de son temps, a été maître de M. le duc d'Orléans, Régent. A donné l'opéra de *Médée*.

(3) Théobalde, musicien italien, a donné *Coronis* et *Scylla*.

(4) La Barre joignait au talent de la flûte, dont il jouait mieux que personne, le mérite d'être un bon musicien.

(5) Colasse était élève de Lully.

(6) Gervais a été maître de la musique du Régent.

(7) Rebelle, savant musicien qui a battu longtemps la mesure à l'Opéra; il donna en 1703 l'opéra d'*Ulysse et Pénélope* qui fut effectivement sifflé.

(8) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12671, p. 271.

Vafrina, dans les *Fragments de Lully*, représentés le 10 septembre 1702.

Les auteurs, Danchet et Campra, avaient trouvé en la Maupin une interprète excellente et, en revanche, l'artiste eut deux talents à sa disposition.

Danchet était venu à Paris pour y continuer ses études, mais son peu de fortune l'obligea bientôt à se faire précepteur. Il acquit dans cet emploi quelques relations assez bien placées, qui lui firent proposer la chaire de rhétorique à Chartres. Il n'était encore que simple élève au collège Louis-le-Grand; il accepta cependant ce poste; mais bientôt il s'aperçut qu'il ne pouvait le conserver. Il abandonna sans hésiter sa chaire et revint à Paris reprendre son premier état de précepteur. Il vivait ainsi, lorsqu'un bonheur imprévu lui arriva. La mère d'un de ses élèves, Mme de Turgis, lui laissa en mourant une pension viagère à condition qu'il achèverait l'éducation de ses enfants. Cette pension devint par la suite le sujet d'un procès assez singulier. Danchet, une fois

en possession de cette petite fortune, avait suivi ses goûts poétiques et achevé l'opéra d'*Hésione*, qui fut joué à l'Opéra avec succès. Les parents de ses élèves en furent alarmés. Bourgeois dévots, ils ne croyaient pas que l'on puisse travailler pour le théâtre tout en élevant chrétiennement la jeunesse. Ils voulurent exiger de Danchet qu'il renonçât à tout ouvrage de ce genre; ils se heurtèrent contre la volonté du jeune auteur, encore tout à la fièvre d'un début glorieux. Sur son refus, ils retirèrent les élèves et s'entêtèrent à ne pas payer la pension léguée. Danchet consentit à perdre ses leçons, mais non la pension; et il eut gain de cause: un arrêt du Parlement décida qu'on peut faire une bonne pièce sans cesser pour cela d'être un bon précepteur (1).

Son collaborateur Campra, né en Provence, avait reçu ses premières notions de musique d'un prêtre de l'église métropolitaine de cette ville. Cet art lui plut et

(1) Clément et Delaporte. — *Anecdotes dramatiques*, 1775, -12. Tome 1, p. 424.

il termina ses études avec succès. Il vint alors à Toulon, où il occupa la place de Maître de Musique de la cathédrale. En 1681, il était Maître de Chapelle à Arles; il y resta deux ans et passa en la même qualité à la cathédrale de Toulouse. Neuf années s'écoulèrent jusqu'à ce qu'il vînt à Paris (en 1694), où il fut Maître de Musique, successivement à l'église du Collège des Jésuites, à la Sainte-Chapelle de Paris, et à Notre-Dame. Il se lia avec Danchet et les deux artistes formèrent une dualité comme Quinault et Lully.

Les premiers opéras de Campra furent signés du nom de son frère, basse de violon à l'Académie Royale de Musique (1); mais le secret de son incognito fut bientôt dévoilé et le parterre murmura :

Quand notre archevesque sçaura
L'auteur du nouvel opéra,
De sa cathédrale Campra
Décampera (2).

(1) Fétis. — *Dictionnaire des Musiciens, 1861.* Tome II, page 170.

(2) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12624. — *Chansonnier historique,* folio 269.

Ce qu'il fit d'ailleurs, renonçant à sa situation dans l'église.

Mademoiselle Maupin leur plut par ses allures délurées et garçonnières, exemptes de toutes les minauderies particulières aux artistes, et ils entreprirent de faire un rôle exprès pour leur chanteuse préférée. Le bruit de ce travail courut aussitôt parmi les auteurs aux aguets, et l'ouvrage fut ainsi annoncé :

CHANSON

SUR L'AIR : *De mon pot je vous répons*

Bientost, dit-on, l'on aura
Un fort bel opéra ;
On y travaille à la sourdine,
Danchet aux vers, *Campra* aux sons ;
De cela je vous en répons,
Mais qu'il soit bon, non, non.

Ce Danchet, dira quelqu'un,
Est homme hors du commun ;
C'est un Régent de Rhétorique,
Qui n'en fait plus profession.
De cela je vous en répons ;
Qu'il ait bien fait, non, non.

C'est Caune, sa sœur Biblis
Qu'on met sur le tapis,
Leur inceste fera merveille.
C'est pure nouveauté, dit-on;
De cela je vous en répons,
Mais du succès, non, non.

Aucun mot ne bronchera,
A ce que dit Campra;
Frais débarqué de la Provence,
Il se connoit en diction.
De cela je vous en répons;
Mais qu'il soit vray, non, non.

Avril (1) dit qu'il est garand
De la beauté du chant;
Mais tels garands sont du parterre
Sifflez à double carillon.
De cela je vous en répons;
Mais du beau chant, non, non.

Campra trouve tout parfait,
Tout ce qu'il en a fait;
S'il a pillé dans l'Italie
Il ne peut qu'il ne soit fort bon.
De cela je vous en répons,
Mais s'il l'a fait, non, non.

(1) Avril, ancien chanteur de l'Opéra.

Regnault (1) jusques à l'excès
En prosne le succès ;
Mais quoi qu'il chante, ou quoi qu'il dise,
Regnault n'a ny goût, ny raison ;
De cela je vous en répons ;
Mais du succès, non, non (2).

L'opéra composé mystérieusement par Danchet et Campra fut représenté le mardi 7 novembre 1702, sous le titre de *Tancrède*, tragédie lyrique en 5 actes, avec un prologue.

Le secret qui avait entouré l'élaboration de cette œuvre augmentait la curiosité. Tous les amateurs de théâtre, piqués, intrigués, voulaient avoir la primeur de ce spectacle, et les abords de l'Opéra prirent ce jour-là l'aspect pittoresque des grands jours. La foule variée, bigarrée, formait un bizarre assemblage : hommes du peuple et gens de qualité, seigneurs aux riches costumes et hommes de lettres aux habits râpés, se bousculaient pour atteindre le guichet au fond de l'étroite

(1) Regnault, ancien chanteur de l'Opéra.

(2) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12643. — *Chansonnier historique*, page 137.

impasse, à la grande joie des coupeurs de bourse, qui ne manquaient aucune occasion semblable et se glissaient même jusqu'au parterre. Plus tard, M. d'Argenson fut obligé de mettre deux inspecteurs spéciaux, les sieurs Duval et de Rivière, « pour écarter les volleurs du parterre de l'Opéra » (1).

Lorsque la toile se leva pour le prologue de *Tancrède*, la salle était des plus brillantes. On écouta le début avec intérêt; mais le sort de la pièce fut décidé au premier acte quand on vit paraître Mademoiselle Maupin en guerrière, revêtue du casque et de la cuirasse, amazone resplendissante et farouche. Elle tenait le rôle de Clorinde, princesse sarrasine, amante de Tancrède, chef dans l'armée de Godefroy. La belle voix de la Maupin parut alors dans tout son éclat : Campra avait su, avec cette intelligence des voix qu'il avait acquise dans les maîtrises de cathédrales, utiliser les notes graves de l'actrice.

(1) D'Argenson. — *Rapports inédits, 22 Mars 1706*, publiés par Paul Cottin, 1891, in-12, page 181.

C'était la première fois qu'on entendait à Paris une voix de contralto avec un rôle spécial sur la scène ; aussi la Maupin obtint-elle un succès considérable. Elle réunit tous les suffrages par son organe en rapport avec son caractère scénique, chevaleresque et paladin, par la singularité de son costume et par la façon toute virile dont elle avait composé son personnage. *Tancrède* réussit donc pleinement et resta toujours comme le meilleur opéra des deux maîtres Danchet et Campra.

Les jours suivants, le succès s'accentua, et l'on entendait partout répéter :

Allons nous-en à l'opéra
Que l'on nomme *Tancrède ;*
Il est de Danchet et Campra,
Il faut qu'*Omphale* cède ;
Chacun dira : Ah ! qu'il est bon
La faridondaine, la faridondon
C'est un chef-d'œuvre en raccourcy
Biriby
A la façon de barbari, mon ami (1).

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 15130.— *Recueil de Chansons*, page 175.

Thévenard, dans *Tancrède*, et Mlle Desmatins, dans *Herminie*, entouraient dignement Mademoiselle Maupin et eurent aussi leur part de triomphe. La Maupin devint dès lors une célébrité parisienne et eut les honneurs du *Mercure galant*, qui publia un madrigal galamment offert par un anonyme :

ÉTRENNES

*A Mademoiselle M****

Vous embellissez tous les ans;
Tous les ans des grâces nouvelles
Sont les ordinaires présens
Que vous fait la Reine des belles.

On m'a dit qu'ils vous plaisent fort,
Et cela ne me surprend guère :
Plaire a toujours été le fort
Des présens que Vénus sait faire.

Mais si le petit Cupidon
(Comme peut-estre il s'y dispose)
Vouloit aussi vous faire un don,
Comment prendriez-vous la chose?

S'il venoit vous offrir un cœur,
Un cœur ardent, sincère, tendre,
Et que vostre regard vainqueur
Auroit eu seul l'art de surprendre.

Un cœur qui vous aimeroit bien,
Un cœur soumis, un cœur fidelle,
Un cœur enfin..... comme le mien
(Car mon cœur est sur ce modelle).

Si donc ce petit Dieu d'Amour,
L'Enfant chéry de la Déesse,
Venoit vous offrir en ce jour
Quelques présens de cette espèce;

Aimable Lisette, entre nous,
Bannissez d'icy le mistère,
Parlez, les recevriez-vous
Comme les présens de sa mère? (1)

Ce soupirant en fut pour son aimable poésie, car Mademoiselle Maupin avait en ce moment, chose extraordinaire, des peines de cœur; elle s'était reprise de passion pour le comte d'Albert.

(1) *Le Mercure galant.* Avril 1703, p. 166.



XIII.

Le Comte d'Albert

Depuis quelques années, le comte d'Albert était fort en disgrâce auprès du Roi. Très sévère sur l'exécution de ses édits contre les duels, surtout quand ceux-ci avaient un certain retentissement, Louis XIV se trouva dans l'obligation de sévir contre le jeune homme, qui avait enfreint gravement les ordonnances réitérées à ce sujet. La police surveillait alors avec attention toutes les querelles, car les disputes finissaient maintes fois par des coups d'épée.

Le port de l'épée, qui entraînait fréquemment des accidents regrettables, était un privilège réservé à la noblesse; mais souvent il avait fallu l'interdire aux bourgeois et aux laquais qui prenaient l'habitude de se parer de cette arme. Défenses demeurées, du reste, lettres mortes, puis-

qu'il suffisait d'être attaché à un fournisseur du Roi pour se croire autorisé à porter l'épée. Les laquais même pratiquaient le duel; on en vit deux, au sortir d'un mauvais lieu, se battre rue de la Ferronnerie et se percer de deux coups d'épée dont ils moururent quelques minutes après l'un et l'autre (1).

Des vagabonds mendiaient l'épée au côté, se disant gentilshommes, et se procuraient de l'argent par intimidation; ils avouaient, si on les arrêtait, qu'ils se faisaient un métier de bretailler et nourrissaient ainsi leur famille. Un enfant tue un pauvre laquais sans arme (2). Des duellistes vident leur querelle jusqu'à la porte des églises, et l'on voit même l'un d'eux y pénétrer l'épée nue à la main (3). Un quidam, réveillé en sursaut pendant la nuit par le bruit d'une dispute entre un cocher et celui qu'il conduisait, ne trouva rien de mieux, dans son impatience, que

(1) Larchey. — *Notes de René d'Argenson, 1866*, in-12, p. 82.

(2) Larchey. — id. id. id. id. id. p. 53.

(3) Larchey. — id. id. id. id. id. p. 110.

de percer ce dernier de coups d'épée. La victime était le chevalier de Rothelin, dont l'aventure fit beaucoup de bruit à Versailles (1). Pour une vétille, l'épée vole hors du fourreau. Les officiers, les mousquetaires, les soldats aux gardes, sont les plus enragés duellistes; la noblesse des premiers ne les empêche ni d'entrer au spectacle, l'épée nue à la main, pour ne pas payer leur place (2); ni de rudoyer un pauvre diable, ni de faire scandale dans la rue pour se venger d'une déconvenue dans un mauvais lieu. Tant mieux s'ils ne tuent personne. Leurs violences dans les cabarets les obligent à offrir une réparation aux maîtres dont ils maltraitent les valets. Une femme même est blessée un jour par un officier aux gardes qu'elle ne voulait pas recevoir; la seule punition infligée à M. de Tavannes, l'auteur de ce forfait, fut une réprimande de ses supérieurs : il est vrai que la fille était galante (3). — Un

(1) Cottin. — *Rapports inédits de d'Argenson, 1892*, p. 168-175.

(2) Larchey. — *Notes de René d'Argenson, 1866*, p. 63.

(3) Larchey. — id. id. id. id. p. 23.

autre, officier au régiment de Champagne, roue de coups un sergent du Châtelet qui lui présente un billet à ordre dont il croit ne pas être débiteur : « Sa brutalité, dit d'Argenson, lieutenant-général de police, lui coûtera plus cher qui n'eut fait l'acquittement du billet. »

Les théâtres et leurs abords ont la spécialité des querelles et des scènes tumultueuses. Deux hommes, se disputant une loge, finissent par aller se battre et régler ainsi leur droit l'épée à la main, au carrefour le plus proche. — Le sieur de Bréviande prétendait avoir retenu pour un ami une place dont le sieur de Grandmaison voulait absolument s'emparer ; « ils sortirent sur-le-champ et s'allèrent battre dans le carrefour des Boucheries. Ils furent séparez une première fois par les passans ; mais sur de nouvelles injures qu'ils se répétèrent, ils se battirent encore et il en a coûté la vie au sieur de Bréviande (1) ».

(1) Cottin. — *Rapports inédits de d'Argenson, 1892*, in-12, page 227.

Quand M. de Voyer-Paulmy d'Argenson succéda en 1697 à M. de la Reynie comme lieutenant-général de police, il chercha le moyen d'améliorer cet état de choses ; mais il était assez difficile d'y remédier, car les châtiments atteignaient bien les petits, mais laissaient les grands le plus souvent impunis.

Louis XIV voulait la justice égale pour tous, et pourtant cette égalité n'existait pas : le rang et la noblesse étaient toujours considérés. Cependant d'Argenson, autoritaire par conviction, dans son esprit d'équité et de grande expérience, se montrait sans faiblesse et, ne sévissant qu'à la dernière extrémité, il était intraitable envers les batailleurs, duellistes et bretteurs. Ce fut ainsi que d'Albert connut la poigne de d'Argenson.

Après ses vaillantes campagnes, le comte d'Albert, revenu à Paris, menait nombre d'intrigues galantes. La duchesse de Luxembourg, femme du Maréchal, fort courtisée, n'était pas très farouche, si l'on en croit ce propos :

La Luxembourg d'un œil riant,
A dit sans nul mistère :
Le mérite dans un amant
N'est pas pour moi celui du rang,
Ce n'est qu'une chimère,
Je ne m'en tiens qu'à son talent,
Pourvu qu'il sache faire (1).

D'Albert, fort assidu auprès d'elle, ne tarda pas à être l'heureux préféré. Deux amants évincés, le comte de Rantzau, Danois, et le comte de Schwartzemberg, Autrichien, en conçurent un profond dépit. Une querelle amena un double duel entre le comte d'Albert assisté du comte d'Uzès et les deux étrangers : ceux-ci furent blessés.

Louis XIV sévit contre d'Albert et d'Uzès. Aussitôt informé, il ordonna qu'ils fussent enfermés à la Conciergerie. Sans attendre qu'on vînt les chercher, les deux duellistes prirent le chemin de Bruxelles pour se mettre à l'abri des poursuites dirigées contre eux. Le beau-

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 15130. — *Recueil de Chansons*, p. 6.

frère du comte d'Uzès, M. de Barbézieux, partit à leur recherche pour décider son parent à revenir ; ses arguments furent persuasifs, et le jeune homme se rendit à la Conciergerie (19 août 1700). Quant au comte d'Albert, il refusa de suivre son ami. Devant cette attitude, le Roi, le 29 août, retirait au comte d'Albert le commandement de son régiment de dragons. L'entêtement du jeune homme dura jusqu'en décembre ; mais l'ennui des amours quittées, le souvenir de la Maupin et de la duchesse de Luxembourg, la savante maîtresse et la tendre grande dame, sans compter quelques autres caprices, ramenèrent le comte à de meilleurs sentiments. Il céda et vint rejoindre le comte d'Uzès qui se morfondait toujours à la Conciergerie.

Le jugement eut lieu dans les premiers mois de 1701 et les deux prisonniers restèrent encore enfermés. Enfin, le 25 mai, le comte d'Uzès put sortir de la prison. Quant au malheureux comte d'Albert, le Roi ne lui avait pas encore pardonné. Le

procureur général au Parlement écrit à ce sujet :

A Paris, le 25 may 1701.

Le procez de Messieurs les comtes d'Albert et d'Uzès a esté jugé ce matin. Il a esté ordonné qu'il seroit plus amplement informé pendant trois mois et cependant qu'ils seroient mis en liberté. On a ouvert les portes de la Conciergerie au dernier, mais, à l'esgard de M. le comte d'Albert, il y a esté retenu suivant les ordres qu'il a plu au Roy de m'en donner.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DAGUESSEAU (1).

La Maupin pleurait tous les jours la perte de son amant et maudissait sa rivale, cause première des malheurs du comte.

M[me] de Luxembourg, éplorée, gémissait aussi tristement sur le sort de son favori. La duchesse de Choiseul, également en relations avec d'Albert au moment de son incarcération, se lamentait de la rigueur royale et faisait agir son mari qui, vainement, intercédait pour le prisonnier. On chantait à la Cour :

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 8120. — *Pièces de Police*, p. 18.

O! malheureuse duchesse!
Dis-nous, fade Choiseul,
Ton c... est-il en grand deuil?
Montre-t-il de la tristesse?
D'Albert est emprisonné,
Il est réduit à jeûner (1).

C'était, parmi toute la jeunesse de cette Cour galante et bavarde, le sujet de toutes les conversations. Les maîtresses délaissées recevaient des témoignages de sympathie intéressée; autour d'elles, un cortège d'adorateurs cherchaient à prendre la place restée vacante dans le cœur de ces amoureuses. Car tout le monde à la Cour comme à la ville était dans le secret de la véritable cause de l'incarcération de d'Albert.

M. de Luxembourg était le seul qui l'ignorât. Il en demandait la cause à tout le monde, et tous lui racontaient des histoires plus ou moins fantaisistes; il s'était même adressé à trois reprises à M. de Conti, en le pressant instamment

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12644.— *Chansonnier historique*, p. 48.

de lui conter la vérité ; on assure qu'il n'y compris jamais rien.

Enfin, le Roi donna ordre à M. de Pontchartrain d'écrire à Paris pour faire sortir le comte d'Albert de la Conciergerie, le 29 décembre 1702.

Il y était depuis deux ans ; il (le Roi) n'a point attendu que la famille du comte d'Albert lui vint demander cette grâce. Outre la punition de deux années de prison, cette malheureuse affaire coûte au comte d'Albert le régiment de Dragons Dauphin, dont il étoit colonel, le Roi punissant jusques aux moindres soupçons de duel, sévérité dont on ne saurait jamais trop louer (1).

A peine sorti de prison, d'Albert reprit ses anciennes liaisons. La Maupin, toujours ardente, le voulut tout entier, bien que ces longues années d'abstinence eussent donné au jeune homme de nombreuses fringales amoureuses. Jalouse, elle n'hésita pas à menacer la duchesse de Luxembourg, qui brûlait aussi de reprendre ses relations avec le comte. Ce nouveau scandale est ainsi rapporté par une contemporaine :

(1) Dangeau. — *Journal*, 29 décembre 1702.



Maidemoiselle Maupain dansant a l'opera

Le pauvre comte d'Albert voudroit bien à présent avoir le régiment qu'il a perdu : je ne sais si vous étiez encore ici lorsque ce malheur lui arriva ; ce fut un petit démêlé qu'il eut avec un gentilhomme Danois qui causa sa disgrâce; on donna à ce démêlé, auquel la duchesse de Luxembourg avait servi de prétexte, le nom de duel; le comte d'Albert et le comte d'Uzès qui y étaient aussi compris prirent le parti de la fuite; mais M. de Barbézieux, qui était, comme vous savez, beau-frère du comte d'Uzès, trouva moyen de donner un autre tour à cette affaire et obligea ces Messieurs à se venir remettre dans les prisons de la Conciergerie. Ils en sortirent quelque temps après ; mais le comte d'Albert en fut pour son régiment qui lui avait coûté 40,000 écus, et que le Roi cassa avant toute autre œuvre: ainsi le voilà à présent un peu dérangé. Il n'en a pas tant coûté au comte d'Uzès, et le Danois en a été quitte pour sortir du royaume, où apparemment il n'avait pas eu dessein de s'établir: la pauvre duchesse de Luxembourg ne s'en est pas tiré à meilleur marché que ces Messieurs; puisque, par leur grâce, elle a été un peu timpanisée. Cette aventure lui en attira même une autre assez désagréable. La Mopin, qui se pique de belle passion pour le comte Albert, prit martel en tête là-dessus. Un jour que la duchesse entendoit la messe à Saint-Roch, elle s'approcha de son prie-Dieu pour lui dire d'un ton

menaçant que, si elle s'avisoit d'écouter encore les raisons du comte d'Albert, elle pouvoit compter d'avoir la cervelle brûlée d'un coup de pistolet. Tous ceux qui connoissent la Mopin sont persuadés qu'elle l'auroit fait comme elle le disoit. La duchesse de Luxembourg en prit l'alarme et cette algarade de la Mopin fit encore causer la Cour et la ville, et toujours sur le compte de la pauvre dame. Voilà à quoi on est exposée quand on est belle et qu'on veut faire usage de ses attraits (1).

La Maupin se calma pourtant et ne mit pas sa menace à exécution. Néanmoins, le comte d'Albert, volage et infidèle, courtisait toujours la blonde et la brune, tout en gardant l'amour de l'actrice.

Le mari de la Maupin, personnage effacé dans la vie tumultueuse de sa femme, mourut vers cette époque, laissant la jeune

(1) Mme Dunoyer. — *Lettres galantes* (édition 1757). Tome II, p. 29-30.

Pour cette affaire des comtes d'Albert et d'Uzès, voir:

Dangeau. — *Journal*. Tome V, p. 107, 112, 116, 120; tome VII, p. 460; tome VIII, p. 109.

Saint-Simon. — Edition Boislisle, 1888. Tome VII, p. 188-189.

Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français, 8120, p. 1418 et 17430, fol. 64.

Archives Nationales. — O. I. 44, fol. 347, v° 365, 374.

Archives Nationales. — O. I. 45, fol. 103.

artiste cette fois tout à fait libre, débarrassée d'un lien qui ne l'avait jamais beaucoup retenue dans ses caprices bizarres et ses amours changeantes.

Le comte d'Albert resta encore quelques mois à Paris ; puis, le 2 avril 1703, il obtint d'aller servir dans l'armée.

Il partit se mettre aux ordres de l'Electeur de Bavière qu'il connaissait et qui avait beaucoup d'amitié pour lui ; ensuite il passa dans l'armée de Villars.

La Maupin pensait toujours au jeune comte ; il semble qu'à ce moment la comédienne ait abandonné un certain temps sa vie tumultueuse ; le comte d'Albert lui avait inspiré un amour vrai et profond, et elle cherchait tous les moyens de le toucher et de l'intéresser, là-bas, dans les camps de M. de Villars. Elle pria Danchet, son auteur favori et dont elle était l'interprète attitrée, de lui faire une poésie pour l'envoyer à son amant.

Cette pièce de vers, attribuée à la Maupin, pleine de tendresse et d'amour, dut ravir le soldat. La voici :

Lettre-Poême de Mademoiselle Maupin à Monsieur le Comte d'Albert

Voudras-tu, cher amant, parmi le bruit des armes,
Entendre le récit de mes vives alarmes;
Et quand Mars dans ton sein allume ses fureurs,
Tes yeux daigneront-ils voir une amante en pleurs?
Quel trouble, quel effroi de tout mon cœur s'empare!
Il court un bruit confus qu'un combat se prépare;
Que Bade vainement songe à se retrancher;
Qu'au milieu de ses forts Villars va le chercher.
Bruit cruel! chaque mot m'épouvante et me glace!
Le Ciel me feroit-il pressentir ma disgrâce?
Ah! je sçais que pour toi la gloire a trop d'appas,
Que l'honneur au péril précipite tes pas.
Pour un guerrier, tes yeux ont reçu trop de charmes;
Pour un amant, ton cœur aime trop les alarmes.
Le Ciel devoit du moins te rendre, en te formant,
Ou moins vaillant guerrier, ou moins aimable amant.
De mon sexe timide ignorant la faiblesse,
Je suis faite aux périls, ainsi qu'à la tendresse.
Que ne m'est-il permis de voler après toi?
Si je suivois tes pas, je n'aurois nul effroi:
J'irois braver la mort et serois toujours prête
De m'exposer aux coups qui menacent ta tête:
Ta jeunesse, tes traits, ce teint vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne désavouerait pas,
Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
Pour toi, dans les combats, sont d'inutiles armes.

Un homicide plomb, avec impunité.
Frappe sans respecter l'âge, ni la beauté.
Adonis, comme toi, fut autrefois aimable:
Pour toi, je crains hélas! son destin déplorable.
Vénus entre ses bras lui vit perdre le jour;
Je n'ai point ses attraits, mais j'ai tout son amour.
O mère des plaisirs! favorable déesse!
Toi que suivent toujours les ris et la jeunesse,
Je t'implore aujourd'hui. Si d'une tendre voix
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix;
Si j'ai vanté ton fils, ses traits et son empire,
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inspire,
Vole, descends des Cieux: sers-toi de ces regards
Qui savent, quand tu veux, désarmer le dieu Mars.
Obtiens qu'à mon amour il ne soit pas funeste.
Mais, que dis-je, insensée? et quel espoir me reste?
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
Tu serois ma rivale et Mars serait jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'est toi seul que j'implore,
Cher amant, souviens-toi que mon âme t'adore;
Que tu dois de mes pleurs faire cesser le cours;
Qu'en exposant ta vie, il y va de mes jours (1).

Cette épître, tendre et passionnée, peint bien la Maupin tout entière: sa violence, son courage, son amour y sont décrits dans toute leur force.

(1) Danchet. — *Œuvres, 1751.* Tome IV, p. 54

Le comte d'Albert dut avoir le cœur touché à la lecture de ces vers remplis de flamme, qui vinrent le trouver au milieu des camps : une douce pensée s'envola vers la belle éplorée. Il répondit par ce poême qu'on lui attribue :

*Réponse de Monsieur le Comte D****
*à Mademoiselle M****

Que j'aime à vous trouver ces tendres sentimens
Qu'on croyoit reléguez au pays des Romans!
J'admire vos transports. et j'en suis idolâtre,
Vos mains sur le papier versent tout le théâtre.
Mon cœur. en vous lisant, ne peut se contenir :
Si je ne suis amant, je vais le devenir,
Et peindre à l'Univers avec quel avantage
Un amour bien placé forme un jeune courage.
Que la galanterie avec difficulté
En France est parvenue à sa maturité!
Nos pères prévenus par de fausses maximes,
Regardoient ces ardeurs comme les plus grands crimes;
Par un aveuglement qu'on ne peut trop blâmer,
Des plus légers talens se laissoient enflammer :
L'un, de la qualité se faisoit une idole,
Un autre étoit épris d'une vertu frivole;
L'un se laissoit charmer par sa simplicité,
L'autre par le courage et la fidélité;

Et jamais cet amour qui séduisoit leur âme,
Ne trouvoit tous les dons dans l'objet de sa flamme:
Mais dans un même objet nous trouvons tour à tour
Tout ce qui fait éclore et subsister l'amour.
Ainsi tantôt en vous j'adore la Déesse.
Je brûle pour la Reine et pour l'Enchanteresse;
Mon cœur à la bergère offre de tendres vœux:
Déguisemens nouveaux renouvellent mes feux.
Je vous trouve attendrie et puis inexorable;
Inconstante, fidèle et partout adorable;
Et de votre beauté le charme renaissant
Redonne de la force à l'amour languissant.
Mais de tous les attraits dont vous êtes pourvue,
Dont vous charmez l'esprit, dont vous frappez la vue,
Sous l'héroïque habit, dans le déshabillé,
A mon cœur plein de vous aucun n'a tant brillé
Que cette noble ardeur, cette offre peu commune
De me suivre à la guerre et courir ma fortune (1).

Cet échange gracieux de correspondance amoureuse entretenait l'amour de la Maupin, qui se désola quand elle eut connaissance de cette note :

24 Décembre 1703. — Il arriva un courrier de M. de Marsin, qui apporta la nouvelle de la prise d'Augsbourg....... M. l'Electeur de Bavière avait chargé le comte d'Albert de porter la nouvelle au

(1) Danchet. — *Œuvres*, *1751*. Tome iv, p. 55.

Roi, mais sa malheureuse étoile a fait qu'il s'est démis le pied en chemin et n'a pu venir (1).

Cette malencontreuse blessure ne l'empêcha cependant pas de continuer sa route vers Paris, où il arriva dans la nuit surprendre la Maupin qui l'étreignit avec ravissement. Cette première nuit amoureuse que le soldat goûta à son arrivée, depuis si longtemps qu'il courait la campagne, lui sembla exquise par cette froidure de décembre.

Il racontait, blotti dans les bras de la Maupin, son voyage accidenté, le mal qu'il avait eu à traverser les lignes ennemies, déguisé en hussard, puis son accident lorsque, poursuivi dans le dernier quartier où il passa, il sauta par-dessus une barrière, tomba à faux et se blessa au pied.

Le lendemain, d'Albert alla saluer le Roi au retour de la messe; il fut présenté à Louis XIV par M. de Chamillart: c'était la fin de sa disgrâce. Il narra devant la Cour les évènements qui se passaient de l'autre côté du Rhin, l'accident que son

(1) Dangeau. — *Journal.*

audacieuse entreprise lui avait causé et qui avait failli mal tourner ; par bonheur, le seul résultat désagréable n'était qu'une simple foulure sans importance, dont il boîtait encore un peu.

Pendant son séjour à Paris, d'Albert, toujours galant, reprit sa vie de séducteur. Ses nouveaux lauriers le firent rechercher des belles coquettes que ses aventures amoureuses avaient déjà intriguées. Peu à peu, délaissant la Maupin, dont il resta toujours l'ami, il rechercha et obtint les baisers et les caresses de Mme de Mussy, maîtresse actuelle du duc de Bourbon, prince de Condé.

Grâce à Mme de Bois-Landry, chez qui d'Albert fréquentait, Mme de Mussy se lia avec le jeune homme ; et comme, en somme, c'était un seigneur très à la mode, les relations prirent un caractère plus tendre. Dès lors, la tâche du comte fut des plus aisées pour mener la dame à capituler.

Ainsi les amours de la Maupin avaient vécu. L'assiduité du comte d'Albert chez

Mme de Mussy, vivement commentée par toutes les soupirantes jalouses, finit comme toujours par une chanson :

SUR : *Les Coquettes*

Pour la centième fois,
La Mussy, peu cruelle,
Quitte un prince fidèle
Et fait un autre choix,
Pour la centième fois.

Pour la première fois
D'Albert lorgna la belle,
Il dit à la donzelle :
Vous serez dans un mois
A la centième fois.

A ce mot de cent fois
La belle fut tentée ;
Mais elle fut trompée
Quand à la fin du mois
Le nombre fut de trois... (1)

Cette Mme de Mussy était la femme d'un conseiller au Parlement de Dijon, qu'elle trompait sans remords, et avec la

(1) *Nouveau Siècle de Louis XIV* ou *Choix de Chansons historiques et satiriques*. Paris, GARNIER, 1857, p. 304.

désinvolture particulière à cette époque, où l'on fermait les yeux sur les relations adultères dans la haute société. Toutes ces dames se disputaient leurs amants, changeaient leurs maris, rétribuaient des étalons, sans qu'il survînt autre chose que des couplets ou des moqueries. Les querelles regardaient les hommes; aussi, quand le duc de Bourbon eut connaissance de l'infidélité de sa maîtresse, il alla sur-le-champ chez la belle, courroucé et terrible. L'entretien ne tarda pas à devenir violent; le duc, à bout d'arguments, brisa miroirs et porcelaines; pendant ce carnage de verrerie, Mme de Mussy, calme comme une innocente, lui répondait, avec un sang-froid sans pareil, qu'elle n'était point sa femme, qu'il n'avait rien à lui dire sur sa conduite, ni rien à lui reprocher, que, certainement, elle avait du goût pour le comte d'Albert qui était bien plus aimable que lui; et que, pour en juger lui-même, il n'avait qu'à prendre un miroir, se regarder et comparer. Le duc comprit qu'il ne gagnerait rien à insister davan-

tage ; aussi, abandonna-t-il la dame, se contentant pour toute vengeance de lui retirer tout ce qu'il put parmi les objets de valeur qui restaient après ce massacre.

L'armée et le devoir reprirent bientôt d'Albert à ses nouvelles amours. Protégé par l'Electeur Maximilien, il fut nommé Maréchal de Camp dans les troupes de Bavière. Les faveurs du souverain ne s'arrêtèrent pas là, et il arriva que le comte d'Albert, l'homme aux bonnes fortunes, finit un jour par épouser la maîtresse de l'Electeur : Don Juan perfide joua Lovelace.

L'Electeur de Bavière, après Mme d'Arco, était tombé amoureux de Mlle Montigny, chanoinesse de Mons, parfaitement belle et bien faite. Comme il aimait placer ses conquêtes, il fit pour elle ce qu'il avait fait pour la comtesse d'Arco. Il chercha dans son entourage un parti avantageux. Le comte d'Albert, alors perdu en France, lui plut infiniment ; il en fit son grand écuyer et souvent son ministre en France ; puis, un beau jour, lui proposa la main de

Mlle de Montigny. D'Albert, devant cette offre tentante, ne trouva rien à répondre et accepta la femme et la fortune, comme il avait accepté les faveurs, malgré les plaintes de sa famille, outrée d'un si étrange mariage.

La cérémonie se fit à Compiègne le 17 mars 1715. DANGEAU consigne le fait :

4 MARS 1715. — Le comte d'Albert est déclaré grand écuyer de l'Electeur de Bavière ; M. de Torcy avait demandé au Roi de sa part la permission d'accepter cette charge et d'épouser Mlle de Montigny ; ce mariage doit s'achever cette semaine à Compiègne.

18 MARS 1715. — Le comte d'Albert épousa hier à Compiègne Mlle de Montigny, qui s'en va en Bavière ; ils jouiront de près de 40,000 écus de rentes des bienfaits de l'Electeur.

Ainsi finirent les amours de jeunesse du comte d'Albert.





XIV.

Carrière Théâtrale de la Maupin

PENDANT ces évènements, les représentations de la Maupin continuaient à l'Opéra. Les tragédies de *Médus* et de *Tancrède* avaient été pour elle l'apogée de sa gloire théâtrale, l'auréole de célébrité qui couronna sa carrière dramatique en l'année 1702. Dès lors, les grands seigneurs aspirèrent à l'avoir dans leurs soirées pour la partie de concert. Demandée pour ces représentations particulières, elle assistait à toutes les fêtes royales et seigneuriales.

Lorsque Sa Majesté était en résidence à Versailles, à Marly ou à Fontainebleau, Elle prenait grand plaisir à la chasse et, le soir, des divertissements venaient charmer la Cour. On y avait alternativement la Comédie et les Appartements (1);

(1) *Le Mercure Galant.* Novembre 1697, p. 250.

ces derniers consistaient en jeux et en parties de concert où, souvent, venait briller la célèbre Maupin.

Les princes suivirent cet exemple, et mêlèrent à leur société si cérémonieuse un peu de l'élément libre ; d'ailleurs, les artistes de l'Opéra jouissaient d'un certain privilège refusé aux comédiens. La présence de quelques chanteurs et surtout de chanteuses pimentait les fêtes ; et les invités supputaient ainsi les chances de plaire à ces dames en général peu farouches. Ces réjouissances duraient plusieurs jours, surtout quand les réceptions avaient lieu aux environs de Paris.

C'est ainsi que la Maupin se rendit, le dimanche 6 août, au Château de Saint-Maur, propriété de Monseigneur Louis, duc de Bourbon : on s'apprêtait à y recevoir Louis de France, dauphin, fils de Louis XIV, communément appelé « Monseigneur ».

Le dimanche 6 août, Monseigneur arriva à six heures et demie du soir à Saint-Maur et y fut

reçu par M. le Duc et par M. le Prince de Conti; Madame la Duchesse n'arriva qu'après Monseigneur. Il y eut promenade dans les jardins. L'on se mit au jeu ensuite, on soupa à dix heures, et l'on se remit au jeu jusqu'à minuit.

Le lundy, Monseigneur se leva à sept heures et demie, fit un déjeuner fort léger et alla à Villeneuve-Saint-Georges. Il courut un loup dans la forest de Senart.

Madame la Princesse de Conti arriva pour le souper que l'on servit à sept heures et, lorsqu'il fut fini, il y eut musique exécutée par les sieurs Cocherot et Thévenard, de l'Opéra, et par les demoiselles Couperin et Maupin. La première est de la Musique du Roy et nièce du sieur Couperin, organiste de Sa Majesté, qui accompagna avec une épinette. Les sieurs Visée, Forcroy, Philbert, des Cotteaux et quelques violons furent aussi de ce concert, qui recommença après une reprise de lansquenet. Monseigneur se coucha à minuit. Le mardi, mesdemoiselles Couperin et Maupin chantèrent un motet à la messe de Monseigneur, accompagnées par le sieur Couperin avec l'épinette. (1)

Après ces séjours, la Maupin revenait à l'Opéra reprendre le cours des représentations ordinaires, se maintenant toujours

(1) *Le Mercure Galant, 1702,* p. 365-366.

parmi les premiers rôles de l'Académie Royale de Musique.

Avec Thévenard, elle joua *Ulysse et Pénélope*, tragédie de Guichard, musique de Rebel, donnée le dimanche 21 janvier 1703. Le rôle de la noble femme d'Ulysse était habilement rempli par la Maupin, et celui du père de Télémaque par son ancien amant Thévenard.

Dans *Persée,* tragédie de Quinault, musique de Lully, reprise le vendredi 9 février 1703, on la vit en Cassiope, reine d'Ethiopie; parmi les cyclopes, les amazones et les divinités infernales, la Maupin paraissait étrangement belle.

Puis, le vendredi 8 juin 1703, on la vit resplendir dans le rôle de Vénus, de la tragédie *Psychée,* paroles de Corneille de l'Isle, musique de Lully, où elle fit aussi « une femme désolée ».

Cependant, en s'accoutumant à la voir, la critique se fit plus dure, les piqûres plus violentes; Momus agita ses grelots et la Muse scandaleuse chanta :

SUR LA MAUPIN (1)

Pour avoir voulu chanter le rolle d'Amadis (2)
un ton plus bas

I.

Reçois de tes amis, Campra,
Un conseil salutaire;
Abandonne de l'Opéra
La conduite ordinaire;
C'est à Cochereau et Ribon,
La faridondaine, la faridondon,
A réformer le grand Lully
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

II.

L'affiche, mardi, fit mention
De l'*Armide* nouvelle;
Tous ceux qui vinrent, ce dit-on,
Ne vinrent que pour elle;
Si dimanche on y met son nom,
La faridondaine, la faridondon,

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français. 12643. — *Chansonnier historique*, p. 397 (1704).

(2) Il y a sans doute erreur; c'est plutôt le rôle d'Armide qu'on joua le 27 novembre 1703. *Amadis* avait été joué en 1701.

On verra venir tout Paris
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

III.

Maupin n'a d'autre ambition
Que de chanter Armide;
Son port, sa voix, son action
Ont un air intrépide;
Le rolle montré par Ribon,
La faridondaine, la faridondon,
Sera applaudi dans Paris
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

IV.

Admirés tous, de la Maupin
La science magique;
Aprenez que son air (1) divin
S'étend sur la musique;
Dans un opéra de Ribon,
La faridondaine, la faridondon,
Elle a sçu déguiser Lully
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

(1) Art, sans doute.

V.

Maupin, reçois mon compliment;
Le parterre t'admire.
Il vit jouer la Lallemant,
Mais il n'en fit que rire;
De la Des Matins, ce dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Toi seule as consolé Paris
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

VI.

Connois-toi mieux, pauvre Maupin,
Et ne fais plus Armide;
Laisse jouer la Des Matins;
Quelle fureur te guide?
L'angloise te passe, dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Et tu ne plais plus à Paris
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

VII.

Vous qui chantez sur le vrai ton,
Laissez là la musique;
Cochereau, La Ferté, Ribon
Vont avoir la pratique;

Il n'en est d'autres, ce dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Maupin les a mis en crédit
Biribi
A la façon de barbari
Mon ami.

La voix grave de la Maupin déroutait lorsqu'elle attaquait des rôles écrits pour soprano ; son port et son maintien décidés en faisaient une ingénue manquant de douceur, une amoureuse trop savante pour feindre une candeur sincère ; aussi la raillait-on impitoyablement quand elle persistait dans ces anomalies.

On la goûta mieux dans le rôle de la Folie, du *Carnaval et la Folie*, comédie de La Motte, musique de Destouches, qui fut exécutée devant le Roi, à Fontainebleau, le dimanche 14 octobre 1703, et qui fut jouée plus tard à l'Opéra le jeudi 3 février 1704.

Onze jours après, le 14, on reprit *Isis*, tragédie de Quinault, musique de Lully, où la Maupin paraissait, orgueilleuse et jalouse, en Junon : ce rôle avait valu

deux ans d'exil à Quinault, parce que Mme de Montespan, alors en faveur, avait cru se reconnaître dans l'irascible compagne de Jupiter.

Le mardi 6 mai 1704, *Iphigénie en Tauride*, commencée par le poète Duché et le musicien Desmarets, terminée par Danchet et Campra, après être restée huit ans en souffrance, fut enfin représentée à l'Académie Royale de Musique ; la Maupin coiffa le croissant de Diane, et la Déesse de la Chasse n'eut jamais enveloppe corporelle plus attrayante. L'actrice portait hardiment l'arc et les flèches de la vierge farouche, et Actéon eût reculé, malgré sa témérité, devant une vertu d'abord aussi menaçant. Cet opéra fut éclipsé plus tard par l'*Iphigénie* de Gluck.

Mademoiselle Maupin fut conviée à venir chanter, le 12 mai 1704, chez le baron de Breteuil, qui était chargé, par Louis XIV, de recevoir le duc de Mantoue. On donna dans la maison du baron, à Charonne, une fête splendide à l'occasion de cette visite.

Le compte-rendu de la réception du duc de Mantoue nous montre la somptuosité de ces cérémonies.

Ce prince y arriva sur les six heures du soir, et, après une promenade d'une heure, il entra avec les dames dans un salon préparé pour la musique, où tout ce qu'il y a de plus belles voix d'hommes et de filles à l'Opéra chanta de la musique françoise et italienne, dont la symphonie estoit composée de tout ce qu'il y a de plus exquis dans l'orchestre de l'Opéra; ce divertissement étant fini, un fameux joueur de gobelets amusa la compagnie jusqu'au moment où l'on se mit à table. Le souper estoit préparé dans l'orangerie qui est fort grande; elle estoit entourée de petits orangers et l'on voyoit entre ces orangers de grands vases bleus remplis de toutes sortes de fleurs; de parfaitement beaux tableaux régnoient au-dessus, tout autour de la salle, qui estoit éclairée par six lustres et par quantité de girandolles. Il y avoit dans le fond un buffet des plus magnifiques;. il estoit à trois étages et garni de tout ce que l'orfèvrerie peut avoir de plus beau en argent et en vermeil doré. Il y eut deux tables de vingt-quatre couverts chacune, derrière lesquelles plusieurs personnes mangèrent debout. Plusieurs tables furent aussi servies pour la suite. Lorsque la compagnie passa du sallon de la musique à la salle du souper, l'allée qui règne le

long de l'orangerie parut tout d'un coup illuminée de la manière du monde la plus galante. La table où estoit M. le duc de Mantoue estoit vis-à-vis une porte qui est dans le milieu de l'orangerie et qui répond à une longue allée de bois : cette porte ne s'ouvrit que dans le moment que la compagnie se trouva vis-à-vis pour se mettre à table ; et, lorsqu'on l'ouvrit, tout le bois se trouva illuminé, et l'allée terminée par une grande arcade de lumière, qui se réfléchissoit dans des miroirs placez derrière la table. Des hautbois et des violons jouoient dans ce bois pendant le souper, et Mesdemoiselles Des Matins et Maupin, et le sieur Thévenard, chantèrent sur la fin de ce magnifique repas. Pendant le souper, on illumina le reste du jardin, en sorte que, lorsque Son Altesse entra dans la maison, elle trouva toute la face du jardin qui la regarde et les allées qui y répondent éclairées d'une décoration de lumières très ingénieusement rangées......

La fête finit par un grand bal qui dura jusqu'à plus de deux heures après minuit. (1)

Ces divertissements, ces réunions brillantes et joyeuses rompaient la monotonie des représentations suivies ; la Maupin était complètement heureuse dans cette vie de luxe et de plaisirs ; elle

(1) *Le Mercure Galant.* Juin 1704, p. 204-211.

trouvait à satisfaire son besoin d'activité et ses appétits sensuels; elle jouissait pleinement de l'existence délicieuse qu'elle s'était créée, recherchant toujours la volupté dans les amours les plus diverses.

A l'Académie Royale de Musique, la Maupin joua encore :

Le mardi 11 novembre 1704, *Télémaque*, fragments de divers opéras à la mode arrangés par Danchet et Campra, ses auteurs favoris. Elle parut successivement dans cette pièce en Félicité, Thétys et une Nymphe de Calypso.

Puis, le 15 janvier 1705, elle jouait Mélanie, princesse d'Islande, dans *Alcine*, tragédie des mêmes collaborateurs.

Ainsi, de 1698 à 1705, on la vit régulière et assidue à l'Opéra, alternant les spectacles de la Cour, les fêtes particulières, avec les amusantes répétitions et les souvent tumultueuses représentations.

En 1705, un couplet courait sur elle :

CHANSON

Sur l'Air: *O filii et filiæ*

La Maupin disait l'autre jour:
J'iray à Marly à mon tour
Avec d'Albert et Luxembourg
Et Brindamour (1).

Soudain, après avoir paru dans *la Vénitienne*, comédie de de La Motte, musique de La Barre, où elle remplissait le rôle d'Isabelle, amante d'Octave, la Maupin disparut subitement de la scène. La dernière pièce créée avait été représentée le 26 mai 1705; on peut donc placer sa retraite au milieu de cette année.

Un évènement inattendu lui fit quitter le théâtre pour toujours. Une nouvelle vie, aussi calme que l'ancienne avait été agitée, allait commencer. Un désir la prit de se faire oublier, d'abandonner pour toujours le succès, la gloire et aussi l'amour.

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français. — *Chansonnier historique*, p. 309.

Jeune encore, la Maupin renonça à ce que toute actrice ne quitte qu'à la dernière extrémité : le vertige de la vie publique, le bruit des bravos, l'attrait d'être une personnalité à part, discutée, acclamée ou même huée, qu'importe ! Quand on a été adorée, admirée, quand on a vu à ses pieds les grands vous offrir toutes les félicités terrestres, quand on a goûté toutes les douceurs de l'existence, et qu'on est arrivé à en jouir sans avoir à se préoccuper des menus ennuis de la vie commune, comme la Maupin, alors dans la plénitude de ses succès et de sa beauté, il faut avoir ressenti un choc intérieur d'une bien grande violence pour quitter sans regrets ce milieu brillant et somptueux.

Adieu duels, voyages, aventures, amours perverses et passions délirantes. La Maupin a décidé de rompre avec son passé et ne souhaite désormais que la solitude et le recueillement.

Cependant l'Académie Royale de Musique resplendit toujours et, à la fin de cette année 1705, la Maupin est oubliée.

On chansonne l'Opéra et pas un mot ne rappelle celle qui en fit les délices si longtemps :

SATIRE

Sur plusieurs personnes étant un jour à l'Opéra

(1705)

Je ne te verrai point de toute la semaine:
Aujourd'hui ma cousine à la foire nous mène.
Je prends les sots plaisirs du Caresme prenant.
Je vis ces jours passés l'opéra de Roland :
Poussin chanta des mieux. Balon fit des merveilles,
La Des Matins surtout enchanta les oreilles,
L'orquestre est aussi bon qu'il ait jamais esté,
Et ce vieil opéra fut pour moi nouveauté.
Thévenard ne fait point regretter Banmavielle.
J'entendis bien chanter plus d'une voix nouvelle.
Dans l'orquestre. Grammont, conduit par Périgny.
Admira tous les pas que fit la Subligny.
Dans la première loge étoit la présidente,
Madame de Poissy. toute belle et charmante;
La Cayanel près d'elle aux yeux ne brilloit pas.
Quel moyen de briller auprès de tant d'appas?
L'époux qu'on eût voulu savoir dans la rivière,
Jaloux ou non jaloux occupoit le derrière!
Vis-à-vis de leur loge étoit la Vaubecourt.
La Cambray, puis une autre. où je demeure court.

Ces antiques beautés par le long temps usées,
D'un rouge fort épais étoient printanisées.
Avec elles étoit l'aimable Montbazon.
Près de là paraissoit la famille Loison.
Là plus d'un jeune fou dit plus d'une sottise,
Parmi ces jeunes gens je reconnus Soubize.
Dans la loge d'auprès vint l'abbé de Chaulieu
Plus rouge et plus fumant qu'un juif qui jure Dieu.
Il se trouva placé près d'une demoiselle
Qui de loin me parut raisonnablement belle;
Il récita tout haut les airs de point en point,
Et pendant le spectacle il ne déparla point.
Du seul la Fare ensuite une loge étoit pleine,
Qui trembloit sous le poids de sa grosse bedeine.
Dessus l'amphithéâtre, on voyoit la du Breuil
Que Nolet bien poudré lorgnait du coin de l'œil.
Ensuite je grimpay jusque aux loges secondes;
Là je vis des abbez, des brunes et des blondes:
Entr'autres j'aperçus un petit libertin,
Tu ne le diras pas, c'étoit l'abbé Courtin.
Il serroit de fort près une jeune coquette,
Laquelle en badinant déchiroit sa manchette;
De peur de s'enrhumer, ce petit folichon
Prenoit de la Cloris la cuisse et le manchon.
Enfin, las de rôder, je revins au parterre:
Là deux cents officiers ne parloient que de guerre;
L'un disoit: il faudra que j'aille sur le Rhin,
La mort de mes chevaux a bien chastré mon train.
Il faudra, disoit l'autre, aller sur la Moselle;
De tout le régiment ma troupe est la plus belle.

Me trouvant fatigué d'un si long entretien.
Lorgnant de tous cotez je vis l'abbé Servien ;
Cet abbé, dans un coin, d'un doucereux langage.
Le nez dans son manchon entretenoit un page.
Un peu devant la fin, je vis sortir Sully,
Mongon, Nolet. Turgis. Brillac. le duc d'Onzi.
Qui pressoient... et poussoient les gens sans dire gare,
Ce qui fit à la porte un fort grand tintamarre.
D'aussi loin que Donzi pût connoître Nolet.
Il vint fondre sur lui. le prenant au colet :
Allons goûter. dit-il, du vin de la Morlière ;
Brillac est avec moy. nous ferons chère entière.
Ces trois sobres amis furent faire un festin.
Qui finit de bonne heure et de fort grand matin.
Pour moy je fus chercher, à travers cent carrosses.
La place où j'avois mis mes deux mourantes rosses.
Aussitôt je me mis dans mon vieux locatis
Et le corps tout brizé je revins au logis (1).

Ce tableau amusant de l'Opéra en 1705 n'accorde même pas un souvenir à la disparue, et pourtant les artistes et les célébrités y ont leur place. Le Paris galant se donne toujours rendez-vous à l'Académie Royale de Musique, potinant et se moquant, bavardant de tout ; la

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12625. — *Chansonnier historique*, p. 345-347.

Maupin n'y est plus, le spectacle est toujours le même, et pas un écho ne vient rappeler le long séjour qu'elle y fit.

Pourquoi au bout de si peu de temps était-elle déjà oubliée? Quelle était la cause de sa retraite et du silence fait autour de son départ?

Peu de renseignements sont parvenus jusqu'à nous sur la vie de Mademoiselle Maupin après son départ de l'Opéra; néanmoins nous allons tâcher d'expliquer ce qu'elle devint.





Madame la Marquise de Florensac

XV.

Madame de Florensac


A seule note qui donne quelques détails sur ce départ de la Maupin se trouve à la Bibliothèque Nationale dans le *Manuscrit* des Frères Parfaict :

Sa retraite fut occasionnée par la mort de Mme la comtesse de Florensac qui honorait Mademoiselle Maupin de son amitié et de sa protection. Mademoiselle Maupin, après avoir pleuré amèrement la perte de cette dame, demanda son congé et se retira dans un quartier éloigné. (1)

Qu'était cette comtesse de Florensac et quelles ont pu être les relations entre les deux femmes ?

Saint-Simon, si précieux à consulter pour tous les détails relatifs aux généalogies, pour les notices nécrologiques et

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français. Nouv. acquisitions, 6532, p. 97.

en général pour tout ce qui concerne la noblesse, Saint-Simon nous dit (1705) :

La marquise de Florensac (1) mourut aussi à trente-cinq ans, la plus belle femme qui fut peut-être en France. Elle étoit fille de Saint-Nectaire (2) et d'une sœur de Longueval, lieutenant-général tué en Catalogne sans avoir été marié. Sa mère avoit été fille de la Reine, avoit été belle, et, avec de l'esprit, du crédit et de l'intrigue, avoit fait des procès à son beau-frère, qu'elle sut tourner en criminel et qu'elle abrutit dans les prisons, dont il ne sortit qu'avec beaucoup de temps et de peine, s'accommoda et ne se maria point. Ainsi Mme de Florensac fut fort riche. Elle fit bien des passions et fut accusée de n'être pas toujours cruelle ; d'ailleurs, la meilleure femme du monde, la plus douce et la plus simple dans sa beauté. Elle fut exilée pour Monseigneur dont l'amour commençoit à faire du bruit. Son mari (3), frère du duc d'Uzès,

(1) Marie-Thérèse-Louise de Senneterre de Lestrange, née vers le mois de mai 1671, mariée au marquis de Florensac par contrat du 22 janvier 1688.

(2) Henri, dit le marquis de Saint-Nectaire, ou Sennecterre, ou Senneterre, de la branche des marquis de Châteauneuf, neveu du premier duc de la Ferté.

(3) Louis de Crussol, marquis de Florensac, frère cadet du duc Emmanuel d'Uzès, servit comme cornette dans la deuxième compagnie des Mousquetaires de 1665 à 1673, eut un régiment de cavalerie en 1674, quitta le service le 30 mars 1693. C'était un familier de Monseigneur (le Dauphin), ayant été nommé l'un de ses six menins en 1680. Il mourut le 15 mai 1716 à l'âge de soixante et onze ans.

menin de Monseigneur et le plus sot homme de France, ne s'en aperçut point et l'aimoit passionnément. Elle mourut en deux jours de temps et ne laissa qu'une fille (1), belle aussi, mais non pas comme elle, qui se pique de toute sorte de savoir et d'esprit, et qui est aujourd'hui duchesse d'Aiguillon, Dieu sait comment et Madame la princesse de Conti aussi. (2)

SAINT-SIMON, on le voit, ne fait qu'effleurer le sujet des amours de Mme de Florensac, et cependant ses divers caprices furent connus de toute la Cour. Sa beauté, sa coquetterie lui valurent toujours une nombreuse suite d'adorateurs, qui ne furent pas tous dédaignés. Elle charma aussi Monseigneur Louis, dauphin de France, et bientôt le prince ne voyait plus que par la belle marquise de Florensac. Cette passion alarma le Roi, alors en pleine crise de dévotion sous la sévère autorité de Mme de Maintenon ; et Louis XIV frappa, dans son indignation, non pas son fils, mais la volage épouse de M. de

(1) Elle laissait aussi un fils qui fut colonel au régiment de Béarn.

(2) SAINT-SIMON annoté par BOISLISLE, 1897. Tome VIII, p. 47-49.

Crussol-Florensac; il l'obligea de s'éloigner des siens et l'envoya dans l'abbaye de Notre-Dame de Soissons.

Dans un Noël sur les dames de la Cour, on raille la mesure royale:

La Florensac arrive
Plus belle que le jour,
Disant : Quoi ! l'on me prive
Des plaisirs de la Cour.
Pour avoir, sous mes lois,
Mis les princes de France
Je séjourne à Soissons,
Dondon.
Fallait-il pour cela,
Lala,
Si rude pénitence ? (1)

Elle reparut à la Cour en avril 1701 et reprit sa vie galante. Une intrigue avec Monsieur, duc d'Orléans, frère du Roi, défraya de nouveau la chronique scandaleuse; cette fois, c'est la duchesse d'Orléans elle-même qui lance des couplets satiriques sur les amours de son mari.

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12624. — *Chansonnier historique*, fol. 81 et 12754, p. 49.

Sur l'Air de : *Grimaudin*

La Florensac se croit jolie,
Il n'en est rien ;
Cependant sa plus forte envie,
Soir et matin,
C'est de loger mon Grimaudin
Dans son château de Gaillardin.

Lorsqu'on lui annonça que Mme de Florensac était accouchée et qu'on parlait du père probable, sans songer à son mari, la duchesse répondit :

Sur l'Air du : *Carillon*

Orléans,
Beaugency,
Dauphin, Lecourti,
Le petit Duc, mon mari,
Tant d'autres ici,
Tant d'autres là,
Tant d'autres (1).

Comment, dans cette vie galante et dans la fréquentation de si hauts per-

(1) Bibliothèque Nationale. Manuscrits français, 12754. — *Chansons de la Vieille Cour,* p. 75 et 12643. — *Recueil de Chansons,* p. 304.

sonnages, Mme de Florensac connut-elle la Maupin?

Naturellement, elle l'entendit chanter à la Cour, la vit à l'Académie Royale de Musique, mais de là à l'intimité il y a loin.

Ne serait-ce pas plutôt la renommée amoureuse de la Maupin qui aurait séduit la grande dame? Dans ce cas, tout s'expliquerait. Le désir de voir l'artiste, de l'entendre, de l'approcher, s'empara de Mme de Florensac; puis, elle se troubla devant l'allure garçonnière, la mâle prestance de la Maupin : où elle croyait voir une jolie femme, elle découvrait un aimable cavalier. De son côté, Mademoiselle Maupin admira la beauté, la grâce de la grande dame, et peu à peu lui suggéra sa passion fatale, cette inversion qui revenait sans cesse la troubler par ses tentations de luxurieuses débauches; elle pervertit les rêves amoureux, les secrètes pensées de la volage Mme de Florensac.

Elles avaient à peu près le même âge, elles étaient toutes deux aimantes, pas-

sionnées, l'une toute de douceur, l'autre toute d'énergie virile. Le nombre de leurs amants les avait blasées sur l'amour ordinaire ; la Maupin n'eut pas de peine à entraîner Mme de Florensac par la curiosité des délices promises, piment nécessaire à cette époque où les hommes donnaient eux-mêmes le répugnant exemple de ces amours unisexuelles.

La Maupin émerveilla bientôt la marquise par sa science amoureuse ; leurs tendres relations s'affermirent davantage ; l'actrice elle-même fut prise à son tour dans ses propres filets et l'amour, un amour véritable, une passion enivrante fit place au caprice qu'elle avait cru satisfaire.

Leur liaison dura sans doute de 1703 à 1705, et, pendant deux ans, elles vécurent de cette tendresse qu'elles pensaient idéale, éthérée, hors d'atteinte de la souillure des hommes ; et les jeunes femmes s'isolèrent, énamourées, ne paraissant qu'en des occasions où leur présence était indispensable. En effet on ne trouve,

après 1702, aucune chanson ni satire contre les deux femmes, sauf les critiques des rôles de la Maupin qui avait toujours conservé son emploi à l'Opéra.

C'est la seule manière d'expliquer les relations des deux femmes. Le caractère amoureux de la marquise, les antécédents et la renommée d'androgyne de la Maupin rendent cette supposition parfaitement possible, sans que l'on nous accuse de médisance.

Aussi, le 2 juillet 1705, jour de la mort de Mme la marquise de Florensac, la douleur de la Maupin fut-elle sans bornes. La maladie avait été prompte et avait emporté la jeune femme en deux jours.

> Morte du pourpre en peu de jours, étant dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. (1)

DANGEAU, lui aussi, signale la mort rapide de la marquise :

(1) DE SOURCHES. — *Mémoires*. Tome II, p. 121 et 129.

Le diagnostic indiqué par De Sourches est sans doute la maladie aujourd'hui appelée *purpura*.

JEUDI 2. — Madame de Florensac mourut à Paris; elle avoit environ trente-cinq ans et n'a été malade que deux jours.

En note, dans une addition, on cite la lettre suivante, adressée par la marquise d'Huxelles au marquis de la Garde, le 7 juillet :

Vous avez dû commercer avec M. de Florensac dans ce fameux hôtel de Rambouillet. Il faut vous marquer son affliction; elle fut telle au moment de la mort de Madame sa femme qu'il prit son épée pour s'en percer le cœur. Le P. Massillon l'arrêta et le mena au Noviciat des Jésuites. (1)

La *Gazette*, le *Mercure*, commentèrent également la mort foudroyante de Mme de Florensac (2) et, deux jours après, le 4 juillet, elle fut inhumée dans le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques. (3)

(1) *Journal* de DANGEAU, édit. 1857, tome X, p. 359.

(2) *Gazette*, 1705, page 336.
Le Mercure Galant, juillet 1705, p. 68-72.

(3) ANSELME. — *Histoire Généalogique et Chronologique des Pairs de France*, *1728*, in-fol. III, p. 775.

La jeune femme laissait un mari inconsolable et une amante qui lui consacra le reste de sa vie.

Elle fut le dernier amour de la Maupin.





XVI.

Conversion de la Maupin

Esseulée, la Maupin continuait à vivre avec le souvenir de sa chère morte, et bientôt le théâtre, le bruit, la vie animée et fiévreuse lui pesèrent.

Un auteur de l'antiquité l'a dit, les grandes passions ne s'éteignent point chez les femmes, tant qu'il reste en elles assez de puissance physique pour les alimenter ; seulement elles changent d'objet, quelquefois de caractère. C'est ainsi qu'une vive dévotion succède chez la femme aux affections terrestres ; tout dans la religion, sa poésie sublime, les enivrantes consolations de ses croyances ; la séduction gracieuse de ses images, tout va fouiller et frapper jusqu'au dernier repli du cœur ; elle ranime en un feu mystique les étincelles de la sensation un moment éteintes sous les

cendres des voluptés consumées. C'est alors que la femme qui, comme la Maupin, a usé de toutes les jouissances terrestres, tombe dans la dévotion la plus absolue; elle reporte vers le ciel ses convoitises détachées de la terre; l'encens remplace les parfums de la chair. Elle s'éprend des anges comme elle s'était éprise de ses amants, de ses aberrations charnelles; dans ses élans religieux, on retrouve le ressouvenir des anciens abandons; dans ses prières, les douces paroles des amoureux.

La Maupin connut toutes les phases de cette évolution interne; en elle s'accrut de jour en jour le désir de se donner à Dieu comme elle s'était donnée à ses amants, à ses amantes. Ses sens bisexuels frémirent et s'enthousiasmèrent des cantiques d'amour adressés à Jésus et à la Vierge, l'amant et l'amante mystiques: Jésus, le divin adoré des vierges extasiées; la Vierge, idéal platonique des adeptes tourmentés par le désir des profanes caresses; et ce fut de longues extases, de délirantes

joies dans l'exaltation mystique de la pécheresse repentante.

Cependant un lien terrestre la retenait encore, quoique débarrassée de toute passion ; une reconnaissance du bonheur passé la rattachait encore au monde.

Le comte d'Albert vivait toujours et lui rappelait l'amour le plus durable, les étreintes les plus vraiment délicieuses qu'elle eût ressenties dans son existence; et pourtant la Maupin voulait fuir complètement les tentations de la vie.

Ils sont moins rares qu'on pourrait le croire, les comédiens qui se convertissent, et même il faut en compter quatre qui furent canonisés. D'abord saint Genest, acteur du temps de Dioclétien, dont la foi, déclarée en plein théâtre, fournit à Rotrou le sujet d'un drame original. Saint Porphyre, comédien d'Andrinople, fut baptisé par Moquère devant Julien l'Apostat, confessa hautement qu'il était chrétien et, pour ce, eut la tète tranchée. Ardéléon, acteur d'Alexandrie, fut frappé de la grâce dans une représentation où il tournait en

ridicule les mystères du christianisme, et devint martyr sous l'empereur Justinien. Enfin, sainte Pélagie, la principale actrice de la ville d'Antioche, étant allée entendre une prédication de l'évêque d'Héliopolis, en fut si touchée qu'elle renonça au théâtre, reçut le baptême, donna tout son bien aux pauvres et se retira, travestie en homme, sous le nom de Pélage, dans la montagne des Oliviers, où elle mena jusqu'à sa mort la vie la plus austère.

Pour venir plus près de nous, Bellerose, compagnon de Molière, se retira à Conflans-Sainte-Honorine, où il vécut dans la plus grande dévotion. Bellerose, la Champmeslé, la Desœillets et depuis bien d'autres, après leurs succès profanes, tournèrent à la religion. (1)

La Maupin, indécise pour la première fois, entre l'irrémédiable abandon des plaisirs et la vie claustrale des recluses, voulut avoir l'avis du seul être qui la retenait au monde. Elle nourrissait tou-

(1) V. Fournel. — *Curiosités théâtrales, 1859*, in-8°, p. 319.

jours pour le comte d'Albert un sentiment profond et fidèle que les années n'avaient point entamé, affection d'ailleurs partagée par le comte, reconnaissant des bons jours et surtout des folles nuits d'amour qu il devait à la jeune femme. Une sincère amitié, où cependant perçait encore de temps à autre un désir plus tendre, les empêchait de rompre tout à fait; dans les moments difficiles, ils trouvaient une douceur à se faire part de leurs tourments, éprouvaient dans ces confidences un doux soulagement, une nouvelle force, et souvent de cette effusion, de cette confiance, résultaient de bons et salutaires conseils.

La Maupin, dans la phase critique qu'elle traversait, songea donc naturellement au comte d'Albert pour mettre un terme à son indécision.

Elle lui écrivit sa douleur, lui peignit le vide que faisait dans son existence la mort de Mme de Florensac, la tristesse qui envahissait son cœur et son dégoût des joies de ce monde.

Je vais, disait la Maupin, vous prouver l'estime que je fais de vous et combien vous m'avez persuadé de votre sincérité. (1)

Et, là-dessus, elle continuait à exposer ses raisons, décrivait son accablement et finissait par communiquer sa résolution de vivre désormais dans la retraite, de s'isoler, d'enterrer sa mélancolie dans la reclusion. Elle demandait au comte son avis à ce sujet, le priant de la tirer de l'incertitude.

Au reçu de cette missive, d'Albert fut bien étonné ; il était loin de penser que la Maupin finirait ainsi son existence si agitée. La lettre qu'il lui écrivit dans cette circonstance mérite d'être citée : outre qu'elle montre jusqu'à quel point, en 1705, le sentiment était pris au sérieux même par les hommes de guerre, incités cependant par tant de séductions à l'inconstance, elle prouve qu'alors le style épistolaire d'une certaine élégance était familier à la noblesse qui, cinquante ou soixante ans

(1) P. Lacombe. — *Les Etoiles du Passé*, p. 151.

plus tard, le regardait comme indigne d'elle et s'enorgueillisait, aux yeux d'une renaissante philosophie, de l'ignorance titrée des siècles féodaux.

Songez à qui vous vous adressez, écrivit M. d'Albert à la Maupin ; est-ce ma religion, est-ce mon cœur, est-ce ma complaisance que vous voulez mettre à l'épreuve ? et comptez-vous, en me consultant, que je suis assez le maître de mes sentimens pour fortifier les vôtres ? Avez-vous perdu l'idée de ce que je suis à votre égard ; n'est-ce pas insulter à mon malheur, que de me forcer à l'approuver ; et ne mériteriez-vous pas que, pour vous punir de votre injustice, je me rangeasse du parti du monde contre vous-même ? Je sais que vous ne doutez pas de la part que je prends à tout ce qui peut faire votre bonheur ; mais ignorez-vous que vous ne pourrez parvenir à celui où vous aspirez qu'aux dépens du mien propre, et sans qu'il m'en coûte mon repos ? Ne devez-vous pas craindre qu'à force de m'intéresser à ce que vous faites, je ne tâche de vous en dissuader ; et pouvez-vous sagement vous confier à un homme qui ne saurait agir de bonne foi, sans trahir ses intérêts ? Vous le savez, depuis que vous renoncez au monde, mes intérêts deviennent bien différens des vôtres. A quelle extrémité me réduisez-vous donc, pour répondre à la bonne opinion que vous avez de moi ? et qu'il m'en coûte cher de vous

avoir persuadée de ma sincérité. Il faut que je me détache de moi-même pour me conformer à vos intentions ; il faut que j'étouffe tout sentiment de sensibilité et de délicatesse, il faut enfin que je vous tienne un langage tout opposé aux mouvements de mon cœur, et que je m'immole pour vous satisfaire..... Jamais la raison n'a tant pris sur la nature; mettez donc à ce sacrifice tout le prix qu'il mérite: c'est le plus grand que j'ai fait, et que je puisse faire de ma vie. (1)

Cette réponse n'était peut-être pas tout à fait celle qu'espérait Mademoiselle Maupin. Etant donné la disposition d'esprit particulière de notre héroïne, sa lettre, tout en révélant un projet très sincère, pouvait bien être aussi une tentative dernière ; et, si un encouragement, si une réponse pleine d'amour était venue la dissuader de ce projet, sans doute eût-elle senti se ranimer en elle une ardeur simplement assoupie. Hélas ! espoir déçu ! Cette première indécision de sa vie lui fut funeste et, avec la fougue de son tempérament, elle se jeta dans les bras de Dieu

(1) Touchard-Lafosse. — *Chroniques de l'Opéra, 1844*, in-8°, p. 240-244.

comme elle s'était précipitée dans la vie amoureuse et turbulente.

Affermie dans sa résolution par la réponse du comte d'Albert, elle quitta définitivement le théâtre et abandonna les aventures.

Où alla-t-elle finir ses jours? Les documents de l'époque sont muets à ce sujet. Le programme de la *Vénitienne* la mentionne pour la dernière fois. Tous ses biographes sont d'accord pour affirmer qu'après cette date elle vécut dans la religion ; toutefois ils varient sur sa manière de vivre et sur la façon dont elle se comporta jusqu'à sa mort.

L'un dit pour conclure sa notice :

Avant la fin de l'année (1705), l'amante du comte d'Albert se retira dans un couvent, où elle finit ses jours au sein de la plus austère pénitence.

On peut dire que cette actrice de l'Opéra avait parcouru toutes les phases de la vie. Cavalier galant avec les demoiselles, femme tendre avec les hommes qui lui plaisaient, redoutable l'épée à la main avec ceux dont elle avait à se plaindre, spirituelle avec tout le monde, aimée du public pour ses qualités

et même pour ses travers plus que pour ses talents, cette femme extraordinaire emporta dans la retraite une ample collection de souvenirs charmants à mettre en oubli et de péchés plus ou moins gros à expier..... Heureusement les trésors de la miséricorde céleste sont inépuisables, mais avouons que la demoiselle Maupin dut en faire une grande consommation. (1)

Un autre amplifie encore :

Après quoi elle se retira du monde, fit bâtir une chapelle, fonda un hospice et trépassa en odeur de sainteté, l'an du calendrier grégorien 1707, l'an 34 de sa vie.

Si jeune! dira-t-on; — n'avait-elle pas vécu trente-quatre siècles? (2)

Nous avons fouillé toutes les donations, toutes les fondations, les listes des religieuses des cloîtres de Paris, rien n'est venu confirmer cette affirmation.

L'*Epitaphier* ne mentionne non plus aucune inscription relative à Mademoiselle

(1) Touchard-Lafosse. — *Chroniques de l'Opéra, 1844*, in-8°, page 244.

(2) Houssaye (Arsène). — *Galerie du XVIIIe Siècle. - Princesses de Comédie et Deesses d'Opéra, 1858.* Tome II, p. 175.

Maupin ; seule, une femme Maupin qui pourrait être un ascendant de son mari, fut enterrée dans l'église paroissiale Saint-André-des-Arts. Nous rapportons cette épitaphe parce qu'elle donne les armes des Maupin.

TOMBE SOUS LE BÉNITIER :

Ci gist honorable femme Emerye Prieur, en son vivant femme de honorable homme maistre François Maupain, procureur en Parlement, qui trespassa le lundy XVIIe jour de may, l'an M D XXXV. — Priez pour elle. — *Pater noster.* — *Ave Maria* — *Amen.*

Armes :

MAUPAIN. — D'argent au pin de sinople fruité d'or.

PRIEUR. — D'azur au chevron d'or, accompagné de deux roses d'argent en chef et d'une coquille d'or en pointe. (1)

Il est plus probable que la Maupin s'isola dans un des faubourgs de Paris,

(1) Emile RAUNIÉ. — *Epitaphier du Vieux Paris, 1890*, in-4°, tome I, p. 27-28.

où s'élevaient alors de petites maisons discrètes, entourées de jardins, et où les rares habitants, peu curieux, ignoraient celle dont la vie avait été si orageuse.

Rassasiée du reste de tous les plaisirs de ce monde, il lui en resta le vivace souvenir qui occupa les longs jours passés dans cette solitude. La prière ne pouvait effacer l'image des voluptés anciennes ; elle revécut en songe toute son histoire, depuis sa fuite avec Séranne jusqu'à l'amour de Mme de Florensac ; l'enthousiasme du public, le bruit des applaudissements, le chatoiement des ors et des pierreries, des costumes galonnés et des lumières reflétées par les girandoles scintillantes ; toute sa vie passée la hantait, la reprenait malgré sa volonté. Dans un couvent ou dans une maisonnette claire et gaie, l'existence de recluse ne pouvait suffire à l'activité débordante de la Maupin. Le besoin d'agir, le besoin d'aimer, ne purent être remplacés par la vie d'abstinence et de dévotion dans

laquelle essayait de se complaire la jeune femme.

En 1707, après deux années d'efforts pour combattre sa nature véhémente, sa santé s'altéra, et elle ne put dompter son corps rebelle à la vie claustrale ou solitaire.

Elle mourut ignorée, en novembre, et la chronique scandaleuse, qui pendant si longtemps s'était occupée de ses actions, resta muette sur son trépas.

Ainsi finit au milieu de l'indifférence générale cette femme d'énergie, d'art, de grâce et d'amour ; devant sa beauté s'étaient agenouillés quelques grands de la terre, devant son épée avaient pâli quelques braves.

Ce fut une exception à son sexe, une de ces erreurs de la nature qui enferme dans un même corps la grâce de la femme et l'énergie de l'homme. Sa renommée a traversé les siècles et nous arrive encore aujourd'hui entourée de l'auréole mystérieuse des héroïnes et des grandes amou-

reuses des temps chevaleresques ; autour, flotte le parfum ambré de la société galante et gracieuse, mignarde et raffinée, pleine d'affectation de la fin du règne du Roi Soleil.

FIN

NOTES

Répertoire chronologique

des Rôles tenus par la Maupin

SOURCES

Manuscrits. Imprimés. Gravures

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

NOTES



Notes

RÉPERTOIRE CHRONOLOGIQUE

DES

Rôles tenus par la Maupin

Décembre 1690.

Cadmus et Hermione, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle de Pallas.

11 Septembre 1693.

Didon, tragédie de Mme de Xaintonge, musique de Desmarets.

Rôle d'Une Magicienne.

Octobre 1695.

Les Saisons, ballet de l'abbé Pic, musique de Louis Lully.

Rôle de Cérès.

Novembre 1698.

Thésée, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle de Minerve.

Lundi 27 Avril 1699.

Thétys et Pelée, tragédie de Fontenelle, musique de Colasse.

Rôle de Cidippe.

Vendredi 31 Juillet 1699.

Proserpine, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle de Cérès.

Dimanche 29 Novembre 1699.

Marthésie, Reine des Amazones, tragédie de de La Motte, musique de Destouches.

Rôles de : Cybèle.
— La Grande Prêtresse du Soleil.

Dimanche 16 Mai 1700.

Triomphe des Arts, ballet de de La Motte, musique de La Barre.

Rôles de: Vénus, Campaspe.

DIMANCHE 11 JUILLET 1700.

Le Carnaval, mascarade-reprise de Lully.

Rôles de : Une Bergère chantante.
— La Musicienne.

JEUDI 4 NOVEMBRE 1700.

Canente, tragédie de de La Motte, musique de Colasse.

Rôles de : L'Aurore.
— Nérine, confidente de Circé.

MARDI 21 DÉCEMBRE 1700.

Hésione, tragédie de Danchet, musique de Campra.

Rôles de : La Prêtresse du Soleil.
— Une Prêtresse de Flore.

JEUDI 14 JUILLET 1701.

Aréthuse, ballet de Danchet, musique de Campra.

Rôles de : La Nymphe de la Seine.
— Thétys.

16 Septembre 1701.

Scylla, tragédie de Duché, musique de Théobalde.

Rôles de : La France, Ismène
Une Magicienne, Thétys

Jeudi 12 Janvier 1702.

Phaéton, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle de Clymène, mère de Phaéton.

Jeudi 12 Novembre 1702.

Omphale, tragédie de de La Motte, musique de Destouches.

Rôles de : Une Grâce, Céphise.

Mardi 13 Juin 1702.

Acis et Galathée, pastorale de Campistron, musique de Lully.

Rôle de Scylla.

Dimanche 23 Juillet 1702.

Médus, tragédie de Lagrange-Chancel, musique de Bouvard.

Rôle de Médée.

10 Septembre 1702.

Fragments de Lully, ballet de Danchet, musique de Campra.

Rôles de : Polymnie, Iris, Vafrina.

Mardi 7 Novembre 1702.

Tancrède, tragédie de Danchet, musique de Campra.

Rôle de Clorinde, amante de Tancrède.

Dimanche 21 Janvier 1703.

Ulysse et Pénélope, tragédie de Guichard, musique de Rebel.

Rôle de Pénélope.

Vendredi 9 Février 1703.

Persée, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle de Cassiope. Reine d'Ethiopie.

Mardi 27 Novembre 1703.

Armide, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle d'Armide.

VENDREDI 8 JUIN 1703.

Psychée, tragédie de Corneille de l'Isle, musique de Lully.

Rôles de: Vénus, une Femme désolée.

JEUDI 3 FÉVRIER 1704.

Le Carnaval et la Folie, comédie de La Motte, musique de Destouches.

Rôle de: La Folie.

JEUDI 14 FÉVRIER 1704.

Isis, tragédie de Quinault, musique de Lully.

Rôle de Junon.

MARDI 6 MAI 1704.

Iphigénie en Tauride, tragédie de Duché, musique de Desmarets.

Rôle de Diane.

MARDI 11 NOVEMBRE 1704.

Télémaque, fragments, arrangés par Danchet et Campra.

Rôles de: La Félicité, Thétys.
— Une Nymphe de Calypso.

JEUDI 15 JANVIER 1705.

Alcine, tragédie de Danchet, musique de Campra.

Rôle de Mélanie. Princesse d'Islande.

26 MAI 1705.

La Vénitienne, comédie de La Motte, musique de La Barre.

Rôle d'Isabelle, amante d'Octave.





SOURCES

Manuscrits, Imprimés, Gravures



Sources

MANUSCRITS

Archives Nationales. — Papiers des Commissaires (Y 15561).

Bibliothèque Nationale. — Manuscrits français, 8120, *Pièces de Police*. — 12624, 12625, 12643, 12644, 12645, *Chansonnier historique, dit de Maurepas*. — 12669, *Recueil de Chansons, Anecdotes satyriques et historiques* — 12751, 12752, *Recueil de Chansons historiques du tems*. — 12754, *Chansons de la Vieille Cour*. — 15128, 15130, *Recueil de Chansons choisies pour servir à l'Histoire anecdotique*, depuis 1600 jusqu'à 1744.

Recueil Joly de Fleury, 2040.

Nouvelles acquisitions françaises, 6532, *Histoire de l'Académie Royale de Musique*. par les frères Parfaict.

IMPRIMÉS

Le Mercure Galant, 1690-1705.

TEISSIER. — *Véritez sur les mœurs*, 1697, in-8°.

Mme DU NOYER. — *Lettres historiques et galantes*, 1705, in-8°.

Le P. ANSELME. — *Histoire généalogique et chronologique des Pairs de France*, 1728, in-fol.

DANCHET. — *Œuvres*, 1751, in-8°.

DUREY DE NOINVILLE. — *Histoire de l'Opéra*, 1753, in-8°.

Les Frères PARFAICT. — *Dictionnaire des Théâtres*, 1756, in-12.

LAPORTE ET CLÉMENT. — *Anecdotes dramatiques*. 1775, in-12.

SAUVAL. — *Antiquités de Paris*, 1724, in-fol.

J. DE BRAYE. — *L'Art de tirer les armes*, 1721, in-8°.

Germain BRICE. — *Nouvelle description de Paris*, 1752, in-fol.

DANGEAU. — *Journal*, 1857.

SAINT-SIMON. — *Mémoires*, édition de BOISLISLE. 1888, in-8°.

DE SOURCHES. — *Mémoires*, 1890, in-8°.

Les Continuateurs de Loret (Gazette en vers), 1885, in-4°.

E. RAUNIÉ. — *Epitaphier du Vieux Paris*, 1890, in-4°.

La Comtesse D'AULNOY. — *Relations d'un Voyage en Espagne à la fin du XVIII*e *Siècle*, 1874, in-8°.

BERTY. — *Topographie de Paris*, 1866, in-4°.

LISTER. — *Voyage à Paris en 1699*, 1875, in-8°.

Abraham DU PRADEL. — *Les Adresses de Paris pour 1692*. — Ed. FOURNIER, 1878, in-12.

CHAMPIER. — *Le Palais-Royal*, 1890, in-fol.

LYDEN. — *Le Théâtre d'Autrefois et d'Aujourd'hui*, 1882, in-8°.

V. FOURNEL. — *Curiosités théâtrales*, 1859, in-8°.

J. ISNARDON. — *Le Théâtre de la Monnaie*. 1890. in-4°.

Arthur POUGIN. — *Dictionnaire des Théâtres*, 1884, in-4°.

G. CHOUQUET. — *Histoire de la Musique dramatique en France*, 1873, gr. in-8°.

TOUCHARD-LAFOSSE. — *Chroniques de l'Opéra*. 1844, n-8°.

Campardon. — *L'Opéra au XVIIIe Siècle*, 1884, in-8°.

Nérée-Desarbres. — *Deux Siècles à l'Opéra*, 1868, in-8°.

De Lajarte. — *Théâtre de l'Opéra*, 1878, in-8°.

Al. Lassalle. — *Les 13 Salles de l'Opéra*, 1878, in-12.

Castil-Blaze. — *Histoire de l'Opéra*, 1855, in-8°.

De Lajarte. — *Curiosités de l'Opéra*, 1883, in-12.

Ad. Jullien. — *L'Opéra secret au XVIIIe Siècle*, 1879, in-8°.

L. Lalanne. — *Curiosités biographiques*, 1846, in-8°.

Arsène Houssaye. — *Galerie du XVIIIe Siècle. - Princesses de Comédie et Déesses d'Opéra*, 1858, in-8°

Grégoir. — *Les Gloires de l'Opéra*, 1884, in-8°.

Louis Loir. — *Comédiens et Comédiennes*, 1875, in-12.

Emile Deschanel. — *La Vie des Comédiens*, 1859, in-12.

A. Pougin. — *Acteurs et Actrices d'Autrefois*, 1897, in-16.

Paul Lacome. — *Les Etoiles du Passé*, 1897, in-8°.

Marie et Léon Escudier. — *Vie des Cantatrices célèbres*, 1856, in-8°.

Fétis. — *Biographie des Musiciens*, 1860, in-8°.

E. Radet. — *Lully, homme d'affaires*, 1891, in-fol.

Clément et Larousse. — *Dictionnaire des Opéras*, 1898, in-8°.

Brunet. — *Nouveau Siècle de Louis XIV*, 1857.

Desnoiresterres. — *Les Cours galantes*, 1878, in-8°.

Clément. — *La Police sous Louis XIV*, 1866, in-12.

Lorédan-Larchey. — *Notes de René d'Argenson*, 1866, in-12.

P. Cottin. — *Rapports inédits de d'Argenson*, 1892. in-12.

V. Fournier. — *Variétés historiques et littéraires*, 1855, in-12.

Correspondance de la Duchesse d'Orléans, 1890, in-12.

Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris, 1888, in-8°.

Boislisle. — *La Place des Victoires et la Place Vendôme* (Notice historique sur les Monuments élevés à la gloire de Louis XIV), 1889, in-8°

Le Monde Dramatique, 1835.



GRAVURES

Mademoiselle Maupin de l'Opéra. — Bibliothèque Nationale, Collection Henin. - Tome lxxiv, page 27.

Isabelle Venitienne, Amante de Léandre, de l'Opéra, du Carnaval de Venize. — Bibliothèque Nationale, Collect. Henin. - Tome lxxiii, page 40.

Le Palais Royal. — Bibliothèque Nationale. Topographie de Paris, 1er arrondissem., 3e quartier. Cote Va 203, 35e planche. - *Vue pittoresque et animée du Palais Royal, rue Saint-Honoré sous Louis XIV*. (Perelle fecit. - A Paris, chez N. Langlois, rue Saint-Jacques, *à la Victoire*).

Vue de la Place des Victoires. — Bibliothèque Nationale. Topographie du 1er arrondissement, planche 13.

L'Opéra, 1710. — Bibliothèque Nationale, Collection Henin. Tome lxxxiii, page 27.

Une Représentation a l'Opéra. — Bibliothèque Nationale, 2 T B 1 - Recueil factice, planche 361. *Une scène de Marthésée,* au lavis.

Mademoiselle Maupain dansant a l'Opéra. — Bibliothèque Nationale. Collection Henin. - Tome lxxiv, page 38.

Madame la Marquise de Florensac. — Bibliothèque Nationale, Collect. Henin. - Tome lxix, page 30.





TABLE DES MATIÈRES



Table des Matières

XII.

Bravos et Sifflets

XIII.

Le Comte d'Albert

XIV.

Carrière Théâtrale de la Maupin





TABLE DES GRAVURES



Table des Gravures





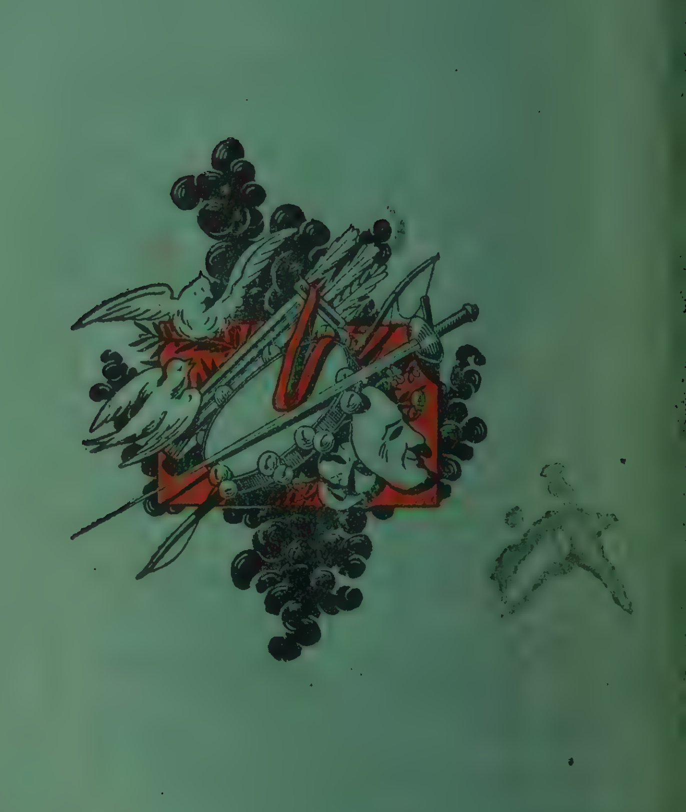
ERRATA

Page 7, Note 1, *lire :* SAUVAL au lieu de *Sanval.*

Page 26, Note 2, *lire :* BIOGRAPHIE DES MUSICIENS DE FÉTIS, *au lieu de* BIOGRAPHIE DES MUSICIENS DE FÊTES.




CHATEAUDUN
IMP. DU " PATRIOTE "
H. PRUDHOMME




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 01 01 11 003 1